

Les jeudis de Julie

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

fleuve noir

G.-J.
ARNAUD

les jeudis de Julie

POLICE
SPECIAL

M. G. Gauthier

Georges-Jean Arnaud

Les jeudis de Julie

SPÉCIAL POLICE
(1978)



FLEUVE NOIR

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e
ISBN 2-265-00587-8

Chapitre Premier

Lorsque Willy pénétra dans la vie de sa petite fille Julie, Marie Lacaze n'y prêta guère attention. Plus tard, s'il lui avait fallu donner le jour précis du début de cette amitié insolite, elle n'aurait pu le situer avec certitude, aurait dit que cela devait remonter au début de l'automne. À cette époque, la mère de Julie se débattait dans des difficultés de toutes natures, aussi bien matérielles que morales qui en faisaient une femme dépressive. Elle accepta donc Willy avec le reste, pensa peut-être qu'il était bon pour son enfant d'avoir un camarade pour jouer lorsqu'elle rentrait de l'école ou durant ses jours de congé. Marie travaillait à Sigean et ne pouvait s'occuper de Julie comme elle l'aurait souhaité. L'enfant devait rentrer seule dans leur vieille maison isolée au bord de l'étang, préparer son goûter, faire ses devoirs avec l'entière confiance de sa mère, confiance dont elle n'essayait pas d'abuser.

Le jeudi n'avait pas encore été remplacé par le mercredi comme jour de congé et la première fois où Marie Lacaze prit conscience que sa fille avait un camarade fut donc un de ces jeudis soir de novembre où elle découvrit deux bols en train de sécher sur l'évier. Julie lui expliqua que Willy était venu goûter avec elle, qu'ils avaient trempé des petits beurrés dans du chocolat chaud.

— Willy comment ? demanda Marie.

— Je ne sais pas. C'est Willy.

— Il habite Sigean ?

— Je ne crois pas. La Nouvelle, plutôt. Il vient avec son vélo le long de l'étang.

— Mais quel âge a-t-il ?

— Douze ans.

L'âge qu'aurait eu Simon, le frère de Julie, mort en 1968 !

— Il va à l'école de La Nouvelle ?

— Bien sûr.

Puis, dans la soirée, alors qu'elles regardaient la télévision, Marie, qui éprouvait un menu agacement parmi d'autres remous intérieurs de contrariété, se rendit compte que Julie faisait erreur ou lui mentait. À douze ans, ce Willy ne pouvait qu'aller au C.E.S. de Sigean. Lorsqu'elles montèrent se coucher, elle lui en fit la remarque.

— Non, il va à La Nouvelle, dit Julie tout en brossant ses dents devant le lavabo de la salle de bains.

— Mais il est trop vieux pour l'école primaire, voyons... Et je ne

crois pas qu'il y ait de collège privé à La Nouvelle.

— Je ne sais pas, dit Julie avec une grande sérénité. Nous ne parlons pas beaucoup d'école, en tout cas.

— Et de quoi parlez-vous ?

— Du bateau qu'il achètera lorsqu'il sera plus grand. Un voilier. Il viendra me chercher au bord de l'étang et nous rejoindrons la mer par le port de La Nouvelle.

— Mais le mât vous empêchera de passer sous le pont de chemin de fer.

— Oh ! Willy saura bien se débrouiller.

Un temps, Marie songea à se renseigner sur ce Willy, mais ses soucis l'accaparèrent trop pour qu'elle en trouve le temps. D'ailleurs, Julie n'en parlait presque plus et, un jour que sa mère lui demandait des nouvelles du jeune garçon, elle prit un air étonné.

— Oh ! il y a longtemps que je ne le vois plus.

— Tu veux dire qu'il ne vient plus se promener dans le coin ?

— Il a dû quitter La Nouvelle... Ses parents n'étaient pas de la région.

Curieusement, Marie conserva ce nom de Willy dans sa mémoire et en parla à sa belle-sœur, Germaine Marty, qui habitait précisément La Nouvelle. La sœur de son mari leur rendait visite environ tous les quinze jours et de préférence le dimanche après-midi. Divorcée, elle avait une fille, Gilberte, qui avait six ans de plus que Julie. Une jeune fille au visage ingrat, toujours boudinée dans des vêtements mal choisis. Une très bonne élève, pensionnaire à Narbonne.

— Je veux devenir assistante sociale, disait-elle depuis quelque temps.

Et Marie se demandait bien ce qui pouvait motiver le choix d'une profession aussi altruiste chez sa nièce. Se pouvait-il qu'il existât chez cette fille sournoise une générosité secrète, bien cachée, en tout cas depuis toujours ? Marie craignait que la misère des autres ne serve d'exutoire à un certain sadisme latent.

— Tu ne m'as jamais parlé de ce Willy, s'écria Germaine.

Elle ne cessait de broder le trousseau de sa fille. Avec une application anachronique assez touchante. D'ailleurs, n'avait-elle pas choisi pour son enfant un prénom commençant par la même lettre que le sien pour simplifier les choses ?

— Oh ! j'avais oublié.

— Je ne connais pas de Willy... Quel curieux prénom... Décidément...

Germaine ne lui avait jamais pardonné d'appeler sa fille Julie. De la distinguer dès la naissance par un prénom aussi peu habituel. Elle détestait tout ce que faisait sa belle-sœur, sa façon de s'habiller, de vivre, de continuer à habiter la vieille maison isolée après la mort de

son frère Noël.

— Tu pourrais avoir un joli petit appartement à Sigean, lui répétait-elle, tu ne serais pas isolée... Mais ici, dans cette sauvagerie... D'ailleurs, c'est humide... Et l'hiver c'est sinistre.

Elle occupait une maison basse dans un vieux quartier de La Nouvelle, alimentait sa vie de ragots et de malveillance. Son mari n'avait pu la supporter que quelques années avant de s'enfuir pour toujours. Elle en voulait à Marie d'être veuve, de toucher une petite retraite. Son ex-mari ne lui versait pas régulièrement sa pension alimentaire et elle était toujours fourrée chez son avocat de Narbonne.

— Mais que font les parents de ce Willy ?

Déjà pleine de regrets d'avoir soulevé tant de curiosité, Marie essayait de parler d'autre chose, mais sa belle-sœur s'accrochait fermement à cette proie qui tentait sa curiosité malsaine.

— Je me renseignerai.

— C'est sans importance.

— Qu'en sais-tu ? Un gosse qui part de chez lui à vélo pour tout un après-midi !

— Julie l'a déjà oublié.

Durant quelques dimanches, il en fut encore question mais comme Germaine n'avait rien découvert sur Willy, elle finit par renoncer, la mort dans l'âme, à effectuer des recherches sans jamais avouer qu'elle n'avait rien trouvé.

Et puis, durant les vacances de Pâques suivantes, Marie, un soir, trouva deux assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux sur son évier.

— Tu as reçu de la visite ? demanda-t-elle à Julie.

— Ah ! tu veux parler de Boris ? Je l'ai invité à midi... Tu comprends chez lui il crève de faim... Le beefstack que tu m'avais laissé était bien suffisant pour deux. J'ai fait aussi de la purée mousseline...

— Il crève de faim chez lui, fit Marie compatissante. Tu as bien fait... Mais il est resté toute la journée ?

— Presque. Il est arrivé à 10 heures, est reparti vers 16 heures... Tu comprends, il devait ramasser de l'herbe pour les lapins... Deux pleins sacs sinon il n'aura rien à manger ce soir...

— Mais comment l'as-tu connu ? Au C.E.S. ?

— Penses-tu, il n'y vient pas... Ses parents ne veulent pas... D'ailleurs, ce ne sont certainement pas ses parents.

— Pas ses parents ?

Sa surprise ne dura que quelques secondes puis elle détourna la tête pour sourire. Comment pouvait-elle oublier quelle petite fille romanesque était Julie.

— Bien sûr, fit-elle avec un sérieux trop bien observé pour ne pas

trahir une certaine ironie. Je parie même qu'il a été enlevé par ces méchantes gens et qu'il recherche sa famille.

Tout d'abord le visage de Julie s'illumina. Elle avait une petite figure triangulaire, avec des yeux allongés et un petit nez droit. Parce qu'elle trouvait son front trop large elle le laissait manger par une frange épaisse.

Elle fit la grimace.

— Tu te moques de moi ?

— Pas du tout.

— Je ne te dirai plus rien...

Marie craignit de l'avoir blessée plus profondément qu'elle ne l'avait voulu.

— Pardonne-moi... Tu es certaine qu'il ne t'a pas raconté d'histoires ?

— Si tu l'avais vu manger à midi tu ne dirais pas une chose pareille... Il a dévoré comme quatre.

— Il revient demain ?

— Je ne sais pas.

— Invite-le pour samedi puisque je ne travaille pas. Je ferai un poulet rôti avec des frites et un bon gâteau au chocolat.

— Formidable, s'écria la petite fille ravie, tu es vraiment la plus gentille des mères.

Le vendredi, il se mit à pleuvoir au début de l'après-midi. En sortant de son bureau Marie fit ses courses pour le lendemain et le dimanche. Lorsqu'elle rentra à la maison elle vit deux bols sur l'évier.

— Boris a voulu du thé, dit Julie. Il n'en avait jamais bu.

— Il a aimé ?

— Bien sûr.

Marie regarda sa fille en souriant.

— Pourquoi bien sûr ?

— Parce qu'il est d'origine russe.

— Tu connais son nom de famille ?

— Romanov, je crois... Mais ce n'est pas celui de ses parents adoptifs.

Romanov. Marie avait déjà entendu ce nom-là mais sans pouvoir préciser.

— Il est venu malgré la pluie ?

Elle regardait autour d'elle le carrelage de la cuisine.

— Vous n'avez pas laissé de boue.

— Il s'est déchaussé.

— Était-il venu à vélo ?

— Sur un vieux clou qui grince affreusement, dit Julie avec une expression attendrie.

La pluie tomba toute la nuit et le jour se leva dans la grisaille.

Marie prépara le gâteau au chocolat qu'elle voulait placer au réfrigérateur. Vers 11 heures, elle commença de s'inquiéter.

— Crois-tu que je puisse mettre le poulet ? À quelle heure viendra-t-il ?

— Vers midi, répondit sa fille d'une voix convaincue. Le samedi matin, il doit aller ramasser du bois, une pleine remorque qu'il traîne derrière son vieux vélo. Après quoi, il sera libre de venir ici.

— Ses parents savent qu'il doit venir ?

— Ils s'en fichent bien...

— Et tu connais leur nom ?

— Pas du tout. Boris déteste que nous parlions de ces gens qui le maltraitent.

À 1 heure, elles finirent, de guerre lasse, par se mettre à table. Préoccupée, Marie ne put presque rien avaler tandis que Julie dévorait plusieurs morceaux de poulet et une grosse tranche de gâteau. Sa mère l'observait discrètement mais ne découvrait sur le petit visage triangulaire la moindre expression de gêne.

— Je l'avais invité un samedi à cause de ta tante Germaine qui viendra sûrement demain dimanche, dit-elle.

Julie soupira.

— Je la déteste... Et Gilberte m'agace.

— C'est ta cousine. Tu dois faire un effort.

— Elles n'en font pas.

C'était exact. Germaine désapprouvait en bloc tout ce qu'elles faisaient. Gilberte se montrait plus perfide, engluait de fiel la plus belle journée.

— Tu ne t'inquiètes pas pour Boris ?

— La pluie a dû l'empêcher.

Nulle contrariété.

— Es-tu certaine qu'il avait vraiment compris que tu l'invitais pour aujourd'hui ? C'est peut-être un garçon timide, farouche...

Julie s'arrêta de piocher dans son gâteau au chocolat, parut réfléchir et approuva de la tête.

— C'est peut-être la vraie raison... Peut-être que tu lui fais peur. Tu sais, il ne vit pas dans...

Elle mordit sa lèvre inférieure, ne trouvant pas les mots pour exprimer ce qu'elle ressentait.

— Les mêmes conditions que nous ?

— Oui, c'est cela... Il reste très méfiant et je suis la seule à laquelle il fasse entièrement confiance.

— Je comprends parfaitement, dit sa mère. Quel âge a-t-il, au fait ?

— Un peu plus de douze ans.

Marie se sentit mal à l'aise. Elle pensait à son fils Simon qui

aurait eu cet âge-là.

— Comme Willy, murmura-t-elle alors qu'elle allait prononcer le prénom de l'enfant mort.

Au dernier moment, une force inconnue l'avait retenue.

Julie avait terminé son gâteau et essuyait soigneusement sa bouche avec sa serviette, se versait un dernier verre d'orangeade.

— Willy aussi aurait un peu plus de douze ans, dit Marie un peu fébrile. Tu n'en parles plus jamais.

— Oh ! je l'ai oublié, dit sa fille. Quel dommage qu'il pleuve ! Je serais allée près de l'étang. J'ai trouvé une grosse caisse dans la cave. Je suis sûre qu'elle flotterait et ferait un excellent bateau.

— Tu te souviens que Willy voulait acheter un voilier plus tard ?

Sa fille quitta la table et alla tout contre la porte-fenêtre, regarda au-dehors la pluie qui cloquait sur une grande flaque.

— Il faudra la faire boucher, dit-elle distraitement.

Marie s'était bien juré de ne pas en parler à sa belle-sœur, mais elle ne put s'en empêcher. Les trois femmes buvaient du café en croquant des petits fours que Germaine avait apportés. Il ne pleuvait plus et Julie avait disparu après avoir embrassé sa tante et sa cousine.

— Tu ne trouves pas que ta fille devient de plus en plus sauvageonne ? Déjà qu'avec ses jeans et ses cheveux... Tu devrais y veiller... Tu en feras une hippie si tu laisses aller... Ce n'est pas bon pour elle de vivre seule.

Gilberte fixait sa tante de son regard trouble de myope. Elle avait besoin de lunettes mais ne les portait que dans les cas extrêmes.

— Il y de plus en plus de marginaux, dit-elle de sa voix appliquée de bonne élève. Certains vivent dans des conditions répugnantes... refusent même l'intervention des assistantes sociales... Je l'ai lu dernièrement...

— Julie ne vit pas seule, dit Marie. Elle va à l'école et elle a un bon camarade.

— Ce Willy ? demanda avidement Germaine. Serait-il revenu, par hasard ?

— Pas Willy. Celui-là se nomme Boris... Boris Romanov.

Les sourcils inexistants de Gilberte se froncèrent. Elle les marquait d'un crayon beige mais sans grande habileté.

— Romanov ? Comme les tsars de Russie ?

Marie se sentit bien incapable d'ajouter un seul mot. C'était donc cela ? Ce nom lui avait rappelé quelque chose.

— La dynastie des Romanov, récitait presque Gilberte. Elle a régné sur la Russie durant trois cents ans. Le dernier des Romanov était Nicolas II.

Germaine regardait sa belle-sœur avec condescendance. La fierté d'avoir une fille si savante et aussi la commisération lui donnaient cet

air supérieur.

— Il serait étonnant, dit-elle, qu'un descendant de cette grande dynastie soit en train de jouer avec ta fille.

— Tous les Romanov ont été assassinés, dit encore Gilberte avec une sorte de jouissance.

Faisant un gros effort, Marie Lacaze put enfin parler.

— Pourquoi ne s'appellerait-il pas Romanov, après tout... L'essentiel est que Julie soit contente d'avoir un bon copain.

Les deux autres échangeaient un regard.

— Tu n'as pas peur ? demanda enfin Germaine.

— Voyons, fit-elle amusée, il n'a qu'une douzaine d'années.

Chapitre II

Sa belle-sœur lui téléphona le mardi matin à son bureau, fait assez rarissime pour l'inquiéter brutalement.

— Il n'y a pas de Boris Romanov dans le coin, lui annonça Germaine sans prendre de détour. J'ai demandé aux gardes municipaux, à la mairie, au service social... Ta fille te raconte des histoires. Comme pour ce Willy.

Soulagée, Marie eut envie de rire. Elle avait craint qu'il ne soit arrivé quelque chose à Julie.

— Nous en avons parlé tout à l'heure avec Gilberte... Elle pense que ta fille invente ces copains parce que, justement, elle a une envie folle d'en avoir en vrai... Bien sûr, Gilberte s'exprime autrement mais tu me comprends ?

— Très bien, fit Marie amusée.

— Ce n'est pas normal qu'elle vive seule là-bas, dans cette maison isolée. Tu devrais chercher quelque chose au pays...

— Mais quel mal y a-t-il à ce que Julie s'invente des petits amis ? Peux-tu me le dire ?

Prise de court, Germaine ne laissa passer que sa respiration un peu haletante. Elle avait toujours eu des difficultés avec ses bronches.

— Mais voyons, ça peut s'aggraver... Julie a dix ans maintenant... Si elle n'en avait que six ou sept... Gilberte...

— Gilberte n'est pas médecin que je sache ou psychologue ? Je ne vois pas pourquoi ce serait moins grave si elle était moins âgée...

— Je te rappelle que Gilberte veut devenir assistante sociale et qu'elle lit avec attention des tas de livres... Ce n'est quand même pas n'importe qui !

— Ne te fâche pas... Je suis certaine que Julie est très heureuse ainsi... Que si nous venions vivre dans le village ce ne serait pas la même chose pour elle. Et puis nous avons cette maison gratuitement. Je n'ai pas les moyens de payer un loyer.

— Vends la maison.

Le visage bienveillant de Marie se ferma.

— Je ne vendrai jamais la maison de Noël. D'ailleurs, elle appartient à Julie... Tu le sais bien.

— Moi j'ai tout vendu.

— Tu ne t'attaches à rien, répondit Marie, la première surprise de se montrer aussi sévère avec sa belle-sœur.

— Rien que de vieilles baraques sans intérêt ! s'exclama Germaine

avec colère.

Puis elle se calma, reparla de ce que lui avait dit sa fille :

— Voyons, réfléchis. Noël est mort en 1965... Ce fut un premier choc affectif pour ta fille... Elle aimait beaucoup son père et a reporté son sentiment sur Simon qui, à son tour, est mort trois ans plus tard...

— Ce sont des choses qui arrivent, murmura Marie.

— Il n'est pas question de ça mais de Julie... Privée de son frère, elle a fini par s'en inventer un.

— Jamais elle ne parle de frère mais d'un camarade, fit remarquer Marie.

— Oui, comme l'explique Gilberte, c'est pour composer avec la réalité... Elle ne peut pas te parler d'un frère car tu ne la croirais pas... Alors que tu acceptes un ami... Mais c'est la même chose... Et d'après Gilberte, ce n'est pas normal... Il faudrait que tu la surveilles étroitement et si elle persiste dans ces curieuses inventions il te faudra la conduire chez un spécialiste...

— Merci beaucoup, dit sèchement Marie en raccrochant.

Mais Germaine la rappela :

— Tu as tort de te fâcher. À ta place, j'irais faire un tour là-bas quand Julie ne s'y attend pas.

— Ne te mêle plus de ça, répliqua Marie indignée. Je ne vais quand même pas espionner ma fille.

Cette fois sa belle-sœur se le tint pour dit et n'essaya pas de la rappeler.

Lorsqu'elle rentra ce soir-là, Julie n'était pas dans la maison et elle partit à sa recherche. Elle la rencontra qui revenait de l'étang, couverte de vase.

— Tu es dans un bel état.

— Nous avons tiré la grosse caisse jusque là-bas pour essayer de la faire flotter mais elle s'enfonce.

— Qui t'a aidée ?

— Mais Boris, voyons.

Un petit vent du nord soufflait à travers les terres salées qui entouraient l'étang et Marie frissonna.

— Il est revenu ? T'a-t-il expliqué pourquoi il n'est pas venu samedi ?

— Il n'a pas osé.

De loin, la maison lui apparut telle qu'elle était pour la première fois depuis qu'elle l'habitait. Insolite, sans grande beauté. Si elle n'avait pas été seule à se dresser au milieu de ces plantes aquatiques quel charme aurait-elle eu avec sa façade lépreuse, son toit irrégulier mais fécond en gouttières, ses volets déteints ? La pensée qu'elle allait s'enfermer là pour la nuit avec Julie lui fut presque désagréable.

— Courons, dit-elle en prenant la main de sa fille.

Essoufflées, elles pénétrèrent dans la cuisine en riant. Marie mit du lait sur le gaz pour les réchauffer.

— Tu iras prendre un bain pendant que je préparerai le repas. Vous n'avez pas eu trop de mal avec la caisse ?

— Boris est très fort, tu sais.

Marie dormit très mal, se leva tôt. Elle voulait en avoir le cœur net. Avant de partir à son travail, elle alla faire un tour au bord de l'étang et vit la caisse amarrée au bord par une vieille corde. Une caisse étroite, de près de deux mètres de long sur un de large et qui devait peser lourd. Jamais Julie n'aurait pu la traîner seule jusqu'à l'étang.

Elle y pensa toute la journée. À midi, elle ne disposait que de trois quarts d'heure, faisant la journée continue, se contentait d'un sandwich. Elle faillit retourner à l'improviste à la maison, pour voir ce que faisait Julie, si ce Boris existait réellement. Quelle joie si elle avait pu contrarier sa belle-sœur, lui opposer un démenti. Mais pour ce sentiment un peu mesquin ne risquait-elle pas de surprendre Julie dans une sorte de rêve éveillé ? Elle adorait son frère Simon, mais ne parlait plus de lui depuis sa mort. Était-ce lui qu'elle tentait de faire revivre à travers des silhouettes fugitives et successives ? Willy n'avait duré que quelques jours. Boris paraissait mieux accroché, comme si l'enfant avait réussi à parfaire son œuvre.

Reprendre son travail, plonger dans la réalité des chiffres, des dossiers, l'empêcha d'errer davantage à la limite du rêve. Pourquoi Willy, Boris n'existeraient-ils pas ?

Lorsqu'elle ouvrit la portière de sa vieille 2 CV, elle découvrit sa belle-sœur installée sur le siège avant.

— Tu ne fermes jamais à clef ?

— La serrure ne fonctionne plus... Tu m'attendais ?

— Tout à l'heure, je suis passée à la maison... Ne me regarde pas ainsi, mais la pensée que ta gosse est seule là-bas durant toute la journée me met en transe.

— Je ne peux t'amener à mon travail durant ses vacances scolaires.

— Tu pourrais me la confier.

— Julie n'acceptera jamais.

Autant se montrer franche avec Germaine qui ne parut pas autrement vexée.

— Bon, tu es passée là-bas et puis ?

— Je me suis arrangée pour regarder par la petite fenêtre de derrière... J'ai trouvé une vieille échelle et j'ai grimpé... Julie était dans la cuisine. Elle mangeait...

— Une omelette froide. Julie adore, du saucisson... Ah ! oui, elle a dû faire réchauffer un reste de riz à la tomate.

— Il y avait deux assiettes. L'une en face de l'autre. Julie me tournait le dos. Deux assiettes, deux verres, deux couverts. De l'omelette dans chaque assiette.

Germaine avait prononcé cette dernière phrase la voix plus basse, comme si elle avait peur.

— Tu n'as jamais joué à la dînette étant jeune ?

— Si, mais...

— Nous jouions avec de minuscules assiettes parce que nous n'avions pas la chance, je dis bien la chance, d'être seules au repas. Julie a cette chance et pour elle c'est un jeu, voilà tout... Moi, je trouve merveilleux qu'elle ait tant d'imagination.

— Marie, tu exagères... Tu ne te rends pas compte... Mais c'est tous les jours que ta fille...

— Dans une semaine elle rentre de nouveau en classe.

— Puis il y aura l'été, trois mois.

— D'ici là je verrai bien...

— Tu ne verras rien du tout... Je suis la sœur de Noël et à ce titre j'ai des droits. Si mon frère n'était pas mort il ne tolérerait pas...

— Qu'en sais-tu ?

Germaine se mit à respirer rapidement, preuve qu'elle était bouleversée.

— D'abord, tu ne travaillerais pas... Et Noël n'aurait jamais accepté l'idée que sa petite fille puisse rester seule de 8 heures à 17 heures.

— C'est exact, il ne l'aurait pas accepté. Mais aurait-il accepté que tu te mêles de mes affaires ? Aurait-il accepté que nous crevions de faim, ce qui arriverait si je ne travaillais plus ?

— Tu... tu me déçois beaucoup, éclata sa belle-sœur.

— J'en suis navrée... Maintenant, si tu veux que Julie, ta nièce, ne reste pas seule plus longtemps, il faut que je rentre. Bonsoir... Venez-vous dimanche ? À moins que tu ne reconduises Gilberte à Narbonne pour son dernier trimestre... Le plus important, n'est-ce pas, puisqu'elle passe le bac ?

Germaine s'éloignait sans entendre, visiblement furieuse. Marie rentra en chantonnant, accentuant les cahots de la vieille voiture dans le chemin tout défoncé qui conduisait à la maison.

Tranquillement installée sous la lampe, Julie faisait ses devoirs pour la rentrée.

— Il était temps que je m'y mette... Il y a des tas de trucs à faire.

Marie regardait dans la direction de l'évier. Il n'y avait qu'une seule assiette, qu'un seul verre.

— Boris n'est pas venu aujourd'hui ?

Lasse d'attendre une réponse, elle se retourna. Julie écrivait en s'appliquant beaucoup.

— Tu n'as pas vu Boris ?

— Non, pas aujourd'hui... Je me demande d'ailleurs s'il reviendra... Son vélo est tout rafistolé...

En ouvrant le réfrigérateur, Marie trouva une assiette avec de l'omelette, deux tranches de saucisson et du riz à la tomate.

— Tu n'as pas tout mangé ?

— Je n'avais pas faim.

Il avait dû se passer quelque chose. Julie avait essayé de se mettre à table en compagnie de Boris, Germaine l'avait aperçue depuis la petite fenêtre de derrière, mais ça n'avait pas marché. En quelque sorte, Boris ne s'était pas suffisamment « matérialisé » pour que la petite fille poursuive son jeu habituel.

— Tu n'es pas allée sur l'étang avec ta caisse ?

— Elle prend l'eau... Je l'ai ramenée ici pour la rafistoler.

— Tu as quoi ? cria Marie.

Surprise, Julie la regarda avec inquiétude.

— Tu es fâchée ?

Elle avait oublié cette caisse énorme, intransportable par une petite fille de dix ans.

— Tu l'as ramenée toute seule ?

— Bien sûr... J'ai fixé des roues, celles d'une vieille poussette... Tu sais bien, ma poussette ?

Marie s'assit. Oui, la poussette. Bien sûr. Simon l'avait transformée en une sorte de kart... Puis il avait séparé les roues.

— Tu as fixé les roues toi-même ?

— Bien sûr... Ce n'est pas facile mais quand même... Je crois qu'il faudrait du mastic ou quelque chose de ce genre pour boucher les fentes de la caisse... Elle flotterait très bien sinon... Et puis avec un morceau de drap je peux faire une voile... J'ai vu une photo... Au Danemark, les enfants naviguent dans des trucs pareils. Des caisses à savon...

— Tu n'as vu personne de la journée ?

— Non, pourquoi, tu attendais quelqu'un ?

Elle faillit lui demander si elle n'avait pas peur toute seule. Cette question pouvait provoquer par la suite une anxiété de plus en plus grande lorsqu'elle ne serait pas à la maison. Cette sottise de Germaine finissait par l'influencer.

— Pas moi, mais toi. Boris ne te manque pas ?

— Je ne l'ai pas attendu.

C'est ainsi que Boris sortit de la vie de Julie, de la même façon que Willy, bien qu'il ait résisté davantage. Marie, perplexe, se demandait à partir de quel moment sa fille ne pouvait plus supporter ce compagnon né de son imagination. Mais était-ce de l'imagination ? Peut-être une hypersensibilité. De toute façon, venait l'instant où

Willy, Boris déplaissent, perdaient de leur consistance et retournaient au néant. Elle frissonnait à la pensée que Julie essayait désespérément de ressusciter son frère Simon et que l'émiettement des souvenirs vouait chaque tentative à un échec continu.

— Vas-tu l'attendre encore ? demanda-t-elle timidement.

Julie secoua la tête et ce fut tout. Elle continua ses devoirs et mangea de bon appétit au repas du soir, rit de bon cœur à cause du film de la télé.

Pendant la dernière semaine des vacances de Pâques, Julie vécut seule durant la journée, n'éprouvant plus, semblait-il, le besoin de se créer un compagnon de jeu. Parfois, lorsqu'elle rentrait, Marie la rencontrait, venue au-devant d'elle sur le chemin défoncé et elles riaient comme des folles parce que la 2 CV tanguait sur les ornières comme une vieille femme soûle.

— Une vraie clocharde, disait Julie, une vraie clocharde poivrée.

Si bien que Marie commençait de penser avec une indulgence amusée à sa belle-sœur et à sa nièce, à toutes les déductions, les suppositions, les explications fumeuses qu'elles avaient pu trouver pour analyser ce qui n'était qu'une fugitive explosion de romantisme.

Et puis un soir Julie ne vint pas à sa rencontre. Elle essaya de ne pas trop s'inquiéter. On était vendredi et le lundi la classe reprenait. Sa fille avait certainement un dernier devoir à faire, une leçon à réviser. Elle était très consciencieuse sans que sa mère l'ait jamais forcée à tant d'ardeur studieuse.

Elle ne s'inquiétait pas mais se précipita dans la cuisine et trouva Julie en train de lire à la table. Son petit visage triangulaire lui parut triste.

— Ça ne va pas ?

— Il est venu quelqu'un.

Marie appréhenda l'impossible, l'imaginaire.

— Une femme... Une femme qui portait une jupe grise, une sorte de veste en fourrure et des souliers plats. Elle conduisait une R 8...

— Jeune ?

— Non... Mais pas vieille... Tiens, elle ressemblait à la cousine Gilberte, ni vieille ni jeune et habillée aussi bête qu'elle...

— Que voulait-elle ?

— Me voir... « Bonjour, ma petite fille... Vous êtes bien Julie Lacaze, n'est-ce pas ? Et votre maman n'est pas là ? Ce qui fait que vous êtes seule ? Mais votre mère rentre pour déjeuner ? Non ? Elle fait la journée continue. Bien sûr, je comprends... Voyons, vous avez bien dix ans ? Et vous restez seule toute la journée dans cette maison isolée... À dix ans. »

Marie se frotta ses bras. Elle avait froid partout tout d'un coup.

— Je lui ai demandé qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre.

— Tu as dit ça ?

— Bien sûr, et puis je suis rentrée ici et j'ai fermé la porte à double tour. Elle a frappé un moment puis je l'ai vue qui tournait autour de la maison en regardant partout. Elle a bien dû rester une demi-heure avant de remonter dans sa voiture.

Elle haussa les épaules.

— J'avais vraiment l'impression que c'était Gilberte et ça me faisait bien plaisir de la laisser à la porte. Est-ce que tu sais qui ça pouvait bien être, cette affreuse bonne femme ?

Chapitre III

Mme Cauteret, assistante sociale du canton, recevait chaque lundi après-midi dans un bureau de la mairie. Par téléphone, elle avait demandé à Marie Lacaze de se présenter vers les 15 heures. Sans autres précisions. Dans la salle d'attente, il y avait plusieurs mères de famille, des gosses. Marie ne pénétra dans la petite pièce de l'assistante qu'une heure plus tard. Julie avait parfaitement décrit cette femme d'apparence terne en disant qu'elle ressemblait à Gilberte Marty. On pouvait imaginer que la jeune fille serait ainsi dans une dizaine d'années. Mais Mme Cauteret n'hésitait pas à porter des lunettes épaisses pour sa myopie. Ce qui rendait son regard inquisiteur. À plusieurs reprises, elle les ôta et Marie découvrit un autre visage, des yeux flous qui liquéfiaient la structure déjà molle de l'ensemble.

Marie l'écouta avec attention au début, mais le mot enquête lui déplut.

— Nous sommes donc des criminelles ? demanda-t-elle doucement.

Mme Cauteret pinça ses lèvres pâles.

— Non, bien sûr, je comprends les circonstances... Vous travaillez toute la journée et ne pouvez vous occuper de Julie... Mais durant les vacances, ne pouvez-vous pas trouver une personne qui accepte de la garder ? Votre fille se trouve en danger moral et physique. Votre maison est bien isolée et proche de l'étang.

— Ma fille sait nager.

— Il y a d'autres dangers et vous le savez bien... Des rôdeurs, des gens suspects. Vous ne pouvez la laisser constamment seule... Pourquoi ne viendriez-vous pas habiter à Sigean ?

Très droite sur sa chaise, Marie eut un petit sourire amer.

— C'est ma belle-sœur qui nous a dénoncées ?

— Vous employez de ces mots ! se récria l'assistante... Dénoncer... J'ai été avertie de cet état de fait et j'ai voulu en avoir le cœur net... Je dois vous dire que votre fille ne s'est pas montrée particulièrement coopérative... Et qu'elle a été franchement grossière...

— Elle vous a demandé ce que ça pouvait bien vous foutre de savoir comment elle vivait ? demanda Marie avec la même douceur.

D'une main potelée, l'assistante ôta ses lunettes, laissa apercevoir deux secondes une expression éperdue, comme si elle suffoquait

d'indignation.

— Elle vous l'a dit ?

— Julie ne me cache rien.

— Julie ne vit pas une existence normale dans cette solitude...

Elle devient une véritable sauvageonne, finira par adopter une attitude antisociale... Julie...

Marie prit son souffle avec détermination.

— Puis-je vous demander une chose ?

— Bien sûr, fit Mme Cauteret se forçant à sourire.

— Je n'aime pas la façon dont vous prononcez le prénom de ma fille. Je vous demande de l'appeler autrement... Ce prénom lui appartient et elle ne délègue qu'aux gens qu'elle aime le droit de l'utiliser.

Il y eut un silence total. Dans la salle d'attente, un gosse répétait inlassablement une question qui se terminait invariablement par un « dis, m'man ? » plaintif.

— Je ne comprends pas, murmura l'assistante presque horrifiée... J'ai pour habitude d'appeler les enfants par leur prénom et jamais jusqu'à présent on ne m'a reproché la façon dont je les prononçais. Dois-je parler de Mlle Lacaze ? proposa-t-elle avec ironie.

— Non, fit Marie très sereine. Dites votre fille, votre enfant... Comme je n'ai qu'elle, ce sera parfait.

Nouveau silence. À côté, le gosse lançait sa question avec une hargne révoltée.

— Vous avez perdu un fils il y a deux ans ? Un accident malheureux ?

— Je ne tiens pas à en parler.

— Cette malheureuse affaire explique peut-être bien des choses... Vous n'avez pas envie d'essayer de vivre dans un milieu moins hostile ?

— Nous vivons en pleine nature dans les meilleures conditions. Ma fille est très heureuse ainsi.

— Il y a quand même eu ce précédent de votre fils... Une mauvaise chute de bicyclette alors qu'il roulait dans un endroit parsemé d'embûches ?

Marie fermait les yeux. Elle ne pouvait empêcher cette femme de parler mais pouvait l'effacer de sa vue. Si le geste n'avait pas été aussi théâtral, elle aurait pu aussi se boucher les oreilles avec ses mains.

— Je ne puis prendre la responsabilité de cette situation, dit soudain Mme Cauteret. Vous me comprenez ?

La mère de Julie ouvrit les yeux.

— Non. La responsable, c'est moi.

— Je dois surveiller les enfants que l'on me signale comme se trouvant en danger...

— Vous connaissez donc Germaine ?

— Je vous en prie... Ça n'a rien à voir avec cette entrevue...

— Germaine Marty, la sœur de mon mari. Lui aussi est mort dans un accident de la route. N'avez-vous pas effectué d'enquête à son sujet aussi ? Germaine se sent également des droits sur nous. Je ne pensais pas qu'elle irait jusque-là.

— Si vous persistez dans cette attitude, je me verrai obligée...

Puis elle se tut, porta la main à ses lunettes mais n'y toucha pas.

— Vous iriez jusqu'où ? Peut-être informeriez-vous le juge pour enfants de Narbonne ? C'est ainsi que les choses se passent, n'est-ce pas ?

— Nous n'en arriverons certainement pas là, murmura l'assistante.

— Mais si, voyons, vous y arriveriez... Vous avez dû en discuter avec ma belle-sœur. Elle se fait beaucoup de souci pour nous, Germaine. C'est une femme qui trouve encore le temps de s'occuper des autres... N'est-ce pas tout à son honneur ?

Regardant vers la porte, Mme Cauteret devait penser que ces femmes qui attendaient ne lui posaient pas autant de problèmes. Elles se montraient humbles, inquiètes. Et si parfois elles devenaient agressives, c'était avec une maladresse facile à désarmer.

— Il faudrait, murmura-t-elle, qu'avant la fin des grandes vacances vous ayez trouvé un logement... Ici... Qu'une voisine veille sur Ju... votre fille.

— Et vous me garantissez que dans ce milieu urbain elle sera moins en danger ? Vous me promettez qu'il ne lui arrivera rien ? Êtes-vous prête à me signer un engagement ?...

Mme Cauteret se raidit.

— Je suis une fonctionnaire du département et ma responsabilité ne peut être appréciée que par mes supérieurs...

— Bien, dit Marie. Donc, l'un de vos supérieurs peut signer une telle promesse... Peut-être le juge des enfants également ?

Nouveau silence. Un enfant pleurait dans la salle d'attente. Peut-être que lassée, la mère du quémandeur n'avait pu retenir une giflette.

— Nous ne pouvons continuer ainsi, madame Lacaze... Vous essayez de bafouer ma fonction... Je ne suis pas votre ennemie, loin de là... Mais l'intérêt de... votre enfant passe en premier.

Marie se leva lentement sans lâcher de son regard tranquille.

— J'ai parfaitement compris ce que vous vouliez...

— Attendez.

À mi-chemin de la porte, Marie s'arrêta, se retourna à demi.

— Votre fille est en train de développer une névrose assez particulière. Elle imagine l'existence de gens, de jeunes garçons qui deviennent ses camarades. Il y a eu un certain...

Elle s'était levée au moment du faux départ de Marie et se penchait sur son bureau, consultait une fiche. Marie sentit monter en elle une colère folle. Sans sa maîtrise, elle se serait précipitée pour lui arracher cette fiche et la déchirer en mille morceaux. Julie étiquetée, cataloguée par cette personne équivoque !

— Un certain Willy... Puis Boris Romanov... Des enfants qui n'existent pas... Votre fille les crée puis les fait disparaître lorsqu'elle les juge sans intérêt... Cette névrose peut déboucher sur une psychose... Sa personnalité risque d'être profondément perturbée, voire complètement détruite par ces fantasmes...

— N'avez-vous jamais imaginé lorsque vous n'étiez qu'une petite fille des personnages fictifs ?

— Tous les enfants le font mais à partir de dix ans cela peut devenir inquiétant.

— Julie est une enfant équilibrée.

— Je n'en suis pas certaine. Elle n'éprouve aucune gêne, aucune confusion bien naturelle lorsqu'elle est surprise dans ce que vous appelez des jeux de son âge.

— Qu'en savez-vous ? Qui vous a renseignée ? Si c'est Germaine elle a menti car Julie...

Puis elle songea à l'autre, la nièce, la sournoise Gilberte qui avait pu habilement interroger Julie sur ses amis imaginaires.

— Vous faites un travail de flic, dit-elle soudain. Vous n'avez pas honte de vous, parfois ?

Cette audace l'effraya et elle préféra sortir de la pièce. Pensant qu'il était inutile de regagner son bureau, elle espéra arriver à temps pour prendre Julie à l'école mais le car de ramassage venait de passer.

Elle le croisa alors qu'il revenait sur l'ancien chemin des salines. Le chauffeur laissait sa fille à la croisée des chemins et, bientôt, elle aperçut la petite silhouette qui marchait vers la maison. Jamais comme ce jour-là elle ne la vit ainsi, menue, fragile, vulnérable. Chaque soir elle rentrait ainsi, seule, dans ce chemin légèrement encaissé entre deux sortes de dunes recouvertes d'une végétation ingrate. La vieille voiture la secouait ferme mais elle n'avait pas envie de rire. Ses yeux s'emplissaient de larmes.

Lorsqu'elle entendit le bruit du moteur, sagement Julie se rangea sur le bord du chemin, continua de marcher. Elle ne pouvait imaginer que c'était sa mère qui revenait ainsi à l'avance. Des gens empruntaient cette voie pour se rendre au bord de l'étang, à quelques vignes de plus en plus rares dans le coin.

Marie la dépassa de quelques mètres et s'arrêta.

— Bonjour, dit-elle gaiement pour que sa fille ne remarque pas ses yeux trop brillants. J'ai pu me libérer plus tôt...

— Chic, dit Julie, tu pourras peut-être me faire des crêpes...

— Bien sûr... Tout ce que tu voudras... Avec du chocolat bien chaud.

— Peut-être que Gildas viendra, dit Julie. Il ne me l'a pas promis formellement mais il m'a dit qu'il essayerait.

Mme Cauteret avait parlé de névrose qui pouvait par la suite devenir psychose. Pourquoi voulait-on à toute force dramatiser la simple exaspération d'une imagination trop vive ? Elle avait vu sa petite fille seule, peut-être inquiète sur le chemin du retour. Il y avait près d'un kilomètre jusqu'à la maison à partir du moment où le car l'abandonnait à la croisée des chemins. N'était-ce pas une peur sourde qui provoquait chez Julie le besoin d'un compagnon protecteur ? Elle fut tentée de l'interroger sur ce Gildas, estima préférable de tourner la difficulté.

— Il y a bien une étude à ton école ? À quelle heure sortent les élèves ?

— Cinq heures et demie.

Julie pourrait rester à l'étude. Ne quittant son bureau qu'une demi-heure avant, elle ferait ses courses avant de passer la prendre. Ainsi, elles rentreraient ensemble. Pour les jours de classe le problème serait donc résolu mais resteraient le jeudi, les jours de congé, les vacances.

Ne pouvant échapper à sa préoccupation, Marie confectionna ses crêpes, prépara le chocolat chaud. D'ordinaire, Julie mangeait au fur et à mesure que les crêpes glissaient de la poêle. Elle remarqua que le tas grossissait, pensa que sa fille n'avait pas très faim. Peut-être avait-elle trop mangé à la cantine scolaire.

Lorsqu'elle eut bu son chocolat, Julie prit un morceau de papier blanc et y déposa une dizaine de crêpes.

— Je vais jusqu'à l'étang les porter à Gildas. Il a dû se rendre directement là-bas.

Marie regarda le visage étroit, sourit malgré elle. Une moustache de chocolat soulignait la lèvre supérieure de l'enfant, formait une ligne parallèle à celle de la frange.

— Tu pourrais lui dire de venir jusqu'ici.

— Pas tout de suite... Je ne veux pas, comment dit-on ?

— L'effaroucher ?

— Voilà... L'effaroucher...

Willy, Boris, Gildas, des compagnons farouches, timides.

— Tu reviendras vite ?

— Avant la nuit.

Dès qu'elle fut sortie, Marie monta à l'étage, essaya de voir depuis la fenêtre de sa chambre. Un vent aigre dressait des pointes d'écume sur l'étang mais elle ne pouvait distinguer l'espèce de petite plage où Julie avait l'habitude de jouer. Le chemin contournait un groupe de

tamaris et à partir de là elle la perdit de vue. La petite fille s'effaçait d'un coup de la réalité pour pénétrer dans un autre monde semblait-il. Marie en fut si bouleversée qu'elle ouvrit les vitres pour appeler. Mais aucun son ne put sortir de sa bouche. Seules des larmes ruisselèrent sur ses joues, tout de suite séchées par ce souffle glacé qui courait sur la solitude. Elle resta ainsi quelques minutes, referma enfin et redescendit dans la cuisine.

« Un jeu, se dit-elle, un simple jeu. Si les gens ne s'en mêlaient pas je n'y attacherais aucune espèce d'importance. »

Comme promis, Julie rentra avant la nuit.

— Il a beaucoup aimé les crêpes, dit-elle. J'aurais dû en fourrer quelques-unes de confiture d'abricot. Il aime beaucoup la confiture d'abricot.

— Nous n'en avons jamais, dit Marie. Tu ne l'aimes pas.

Julie n'aimait pas cette confiture mais Simon, son frère, l'adorait. Lorsqu'il vivait, elle en faisait toujours une dizaine de pots pour son fils. Depuis, elle avait cessé. Julie pouvait-elle se souvenir que son frère aimait ça ? Jamais elle ne parlait de l'enfant mort, de ses goûts, de ses habitudes.

Au cours du repas, Marie lui demanda si, à la rentrée des grandes vacances, elle aimerait rester à l'étude.

— Nous pourrions rentrer ensemble, expliqua-t-elle. Ce serait beaucoup mieux que le car et tu n'aurais pas à faire le reste du chemin à pied.

— Oh ! ça ne me fait rien, dit Julie. Et maintenant il y aura souvent Gildas pour me raccompagner.

— Il habite dans le coin ?

— Non, mais il a tout son temps. Ses parents lui laissent faire tout ce qu'il veut. De toute façon, il n'a plus besoin d'aller à l'école puisqu'il a plus de seize ans.

Marie frémit. Brusquement, elle comprenait que sa fille s'était heurtée avec Willy et Boris à des impossibilités criantes. Elle avait créé des compagnons de l'âge de son frère mort mais n'avait pu fournir des explications plausibles sur leur liberté de mouvements. D'un seul coup, elle venait de résoudre deux difficultés. Gildas n'était plus d'âge scolaire et ses parents lui laissaient toute latitude de faire ce qu'il voulait.

— N'aimerais-tu pas habiter carrément à Sigeon ? demanda-t-elle plus tard alors qu'elles faisaient la vaisselle ensemble. Nous pourrions trouver un petit logement. Tu pourrais rentrer tranquillement de l'école, m'attendre en faisant tes devoirs.

— Et nous ne viendrions jamais plus ici ?

— Si, bien sûr, pour les vacances, le dimanche.

— Pourquoi as-tu l'air fâché ?

Marie détourna la tête. Elle n'avait pas cru trahir sa colère contre cette assistante sociale qui avait fini par l'impressionner. Maintenant, elle avait peur qu'on ne les relance, qu'on ne cesse de les harceler, de les surveiller. Les gens finiraient par savoir. Tout se savait dans un petit pays. On donnerait raison à Mme Cauteret, à sa belle-sœur. Elle deviendrait une mauvaise mère en laissant seule sa petite fille. Une petite fille un peu étrange. On chuchoterait peut-être autre chose, que Julie n'était pas tout à fait normale. Elle s'épouvantait de la cascade des ragots, des insinuations, des affirmations qui suivraient. À l'école, Julie serait considérée comme une bête curieuse, risquerait de devenir le souffre-douleur des autres enfants.

— Je ne suis pas fâchée contre toi, dit-elle, mais je suis forcée de réfléchir à certaines choses...

— Quelles choses ?

— Eh bien, le fait que tu sois souvent seule dans cette maison... Je n'y avais jamais tellement songé et depuis quelque temps je suis inquiète.

— C'est à cause de cette femme qui est venue l'autre jour ? Je sais qui elle est. Elle s'appelle Mme Cauteret et est assistante sociale. Je l'ai aperçue à l'école qui discutait avec Mme Plagnon.

Mme Plagnon était l'institutrice de Julie.

— Tu ne m'en avais pas parlé.

— J'avais oublié. Elle est venue hier. Nous étions en classe et Mme Plagnon est sortie dans le couloir pour discuter avec elle.

— Et puis ? demanda sa mère alertée.

— Mme Plagnon est revenue en classe parce que nous parlions trop fort.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

Marie aurait dû se sentir soulagée. Il n'y avait peut-être là qu'une coïncidence. Mme Cauteret avait pu rendre visite à Mme Plagnon pour une autre de ses élèves, pas spécialement pour Julie. Mais elle n'arrivait pas à s'en persuader.

— C'est à cause d'elle que tu veux qu'on déménage, qu'on aille habiter Sigean ?

Déconcertée par tant d'intuition, Marie secoua la tête.

— Non, pas du tout... Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Mme Cauteret m'a regardée à travers la vitre de la porte. Tu crois qu'elle a parlé de moi avec la maîtresse ?

— Que vas-tu t'imaginer là ? fit Marie avec une fausse désinvolture.

Elle se souvenait d'avoir lu, étant enfant, les aventures d'une petite fille évadée d'un orphelinat avec son chien et qu'une affreuse bonne femme, Mlle Ronchon, traquait sans arrêt. Dès que l'enfant

trouvait des parents adoptifs, Mlle Ronchon finissait par la retrouver et l'enfant devait fuir de nouveau en compagnie de son chien qui, dans la version française, s'appelait Zéro. Elle ne se souvenait plus du nom de la petite fille. Mais pourquoi assimilait-elle ces aventures mélodramatiques aux ennuis que Mme Cauteret risquait de lui amener ? L'assistante sociale n'était certainement pas une personne méchante. Elle croyait agir dans l'intérêt des enfants même si elle s'y prenait avec quelques maladresses et surtout la certitude d'être dans son bon droit, celle aussi de faire son devoir. Elle représentait l'autorité administrative, détenait une parcelle de pouvoir et avait très bonne conscience.

— C'est ce qu'elle veut, que nous habitions Sigean ?

— Personne ne peut nous obliger à déménager, dit Marie. Ce que j'en dis c'est simplement pour avoir le temps d'y réfléchir, mais rien ne presse. Nous en reparlerons plus tard.

Le dimanche suivant sa belle-sœur et sa nièce arrivèrent au début de l'après-midi avec un carton de pâtisseries. Marie s'était demandée si elle ne les mettrait pas à la porte, mais finit par choisir la modération. En dehors d'elle Julie n'avait que Germaine Marty comme parente proche. Elle ne pouvait la couper de la famille de son père.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? C'est le printemps... Vous avez déjeuné dehors ? Quelle chance !

Pour la première fois, Marie sentit une inflexion d'envie dans la voix de Germaine. Elle avait installé la table en plein soleil, à l'abri de la façade.

— Je parie que vous pourriez manger là même en hiver, reprit sa belle-sœur.

— Nous le faisons du temps de Noël.

— Dans le fond, cette maison n'est pas si mal... Bien sûr, elle aurait besoin de grands travaux.

— Julie n'est pas là ? demanda Gilberte.

Marie regarda sa nièce. Elle portait un pantalon jaune qui moulait ses grosses cuisses et son imposant derrière, une sorte de marinière verte trop fournie en fanfreluches.

— Elle doit s'amuser au bord de l'étang.

— Je vais la rejoindre.

Inexplicablement, elle eut envie de lui dire que la petite fille pouvait très bien se trouver ailleurs, qu'elle allait perdre son temps à essayer de la retrouver. Mais Gilberte s'éloignait en se tordant les pieds sur ses semelles compensées.

— Dans le fond, disait Germaine, on t'autoriserait certainement à vendre la maison bien qu'elle appartienne à Julie si tu réemployais l'argent dans l'achat d'un appartement au village... Tu as vu qu'il se construit un ensemble immobilier ?

— Je suis bien placée pour le savoir puisque c'est mon patron le maître d'œuvre.

— Où ai-je la tête, mon Dieu, c'est vrai... Mais dis donc, tu es bien placée pour obtenir un appartement avec une petite ristourne. À ta place, je sais ce que je ferais sans tarder... Je vendrais ici et je m'installerais là-bas.

Marie alla faire du café, oublia complètement ce que venait de lui dire la visiteuse mais celle-ci raccrocha à son retour.

— Si jamais tu es décidée, fais-moi signe... Je connais des gens que cette maison pourrait intéresser.

— Vraiment ?

Dès lors, Marie soupçonna Germaine d'avoir un plan secret pour lui faire quitter cette maison. Et cette évidence lui crevait soudain les yeux. C'était sa belle-sœur elle-même qui convoitait la vieille demeure familiale.

Gilberte revint en se tordant toujours les pieds, l'air pincé. Elle s'assit avec colère en face des deux femmes.

— Tu as une drôle de fille. Pas moyen de l'approcher. Elle m'a même menacée de m'envoyer un certain Gildas pour me taper dessus.

La mère et la fille échangèrent un regard entendu puis Germaine demanda d'une voix douce :

— Qui est donc ce Gildas ?

Chapitre IV

Au cours des jours suivants, Marie Lacaze dut apprendre à composer avec ce Gildas. Jusqu'à présent, à l'exception de quelques inquiétudes secrètes sur l'équilibre nerveux de sa fille, Willy et Boris ne lui avaient apporté aucun désagrément particulier. Ils n'interpénétraient pas sa vie privée, montraient une grande discrétion, voire une certaine sauvagerie.

Nés de l'imagination enfantine de Julie, ils se méfiaient des adultes, de leur rigueur de pensée. Bien qu'elle n'ait jamais émis le moindre doute sur l'existence de ces compagnons de jeux, elle n'en avait pas moins posé des questions insidieuses, sur leurs parents, l'école qu'ils fréquentaient. Des questions d'adulte qui, automatiquement, la rendaient suspecte.

Peut-être eut-elle tort de vouloir hâter les choses en proposant à Julie de rester à l'étude du soir.

— Tu en avais parlé pour après les grandes vacances, lui fit remarquer sa fille.

— Pourquoi ne pas faire un essai dès maintenant ?

— Je ne crois pas que ce soit possible. Il faut s'inscrire au début du trimestre et peut-être même au début de l'année scolaire.

— Je peux toujours aller voir le directeur.

— Je ne crois pas que cela me plairait, dit Julie d'un ton réfléchi.

— Donc cela ne te plairait pas davantage à la rentrée de septembre.

— Je ne peux pas le dire à l'avance.

Marie sourit. Julie n'avait jamais de positions excessives. Elle savait se montrer conciliante.

— Tu sors à 16 h 30. Tu pourrais venir jusqu'à mon bureau. Juste le temps d'attendre une petite demi-heure et nous rentrerions ensemble. Dans le fond, avec le car, tu ne gagnes que quelques minutes, n'est-ce pas ?

Silencieuse, Julie paraissait analyser la proposition de sa mère.

— J'en parlerai à mon patron. Tu auras une petite table dans un coin pour t'installer.

— Oui, ce serait très bien, dit Julie, mais je ne voudrais pas faire de peine à Gildas. Il m'attend à l'arrêt du car et me raccompagne jusqu'à la maison.

— Je l'ignorais, dit Marie en faisant un gros effort sur elle-même pour ne pas lui démontrer qu'elle inventait sur-le-champ cet

argument.

— Il a commencé hier seulement et ne pourra pas venir tous les jours, bien sûr. Je ne peux pas prendre le car un jour et pas le lendemain. Si je ne dois plus rentrer avec les autres, il faut que tu fasses un billet. Mais ensuite, jusqu'aux vacances, il ne me sera pas possible de revenir en car.

— Tout cela est bien compliqué, dit Marie à bout de nerfs.

Elle avait failli exploser, se mettre à crier que tout cela était absurde, que Gildas n'existait pas et qu'il était ridicule de faire des projets, de discuter en fonction d'un simple caprice d'enfant. Lui dire avec colère qu'elle compliquait une situation déjà angoissante. Que Mme Cauteret travaillait dans l'ombre, ne les perdait pas de vue telle cette Mlle Ronchon de la bande dessinée de son enfance. Mais une fois de plus, elle réussit la prouesse de rester calme. Buter Julie sur ce Gildas ce n'était pas forcément la faire renoncer à ses compagnons imaginaires. Julie ne lui en parlerait plus, voilà tout, mais continuerait de vivre avec eux en secret. Et elle aurait commis l'erreur de rendre sa fille dissimulatrice, méfiante envers sa mère. Donc, elle devait apprendre à transiger avec ce Gildas si elle voulait maintenir cet équilibre délicat de tendresse qui les unissait.

— Peux-tu ?...

Pouvait-elle à son tour basculer dans l'étrange, entretenir cette attitude à la limite de l'aberration mentale. Il lui fallait choisir entre l'aval total et le comportement très « mère de famille » dont elle avait horreur.

— Je suis certaine que Gildas comprendrait très bien la situation, dit-elle en espérant que ce conditionnel lui permettrait de garder une distance prudente. Tu m'as dit qu'il avait seize ans. Ce n'est plus un enfant et il doit se rendre compte que je suis inquiète de te savoir seule.

— Tu es inquiète depuis qu'elles se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

— Elles ?

— Ma tante Germaine, ma cousine Gilberte et cette Mme Cauteret. Depuis, tu n'es plus la même et tu fais comme si tu avais peur.

— Mais je me moque bien de ces femmes-là...

Julie secoua la tête.

— Ce n'est pas vrai. Tu veux me laisser à l'étude du soir, tu veux déménager, tu as peur que je reste toute seule... Oh ! je les déteste... Dimanche, j'ai bien failli demander à Gildas de flanquer une raclée à Gilberte.

— Tu l'en as menacée, lui fit remarquer Marie avec tristesse... Et ça ne lui a pas fait plaisir.

La petite fille se mit à rire.

— Si tu l'avais vue filer... Elle avait une frousse... J'en ai été bien débarrassée.

Oui, mais les deux femmes avaient dû en parler avec passion, n'en resteraient pas là. Bientôt, on commencerait à les regarder d'une drôle de façon, les gens se tairaient dans les magasins lorsqu'elles y pénétreraient. Elle avait connu ça lorsque son mari était mort, puis plus tard lorsqu'à son tour Simon, son fils, avait été tué dans ce stupide accident de vélo. Mais à l'époque ce silence n'était que la manifestation d'une sympathie apitoyée très difficilement supportable d'ailleurs. Comment accepter celui qui signifierait réprobation muette, méfiance ?

— De 17 heures jusqu'à la nuit, tu aurais largement le temps de t'amuser.

— Et pour le jeudi, qu'as-tu décidé ?

Marie en fut ulcérée.

— Tu sais bien que je ne décide rien sans que nous ne soyons d'accord toutes les deux...

Mais Julie se montrait réticente. La conversation avait lieu à la fin du repas et elle commença de desservir la table.

— Je n'ai pas l'intention de te faire passer tout ton jeudi avec moi au bureau, lui dit Marie avec humeur.

— Je pourrai donc rester à la maison ? demanda Julie.

— Je ne sais pas, soupira sa mère, je ne sais plus ce que je dois faire...

— Tu crois que Mme Cauteret viendra faire un tour ?

— C'est possible... Peut-être aussi ta tante... Quoique le jeudi elle aille retrouver sa fille à Narbonne.

— Et si je fermais toutes les fenêtres, comme s'il n'y avait personne ici ?

— Tu ne peux pas vivre dans l'obscurité.

— S'il fait beau je ne suis pas obligée de rester dans la maison et s'il fait mauvais ça ne me fait rien de vivre tout fermé... Mme Cauteret pensera que je ne suis pas là.

— Mais elle viendra me demander ce que j'ai fait de toi.

— Tu n'auras qu'à dire que tu as trouvé une personne pour me garder le jeudi.

Tout d'abord Marie se montra très opposée à ce projet. Mme Cauteret voudrait savoir le nom de la personne qui gardait Julie ce jour-là. Mais en y réfléchissant, elle se demanda si une assistante sociale avait le droit de montrer un acharnement d'inquisiteur. Elle pouvait raconter n'importe quoi, qu'une amie venait chercher Julie et l'amenait avec elle à Narbonne ou dans un autre village.

— Tu pourrais passer toute ta journée dehors ?

— S'il fait beau, bien sûr... Maintenant, il va faire de plus en plus chaud, tu sais.

— Et à l'inverse toute une journée dans la maison s'il pleut, par exemple ?

— Ça n'arrivera pas tous les jeudis tout de même. De toute façon, Gildas me tiendra compagnie. Je ne verrai même pas le temps passer.

Pourquoi imaginer un compagnon de seize ans ? C'était peut-être stupide de raisonner ainsi mais un jeune garçon de douze ans lui aurait paru plus convenable. Gildas avait beau être mythique, elle était quelque peu choquée qu'un jeune homme hante l'esprit de Julie.

— Tu es d'accord pour jeudi prochain ?

Pleine de réticence, Marie finit par dire oui.

N'était-ce pas dramatiser la situation ? Mme Cauteret, la tante, la cousine, devenaient des ennemies, des envahisseuses contre lesquelles on luttait avec des ruses d'Indien. Bien sûr, Julie serait ravie de ce nouveau jeu, saurait agir de façon à laisser croire que la maison était vraiment déserte. Elles devenaient un peu plus complices dans cette lutte subtile contre les impératifs d'une société omnipotente. Mais pouvait-elle remplir de méfiance le cœur d'une petite fille de dix ans qui, dans quelques années devrait se mesurer avec la réalité de chaque jour ? N'allait-elle pas en faire une révoltée, une marginale, peut-être même une inadaptée totale ?

— Nous allons faire un essai, dit-elle ensuite.

Julie eut conscience que sa mère faisait un grand pas en arrière et la regarda en silence. Son petit visage triangulaire dévoré par sa frange épaisse exprimait une profonde déception.

— Je ne voudrais pas que cela devienne une corvée trop difficile pour toi, essaya de lui expliquer Marie. Bon, un jeudi ça peut être amusant, mais plusieurs... Tu dis qu'il ne pleuvra pas chaque fois mais tu sais bien ce que c'est ? On attend ce jour-là avec impatience et puis après une semaine de beau temps il fait très mauvais... Toi qui aimes tant aller dans la nature...

— Mais puisque Gildas sera là, lui reprocha Julie avec agacement, comme si elle pensait que décidément ces adultes ne comprenaient rien à rien.

— Mais tu sais bien...

Oui, cette fois-là, elle faillit le dire. Crier même que Gildas n'existait pas et Julie devina l'exaspération de sa mère. Son visage se crispa de douleur.

— Tu ne me crois pas, fit-elle les dents serrées.

Marie essaya de sourire pour détendre l'atmosphère.

— Pourquoi penses-tu que je ne te crois pas ?

— Tu n'arrêtes pas de tout prévoir comme si j'étais vraiment seule...

— Je ne le fais pas exprès, dit Marie, mais le meilleur ami du monde peut parfois vous causer quelques déceptions.

Elle aurait pu parler de Willy qui n'avait fait que passer dans la vie de Julie, de Boris qui avait persisté à peine plus. Mais elle voulait éviter prudemment le sujet. Jamais elle n'était allée aussi loin dans l'insolite qu'avec ce Gildas.

— Tu ne me demandes rien, ni où il habite ni comment il vient.

— Je ne voulais pas me montrer indiscreète, voilà tout. J'estime que tu as droit à ta vie privée comme j'ai droit à la mienne.

— Il ne t'intéresse pas, voilà tout, dit Julie fâchée en sortant de la cuisine.

Lorsqu'elle quitta sa maison le jeudi matin, Julie dormait encore. En tournant le verrou de la porte d'entrée, elle eut l'impression d'enfermer sa fille dans une sorte de prison. Il ne faisait pas très beau en effet. Le vent soufflait de la mer, poussant des nuages bas gonflés de pluie. Tout en roulant dans le chemin défoncé, elle essayait d'analyser son angoisse. Ce simple geste de tourner la clef du verrou ressemblait fort à une sorte de renoncement. Julie se trouvait enfermée, seule avec sa troublante imagination. Elle l'abandonnait non sans remords peut-être mais consciemment. Pouvait-elle, seule, l'arracher à ce glissement continu vers un monde parallèle où apparaissaient et disparaissaient des Willy, des Boris, des Gildas ? Et si « elles » avaient raison ? Si leur aide qui ne lui apparaissait pas comme tout à fait désintéressée lui devenait indispensable ? Ces trois femmes représentaient la société avec ses défauts, ses impératifs désagréables, sa cruauté inhérente. Mais elles pouvaient sinon la comprendre du moins lui fournir les moyens de retenir Julie sur cette pente inquiétante.

La matinée lui parut interminable. Chaque fois que le téléphone sonnait elle croyait que Mme Cauteret se trouvait au bout du fil. Elle travaillait sans entrain, trop contractée pour cela. À midi, elle se rendit compte qu'elle avait oublié de prendre un sandwich et une thermos de café, alla jusqu'au bar le plus proche. Il n'y avait guère que des hommes à cette heure-là et elle s'y trouva presque déplacée. Elle mangea rapidement, avala sa tasse de noir. On la regardait à la dérobée. On la connaissait, bien qu'elle ne soit pas du pays. Il y avait là des hommes qui avaient peut-être été les amis de son mari, cependant elle ne croyait pas qu'on lui manifestât la moindre hostilité.

L'après-midi ne fut pas aussi pénible et lorsqu'il fut 17 heures elle fut presque heureuse de ne pas avoir reçu de coup de fil de l'assistante sociale. Elle n'avait jamais su mentir, aurait certainement commis une gaffe.

Elle arrivait presque à la maison lorsqu'elle aperçut une voiture bleu marine dans son rétroviseur. Une R 8. Elle commença par ne pas

y prêter attention puis, soudain, se souvint que Julie lui avait dit que l'assistante sociale avait une voiture de cette marque. Elle s'affola. En entendant le bruit du moteur de la vieille 2 CV, Julie allait ouvrir la porte, se précipiter. Mme Cauteret découvrirait alors que la petite fille se trouvait seule. Peut-être était-elle déjà venue dans l'après-midi. Oui, c'était certainement cela et elle avait dû la guetter, attendre son retour pour en avoir le cœur net.

Contrairement à son habitude, Marie s'arrêta en face de la maison sans aller dans la vieille remise. Elle espérait que Julie comprendrait pourquoi elle agissait ainsi.

S'efforçant de prendre son temps, elle ne descendit pas tout de suite de voiture, laissant à l'autre le temps d'arriver. Mme Cauteret rangea sa R 8 tout à côté, adressa un petit signe à Marie.

Celle-ci s'approcha, évitant soigneusement de regarder en direction de la maison aux volets clos mais remarqua que Mme Cauteret, par-dessus son épaule, examinait au contraire la bâtisse avec des yeux soupçonneux.

— Bonjour, madame Lacaze... Je suis déjà venue tout à l'heure et vous n'étiez pas là. Je me suis permis de revenir... J'avais à faire dans le coin, aux vieilles salines, précisément.

C'était faux. Elle avait dû surveiller son retour, avec l'intention de la suivre sur-le-champ sans lui laisser le temps de se préparer à cette entrevue.

— Votre petite fille n'est pas là ?

— C'est jeudi, dit Marie avec un aplomb dont elle se serait crue incapable. Pour ne pas la laisser seule je l'ai confiée à une amie qui la ramènera ce soir.

C'était dit. Maintenant tout dépendait de Julie. Elles ne pouvaient rester à bavarder au-dehors. Marie se dirigea vers la porte, fit mine de chercher dans son sac.

— Il ne fait pas très chaud aujourd'hui, disait l'assistante dans son dos.

Était-ce une simple phrase sans importance ou bien y mettait-elle une intention maligne ? Marie ouvrit la porte, puis celle de la cuisine.

— Vous aviez laissé la lumière allumée, remarqua Mme Cauteret.

— J'étais en retard, ce matin... Il fallait que je conduise Julie chez mon amie.

Sans avoir le temps de réfléchir aux conséquences de cette phrase elle l'avait rapidement imaginée. Mme Cauteret avait dû stationner longtemps autour de la maison, peut-être avait-elle aperçu de la lumière à travers les volets. Marie vit les deux couverts sur l'évier. Ce pouvait être la vaisselle de la veille. Mais il n'y avait qu'un seul bol. Elle avait pris le soin de laver le sien et de l'enfermer. Julie avait déjeuné avec Gildas.

— Je suis heureuse de voir que vous avez une solution pour le jeudi, madame Lacaze... Vous devez croire que je suis votre ennemie car en faisant mon métier il m'arrive d'avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais, franchement, j'étais inquiète de savoir cette enfant toute seule durant une longue journée. Vous ne m'en voulez pas ?

Marie allait répondre que non mais, soudain, elle aperçut la feuille sur la table. Une feuille de cahier d'écolier. Après une hésitation, elle la prit et sans regarder ce que Julie y avait écrit elle commença de la rouler en boule.

À travers ses lunettes épaisses, Mme Cauteret regardait fixement les mains de Marie.

— Ce n'est pas un devoir de votre petite fille au moins ? Vous devriez vérifier avant de la jeter, dit-elle d'une voix sèche.

Marie sourit.

— Rien d'important... Voulez-vous boire quelque chose ? Un peu de thé ?

En même temps elle ouvrait la porte du placard sous l'évier, jetait la boule de papier dans la poubelle.

— Non, je vais rentrer... J'aurais bien voulu voir votre fille mais je suppose qu'elle ne rentrera pas tout de suite.

— Mon amie devait aller jusqu'à Narbonne.

Elle avait l'impression que le regard de cette femme ne cessait d'aller en direction de l'évier.

— Une amie de Sigeon ?

— Pas du tout... D'ailleurs, je n'ai pas d'amis dans ce village... Nous vivons tellement à l'écart...

— Avez-vous songé à vous rapprocher de votre lieu de travail ? demanda Mme Cauteret. Je peux vous aider à trouver un logement, à l'occasion.

— Oui, fit Marie. Je pense même trouver facilement quelque chose. Je vous remercie.

Il fallait que cette femme s'en aille le plus rapidement possible. Julie avait dû écrire, pour la rassurer, qu'elle était allée faire un tour du côté de l'étang et risquait de revenir d'un instant à l'autre.

Bien sûr, en voyant la R 8, elle comprendrait qu'elle ne devait pas se montrer mais Marie aurait préféré qu'elle soit dans la maison. À proximité, il n'y avait guère d'endroit pour se dissimuler et Mme Cauteret pouvait l'apercevoir en sortant.

— Eh bien, tout est parfait, madame Lacaze. Je vais rentrer complètement rassurée.

Marie la raccompagna en s'efforçant de ne pas paraître trop nerveuse. L'assistante regardait autour d'elle la tête enfoncée dans le col en fourrure de sa veste.

— C'est vraiment désert, dit-elle, on ne voit pas âme qui vive.

À cet instant, plusieurs mouettes passèrent en criant se dirigeant vers une décharge située à un kilomètre de là.

— Juste ces oiseaux... Je ne les aime pas.

— C'est la nature encore sauvage, tranquille.

— Cette amie..., commença l'assistante.

Marie prit sa décision.

— Excusez-moi mais j'ai passé une longue journée de travail et maintenant je dois rentrer chez moi.

Une fois dans la maison elle pensa regarder par les fentes des volets de la porte-fenêtre puis se dit que la lumière risquait de découper sa silhouette. Elle préféra monter à l'étage et surveiller Mme Cauteret depuis la fenêtre de sa chambre.

Elle avait entrouvert la porte de sa R 8 mais ne se décidait pas à s'installer sur le siège, regardant autour d'elle, d'abord vers l'étang puis en direction de la maison. Attendait-elle l'amie qui devait raccompagner Julie ? Marie l'avait prévenue qu'elle risquait de revenir assez tard. Cette femme n'avait certainement pas cru ses explications. Dans la journée, elle avait dû venir une première fois et acquérir la certitude que Julie se trouvait seule dans la maison. Maintenant elle voulait en avoir le cœur net.

Marie ne comprenait pas ce genre d'opiniâtreté, pas plus qu'une conscience professionnelle qui dépassait les limites de l'acceptable. Cette femme devait la détester profondément pour agir ainsi. D'ailleurs, c'était sa faute. Elle lui avait interdit d'appeler sa fille par son prénom et lors de leur première entrevue lui avait demandé si elle n'avait pas honte parfois de se comporter comme un flic. Elle avait eu tort de se faire une ennemie pareille, aurait dû se montrer plus souple, mais Mme Cauteret avait le don de l'exaspérer. Une simple sollicitude de sa part l'aurait déjà fait enrager. Elle pénétrait dans sa vie, paraissait mettre en doute ses qualités de mère, l'amour qu'elle portait à Julie, ne devait pas aimer la liberté de relations entre enfant et adulte.

Cette femme voulait prouver quelque chose que Marie entrevoyait sans le définir exactement. Peut-être que leur mode de vie conduisait Julie vers la catastrophe. Elle représentait la morale sociale et cette intime conviction la rendait odieuse.

Exaspérée, Marie commença d'ouvrir sa fenêtre pour lui crier de s'en aller, de cesser de surveiller sa maison. Lorsqu'elle commença de repousser les volets la R 8 s'éloignait enfin sur le chemin défoncé et elle hurla quelque chose dont elle ne se souvint même pas. Les mouettes continuaient de crier au-dessus de la maison.

Épuisée, elle descendit lentement jusqu'à la cuisine, but un verre d'eau fraîche puis songea à la feuille de papier qu'elle avait roulée en

boule avant de la jeter à la poubelle. Elle la défroissa et dut la relire deux fois pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas.

« Je vais faire un tour à moto avec Gildas. Ne t'inquiète pas. Je serai là avant la nuit. Julie. »

Si elle avait été polie, si elle avait laissé Mme Cauteret entrer la première dans la cuisine, celle-ci aurait pu lire ce message et dès lors aurait compris que Marie l'avait dupée. Qu'il n'y avait ni amie ni désir vrai de suivre ses conseils.

Ainsi donc Julie avait doté ce Gildas d'une moto. Elle devait courir dans la sorte de lande qui s'étendait tout au long de l'étang en s'imaginant sur le siège arrière d'une moto, grisée par la vitesse et le vrombissement du moteur.

Marie ne cédait à aucune complaisance indulgente. Julie, en dotant ce compagnon imaginaire d'une moto imaginaire l'effrayait. Jusqu'à présent, ses créations se maintenaient dans les limites floues d'une silhouette à peine esquissée. Maintenant c'était une moto, un engin qu'elle pourrait peut-être décrire, dont elle donnerait éventuellement la marque, la cylindrée, la couleur.

Le matin, en tournant la clef du verrou, elle avait eu le pressentiment d'enfermer sciemment la petite fille dans un autre monde. Elle aurait dû l'entraîner avec elle. Ce jeudi-là s'annonçait comme une journée décisive, une journée clef et elle avait eu la faiblesse de croire qu'elle pouvait se tromper, qu'elle se faisait des idées.

Maintenant il lui fallait attendre et lorsqu'elle se rendit compte qu'elle guettait un bruit de moteur elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

Chapitre V

Dans la nuit venue depuis une heure maintenant la maison brillait comme un phare. Marie avait ouvert tous les volets, allumé toutes les lampes. On devait l'apercevoir de loin et dans les rares habitations dispersées le long de l'étang les gens se demandaient sans doute quelle fête inattendue se déroulait dans la vieille bâtisse.

Immobilisée sur place par l'ignorance de ce qu'il fallait entreprendre, Marie ne pouvait qu'attendre le retour de sa fille. Depuis la fenêtre de sa chambre elle essayait de sonder le mystère de la nuit au-delà de la clarté diffusée par toutes les lumières de la maison. Cette illumination ne recevait aucun écho. Tout autour et à des kilomètres la nuit restait noire. Seul, parfois, un trait de feu courait vers le sud ou vers le nord, de l'autre côté de l'étang, là où la ligne de chemin de fer Narbonne-Perpignan empruntait un isthme étroit, un cordon de sable entre deux étangs.

À 21 heures, affolée, elle pensa qu'il lui fallait appeler à l'aide. Prévenir la gendarmerie, les pompiers, expliquer que sa petite fille avait disparu. Que pourraient faire tous ces gens par une nuit pareille ? Un vent gras d'humidité venu de la mer souillait la terre. D'apparence, il était moins froid que celui du nord, le Cers, mais finissait par transpercer les vêtements. Elle avait essayé de faire l'inventaire des habits emportés par Julie, n'y parvenait pas. La petite fille désordonnée en laissait dans toutes les pièces. Ne pouvant décrire comment elle était habillée, elle passerait pour une mauvaise mère. Et quand le jour se lèverait, les autres accourraient. La belle-sœur, la nièce, Mme Cauteret. On l'accablerait encore. Mais qu'importait si l'on retrouvait Julie. Combien de temps lui faudrait-il encore pour qu'elle renonce à cette moto mythique, pour qu'elle renvoie ce Gildas dans le néant ? Où se retrouverait-elle ? Peut-être à des kilomètres de la maison, dans un paysage nocturne qui l'effrayerait. Jamais elle ne pourrait revenir avant l'aube.

— Maman.

Dans le rectangle jaune que projetait la fenêtre, Julie agitait le bras. Marie déboula dans l'escalier, sut résister au dernier moment au désir frénétique de l'étouffer dans ses bras.

— Je devenais folle, dit-elle simplement.

— Nous avons crevé... Assez loin d'ici... Gildas est allé à la recherche d'un garage en poussant la moto et moi j'ai coupé tout droit.

— Non, dit Marie, non... Il n'y a pas de moto, il n'y a pas de Gildas... Tu es partie sans t'en rendre compte, comme une somnambule, et puis tu t'es réveillée loin d'ici... Je t'en prie, ne me parle plus de moto, de Gildas... Je t'en supplie.

Julie glissa comme une ombre vers la cuisine et quand sa mère la rejoignit elle refermait la porte-fenêtre.

— De loin, j'ai cru que c'était un arbre de Noël géant... Maintenant il faut tout fermer sinon les gens finiront par venir...

Lorsqu'elle passa près d'elle, Marie respira une odeur froide d'essence, de cambouis. Elle l'entendit qui fermait tous les volets du premier. Pourquoi avait-elle perdu la tête, prononçant ces mots irrévocables ? Lorsqu'elle revint, Julie s'était changée, portait une robe de chambre. Sa mère ne trouva sur elle aucune odeur d'essence et de cambouis. Elle avait dû s'autosuggestionner.

— Je meurs de faim, dit la petite fille.

Elles dînèrent dans un silence agaçant, n'échangeant que quelques sourires. Lui dire d'oublier ces mots imbéciles de tout à l'heure ? Nouvelle maladresse.

— Tu dois être fatiguée... Nous allons nous coucher tout de suite... Je ferai la vaisselle demain.

— Cette femme est revenue...

— Mme Cauteret... Je sais... Elle m'a attendue et m'a suivie lorsque je suis rentrée... Tu l'as donc vue la première fois ?

— Elle a fait plusieurs fois le tour de la maison, s'est approchée des volets de la porte-fenêtre, ici... Je n'ai pas osé éteindre la lumière car elle devait l'avoir aperçue. C'est après qu'elle soit partie que nous... que j'ai quitté la maison.

— Tu sais, j'étais dans mes petits souliers, dit sa mère en essayant d'être amusante. Cette bonne femme ne me quittait pas d'un pouce. C'est une chance que tu n'aies pas été dans la maison. Une autre que j'aie pu m'emparer de ton mot avant qu'elle n'y ait jeté un coup d'œil. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser et lorsque je lui ai dit que j'étais obligée de rentrer après l'avoir raccompagnée, elle est restée un bon moment dehors.

Julie resserrait les bords de sa robe de chambre comme si elle avait froid.

— Elle reviendra jeudi prochain.

— Nous avons huit jours devant nous, dit sa mère, largement le temps de trouver une solution.

Elle soutint le regard de sa fille avec une assurance tranquille qu'elle était loin d'éprouver.

La semaine s'acheva dans une certaine quiétude. Le vendredi soir, Julie rejoignit sa mère à son bureau et comme Marie ne travaillait pas le samedi, elle put aller attendre sa fille à l'arrêt du car.

— Veux-tu que nous allions à la mer demain ? proposa-t-elle à Julie. Nous pourrions emporter un pique-nique.

Ainsi, elles éviteraient de rencontrer Germaine et Gilberte.

— Je préfère rester à la maison, répondit Julie.

— Tu fileras au bord de l'étang et moi je devrai supporter ces deux femmes désagréables qui ne cesseront de me poser des questions embarrassantes.

Cette timide allusion à Gildas laissa Julie sans réaction. Depuis jeudi c'était la première fois que Marie essayait de réparer le mal qu'elle avait pu faire et elle ne savait exactement comment s'y prendre.

Dès le dimanche matin, elle fut nerveuse, rata complètement son repas de midi, manqua totalement de patience avec Julie qui ne tarda pas à disparaître.

Lorsque la voiture de sa belle-sœur s'immobilisa devant la maison, Marie en fut presque soulagée. Elle avait tellement appréhendé cette visite qu'elle préférait l'arrivée des deux femmes à une attente épuisante. Elle se montra très aimable mais Germaine flaira tout de suite quelque chose d'inaccoutumé.

— Mais qu'est-ce que tu as ? Je te trouve fébrile.

— Moi, pas du tout, juste un peu de fatigue.

— Où se trouve Julie ? demanda sa nièce qui promenait son regard de myope dans tous les coins.

Comme si Julie eût été un petit animal farouche capable de se cacher sous la table, voire sous l'évier.

— Oh ! tu sais, le dimanche, elle file dès la dernière bouchée...

— Je ne pourrais pas vivre, répondit Germaine, à la savoir traîner du côté de l'étang.

— Elle ne risque rien. Il faut faire au moins cent mètres pour avoir de l'eau jusqu'à la taille et, de plus, elle nage comme un poisson.

— Il y a de la vase, peut-être des sables mouvants.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Voit-elle toujours ce Gildas ? questionna sournoisement Gilberte.

— Je vous fais un peu de café, n'est-ce pas ? demanda Marie. Il fait trop chaud pour s'installer dehors. La cuisine est fraîche.

— As-tu essayé de savoir qui était ce Gildas ? demanda sa belle-sœur à son tour. Souviens-toi des deux autres... Ce Willy et ce Boris Romanov.

Gilberte gloussa à cause de ce nom.

— Je voudrais te parler sérieusement, Marie, continua la sœur de son mari. Je ne sais ce que tu en penses, mais ces inventions successives de Julie deviennent inquiétantes... Voyons, tu admetts que ce sont des inventions ?

— Des fantasmes, ajouta Gilberte toujours pédante.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Marie en déposant la cafetière sur la table.

Elles avaient apporté un carton de pâtisseries choisies uniquement pour leur gourmandise et non en fonction de leur hôtesse. D'ailleurs Julie détestait ce genre de gâteaux. Marie n'avait même pas défait le ruban et faisait semblant d'oublier la boîte.

— Pouvons-nous parler comme des personnes sensées sans que tu ne prennes la mouche ?

— Je voudrais que vous cessiez de vous occuper de moi et de Julie, dit calmement Marie. Sans vous, cette assistante sociale ne me relancerait pas comme elle le fait. Elle ne cesse de nous surveiller, de venir ici. C'est de l'inquisition.

— Mme Cauteret est une femme estimable, riposta Germaine. D'ailleurs, Gilberte l'admire beaucoup et durant les vacances l'accompagnera dans certaines de ses visites... Tu t'es bloquée avec elle et tu devrais faire un effort.

— Mme Cauteret est très gentille, renchérit sa fille.

— Bien, d'accord, parlons de cette femme extraordinaire qui pousse la conscience professionnelle jusqu'à fouiner partout avec l'espoir de toujours découvrir une histoire bien sordide.

— Je t'en prie, soupira Germaine en regardant du côté de son carton de pâtisseries.

— Était-il nécessaire de la renseigner aussi bien sur nos faits et gestes ? demanda Marie.

— Mais c'est pour ton bien et celui de ma nièce, protesta Germaine. Tu ne vois pas le danger. Bon, d'accord, ta situation explique que Julie soit pour toi tout ce qu'il te reste au monde, encore que tu pourrais penser que nous sommes aussi tes parents et décidées à te venir en aide. Tu mets ta fille sur un piédestal, tu lui laisses faire tout ce qu'elle veut. Ces inventions de camarades de jeu te paraissent normales. Tu la laisses seule le soir, le jeudi toute la journée. Une enfant de dix ans, dans cette maison isolée comme s'il s'agissait d'une adulte.

Marie remplissait les tasses de café mais ne faisait pas mine de s'occuper des pâtisseries, ce qui énervait sa belle-sœur qui en oubliait ce qu'elle voulait dire.

— Tu me reprochais de laisser Julie seule dans la journée, lui rappela Marie, mais qu'en sais-tu exactement ?

— Tu veux parler de jeudi dernier ? De cette amie que tu as soi-disant chargée de s'occuper de l'enfant ?

— Pourquoi soi-disant ?

— Parce que tu n'as pas d'amie.

— Qu'en sais-tu ?

Haussant les épaules, Germaine désigna le carton de pâtisseries.

— Tu ne l'ouvres pas ?

— Réponds d'abord... Douterais-tu de moi ?

— Julie était ici dans cette maison, s'écria Germaine excédée.

Mme Cauteret s'en est bien doutée lorsqu'elle est venue jeudi dernier. La petite se cachait mais il y avait de la lumière dans la cuisine... Et même, il y avait une odeur de tabac qui flottait dans l'air lorsque Mme Cauteret est descendue de voiture.

Julie fumait-elle en cachette lorsqu'elle était seule ? Marie laissait toujours des cigarettes. Elle n'attachait aucune importance à ce genre de peccadille mais néanmoins en fut un peu contrariée.

— Quelqu'un avait pu passer près de la maison... Il y a des pêcheurs qui vont à l'étang. Certains viennent demander de l'eau, ou n'importe quoi. Il n'y a pas de limites du terrain et n'importe qui peut longer la maison sans penser pénétrer dans une propriété privée.

— Mme Cauteret est formelle. Il y avait du vent. Aucune trace de fumée de cigarette n'aurait pu subsister... D'autre part, elle n'a vu personne. Elle pense que quelqu'un fumait sur le seuil et que lorsqu'elle est arrivée cette personne est rentrée précipitamment.

— Eh bien ! elle s'est trompée puisque la maison était vide !

Germaine scruta le visage de sa belle-sœur. Sa main tripotait machinalement le ruban du carton mais elle paraissait avoir oublié ce qu'il contenait.

— Julie n'était pas là ?

— Faut-il te le répéter sans arrêt ? Je l'avais confiée à une amie pour la journée.

— Peux-tu me donner son nom ?

— Mais c'est un véritable interrogatoire, cria Marie en se levant. Que veux-tu à la fin ? Me faire parler, m'arracher tout le contraire de la vérité pour le rapporter à Mme Cauteret ?

Elle désigna Gilberte.

— Tu penses qu'elle pourra être utile à ta fille ? Puisqu'elle veut suivre également cette voie ? Et tu lui sers d'indicatrice ?

— Marie, tu vas trop loin.

— Ce n'est pas moi qui exagère, mais toi... Je préfère vous laisser... Buvez votre café, mangez vos pâtisseries, restez ou partez, je m'en moque. Je vais faire un tour dans la campagne.

— Marie, tu deviens folle...

Mais elle était déjà sortie, les laissant toutes les deux interloquées.

— Rattrapons-la avec la voiture, proposa Gilberte.

— C'est incroyable... Pour agir ainsi il faut qu'elle n'ait pas la conscience tranquille... Tu as raison, rattrapons-la mais avant je bois mon café car il sera froid au retour.

Elles allèrent jusqu'au bord de l'étang, mais la petite plage était

déserte. Gilberte descendit de voiture pour faire quelques pas sur un vieil appontement tout vermoulu, se hâta de revenir lorsqu'il commença d'osciller.

— Tu es imprudente, lui lança sa mère. Mais Marie a complètement disparu.

— Et l'on ne voit pas trace de Julie.

— Que faisons-nous ? C'est une situation ennuyeuse... Je connais Marie, elle est capable de ne plus chercher à nous revoir... Je voudrais essayer de la calmer...

Gilberte s'installa dans la voiture en souriant presque méchamment.

— Tu penses toujours à la maison. Tu ne désespères pas faire cette affaire, n'est-ce pas ?

— Elles seraient mieux à Sigeon qu'ici... C'est une maison faite pour l'été et les vacances...

— D'autant plus que tu possèdes un lot qui fait pièce et qui longe l'étang sur au moins cent mètres. De quoi créer un appontement privé. Marie a dû oublier ce détail... Ou ne l'a jamais su. Elle joue toujours les désintéressées.

La maison était déserte également. Elles appelèrent longtemps avant de songer à repartir.

— Peut-on laisser tout ouvert ? s'inquiéta Germaine.

— Tu ne vas pas te faire du souci pour leur baraque ? Rentrons chez nous maintenant. J'en ai assez de ces deux dingues.

— Attends, dit sa mère.

Elle pénétra dans la cuisine et reprit le carton de pâtisseries.

— Nous les mangerons chez nous... Je me demande d'ailleurs si ça leur fait tellement plaisir.

Elles remontèrent dans leur voiture et Germaine démarra doucement avec regrets.

— Tu vas tout raconter à Mme Cauteret, j'espère.

— Je suis certaine, comme elle, que Julie est restée seule dans la maison jeudi dernier... Marie est complètement folle, si tu veux mon avis. Jamais je ne t'aurais laissée seule quand tu avais cet âge et pourtant nous sommes entourées de voisins.

C'était bien pourquoi la jeune fille détestait sa petite cousine, enviait sa chance de vivre à sa guise, de porter un prénom original et d'avoir une mère aussi indulgente. La sienne ne montrait jamais la moindre faiblesse.

— Je me demande, dit Germaine Marty, si je ne viendrai pas avec Mme Cauteret jeudi prochain... Je dois avoir une clef qui ouvre la porte de derrière. Nous pourrions rentrer et voir si Julie se trouve réellement chez une amie.

Elle souffla de mépris.

— Une amie, tu penses... Bien trop fière pour avoir une amie... Et puis qui voudrait fréquenter une femme pareille?... Une femme capable de laisser seule sa petite fille... J'en arrive à me demander si la nuit elle ne ressort pas lorsque Julie est couchée et endormie.

— Mais pour quoi faire ? demanda Gilberte qui gardait malgré tout une certaine naïveté que le puritanisme de sa mère entretenait.

— Tu me le demandes, ricana Mme Marty. Mais peut-être pour aller faire la vie, tiens.

Sa fille rougit violemment et se tourna vers la vitre. Son regard de myope ne discernait que des formes floues dans le paysage.

Chapitre VI

Le jeudi suivant, Marie quitta la maison comme une voleuse. Julie dormait paisiblement dans sa chambre. Les trois jours précédents sa fille était venue la rejoindre à son bureau de façon qu'elles puissent rentrer ensemble. Ne restait plus que ce point noir, le jeudi. Elle n'avait trouvé aucune solution satisfaisante, certaine de se heurter au mécontentement larvé de la fillette. D'ailleurs, l'une et l'autre avaient évité de faire allusion à ce jour crucial.

Elle tourna la clef du verrou avec lenteur et lorsqu'elle passa en voiture devant la façade elle y jeta un long regard. Continueraient-elles leur persécution ? Après son esclandre de dimanche dernier elle espérait que sa belle-sœur n'insisterait pas. Mais rien ne l'empêchait d'agir en dessous. Puisqu'elle connaissait si bien Mme Cauteret, qu'elle la proposait en modèle à sa fille et que cette dernière brûlait de devenir aussi assistante sociale.

Désormais tout dépendait de Julie. Si Mme Cauteret allait rôder autour de leur maison, que ferait la petite fille ? Poursuivrait-elle son jeu de cache-cache avec cette bonne femme ou bien finirait-elle par en avoir assez ?

Dans son bureau, elle compta le nombre de jeudis avant les grandes vacances. Dix. Mais il y aurait le mois de juillet, 31 jeudis. Jamais Julie ne pourrait tenir un mois entier contre une adulte expérimentée et rouée. L'approche de l'été pétrifiait littéralement Marie. Que pourrait-elle faire ? La Cauteret allait lui proposer des éventualités inacceptables comme colonies de vacances, placement chez des étrangers. Il y avait bien des garderies pour la journée seulement, mais elle n'avait pas le courage de priver Julie de sa merveilleuse liberté. Lorsqu'elle restait à la maison le dimanche, sa présence ne suffisait pas à conjurer le risque d'accident mais la morale sociale et Mme Cauteret semblaient s'en contenter. Alors que Julie restait livrée à elle-même autant de temps que lorsque sa mère travaillait. Lutter contre de telles absurdités la démoralisait, la rendait vainement agressive.

La petite jeune fille qui occupait la réception pénétra chez elle vers 11 heures, l'air bizarre.

— Ce sont les gendarmes, dit-elle la voix frémissante.

Marie pensa d'abord à cet accident grave survenu sur un chantier de l'entreprise. Ils devaient venir à des fins d'enquête.

— Faites-les entrer.

Elle avait déjà rencontré le chef de brigade, un certain Dobart, qu'elle trouvait sournois, n'avait jamais vu l'autre gendarme.

— Je n'ai pas encore tous les rapports..., commença-t-elle.

— Pouvez-vous rentrer chez vous, madame Lacaze ? Vous avez bien une voiture ?

— Chez moi ?

Elle commença de se lever, les jambes tremblantes.

— Il s'est passé quelque chose ?

L'adjudant hocha la tête.

— Mieux vaut aller là-bas...

— Ma fille ?

— Vous l'aviez laissée seule, n'est-ce pas ? Comme tous les jeudis, à ce que nous savons ?

— Je vous en prie, lui est-il arrivé un accident ?

— Oui, mais ce n'est pas elle la victime.

Elle ne put retenir un sourire soulagé, passa la main sur son visage et se laissa tomber sur son siège.

— Vous devez venir, dit Dobart croyant qu'elle n'avait pas exactement compris.

— Oui, je sais, mais je vous demande quelques instants. Je ne pourrais pas marcher.

— Vous ne demandez pas qui est la victime ?

— Si, bien sûr..., murmura-t-elle.

— Il s'agit de Mme Marty... C'est une parente à vous ?

— Germaine ? Ma belle-sœur... La sœur de mon mari... Mais que lui est-il arrivé ?

— Elle a reçu une balle de carabine 22 long rifle en pleine poitrine. Tuée sur le coup.

Marie hochait lentement la tête. Quelle horreur, mais pourquoi lui parlait-il aussi de Julie ?

— Pourquoi dois-je rentrer chez moi ?

— L'affaire s'est passée là-bas, vous ne comprenez pas ? Il semble que votre petite fille ait tiré sur sa tante alors que celle-ci se trouvait dans l'escalier de votre maison...

— Voyons, c'est complètement absurde... Comment aurait-elle pu ?...

— Madame, dit sévèrement Dobart, d'après les premiers éléments de l'enquête il semble que votre belle-sœur était très inquiète de savoir votre petite fille toute seule dans votre maison isolée... Elle s'est rendue là-bas avec Mme Cauteret, l'assistante sociale...

— Mais jamais...

Marie avait failli dire que Julie n'aurait jamais ouvert à cette femme qu'elle détestait.

— Je ne comprends pas.

— Mme Marty avait une clef qui ouvrait une porte derrière la maison. Elle voulait en avoir le cœur net.

— Mais le cœur net de quoi ? murmura Marie. J'étais libre de laisser ma fille seule chez moi...

— Le croyez-vous vraiment ? Mais cela suffit... Je vous demande de vous rendre immédiatement sur place... Ne pensez-vous pas que votre fille a besoin de vous dans ces affreuses circonstances ou bien êtes-vous vraiment inconsciente ?

— Oui, bien sûr... Mais Julie n'a pas pu tirer sur ma belle-sœur... Comment voulez-vous qu'elle se serve d'une arme pareille ?...

Elle alla décrocher sa veste en laine, ne parvint pas à enfiler les manches aussi vite qu'elle l'aurait souhaité.

— Vous aviez bien cette arme chez vous ?

— Mon mari avait une carabine... Il tirait sur des boîtes de conserve au bord de l'étang... Jamais sur les animaux... Je l'avais montée au grenier... Et la boîte de cartouches était ailleurs...

— Venez, maintenant.

— Êtes-vous en état de conduire ? demanda l'autre gendarme avec une sollicitude qui parut déplaire à son chef.

— Oui, je crois, merci.

Elle aperçut non loin du parking de l'entreprise deux petits groupes qui s'arrêtèrent de discuter lorsqu'elle apparut. Elle s'efforça de maîtriser le tremblement de ses mains lorsqu'elle démarra, ensuite n'eut qu'à suivre le fourgon de la gendarmerie.

Jamais elle n'avait tant vu de véhicules autour de la vieille bâtisse. Beaucoup de curieux qu'un gendarme s'efforçait de faire reculer pour que le fourgon et la 2 CV puissent avancer. Dans la cuisine, elle vit Julie assise à la table devant un bol de café au lait qui fumait. Mme Cauteret se trouvait debout près de la porte-fenêtre.

Julie lui sourit tranquillement puis mit trois sucres dans son bol. Marie faillit lui dire que le café au lait lui donnait des crampes d'estomac d'habitude.

Ils attendaient tous quelque chose d'elle. Une démonstration mélodramatique d'affection qui satisferait leur sensibilité. Mais elle en fut incapable.

— Que s'est-il passé ? murmura-t-elle.

— Un instant, dit l'adjudant.

— Elle a voulu entrer, dit Julie. Par la porte de derrière, celle qu'on n'ouvre jamais, sous l'escalier.

— C'est faux, lança Mme Cauteret avec indignation. Germaine est entrée effectivement par cette porte mais en criant qu'elle était et en demandant où se trouvait cette enfant.

Marie nota, dans le désordre mental de son esprit, que l'assistante sociale appelait sa belle-sœur par son prénom. Elle n'avait jamais cru

qu'il existait une telle intimité entre elles.

— Madame Lacaze, voulez-vous venir ? demanda l'adjudant Dobart avec agacement.

Elle le suivit dans la salle à manger. Ils étaient entrés en son absence dans cette pièce où elle ne mettait que rarement les pieds, avaient ouvert la fenêtre sans lui en demander l'autorisation. Ils étaient chez elle en maîtres et elle ne comprenait pas comment on pouvait la traiter avec tant de désinvolture.

— Reconnaissez-vous cette arme ?

La carabine était sur la table en acajou, enfermée dans un sac en plastique transparent. Elle se pencha et reconnut les initiales de son mari sur la crosse, se souvenait qu'il les avait gravées lui-même avec la pointe d'un tisonnier qu'il faisait rougir dans la cheminée de cette même salle à manger.

— Oui, dit-elle, c'est celle de Noël.

— Et la boîte de cartouches, où se trouvait-elle ?

— Dans ce placard que je ferme toujours à clef. Je la cache dans la cafetière chinoise du buffet.

Dobart l'y trouva en effet et ouvrit le placard. Il en sortit une autre boîte de cartouches et Marie lui confirma qu'il y en avait deux.

— Pourquoi ne me dites-vous pas ce qui s'est exactement passé ? fit-elle avec désespoir. Ma belle-sœur n'avait pas le droit de pénétrer dans cette maison, pas plus que cette assistante sociale.

— Mme Cauteret n'a pas franchi le seuil, répliqua l'adjudant d'un air furieux. Elle ne l'a fait qu'après le coup de feu et le cri de votre belle-sœur, pour la trouver morte à moitié escalier.

Marie pensa qu'il défendait l'assistante sociale parce qu'elle était également une fonctionnaire.

— Pourquoi a-t-elle laissé faire Germaine ?... Cette maison ne lui appartient plus. L'héritage des parents Lacaze a été partagé entre mon mari et elle. Mon mari a eu cette maison. Maintenant, elle appartient à Julie...

— Elle a dit à Mme Cauteret qu'elle avait parfaitement le droit d'y pénétrer, que la maison était dans l'indivision.

— Non, c'est absolument faux, dit Marie.

— De toute façon, elle s'est annoncée, insista le gendarme. Elle a dit qui elle était, appelé votre fille par son prénom... Indivision ou pas votre fille lui a tiré dessus.

— Rien ne le prouve vraiment, dit Marie.

— Mais votre fille a avoué.

Marie secoua la tête.

— Ça ne veut rien dire... Pourquoi minimisez-vous le fait que ma belle-sœur n'avait pas à pénétrer dans cette maison ? Téléphonez au notaire. Il vous dira que Julie est ici chez elle. Qu'à sa majorité elle

sera l'unique propriétaire.

— Vous essayez de prouver qu'en tirant elle n'a fait qu'user de son droit de propriété ? Mme Marty ne la menaçait pas, que je sache.

— Ma belle-sœur se mêlait de ce qui ne la regardait pas dans cette affaire. Elle n'avait pas à s'inquiéter si ma fille restait seule ou non le jeudi. Je suis l'unique responsable de Julie.

— Mme Marty était sa tante, la sœur de son père, et avait parfaitement le droit de s'inquiéter de la façon dont vous l'élevez... Trouvez-vous normal qu'une enfant de dix ans ait sous la main une carabine chargée, qu'elle vise un être humain et lui tire dessus ?

Marie resta frappée de stupeur. L'adjudant ne faisait qu'esquisser la somme des gestes nécessaires pour en arriver là. Il avait fallu que Julie trouve l'arme au grenier, apprenne à la manipuler, puis se souvienne qu'une boîte de cartouches se trouvait dans ce placard, qu'elle en découvre la clef.

— Ce n'est pas croyable, murmura-t-elle.

— Je ne vous le fais pas dire...

— Je veux dire que Julie n'aurait jamais eu cette idée.

Dobart la regardait avec un petit sourire en coin très désagréable.

— Que voulez-vous dire, madame Lacaze ?

— Que je ne comprends pas que ma fille ait pu accomplir tous ces gestes seule.

— Voulez-vous insinuer qu'une personne étrangère aurait pu lui apprendre le maniement de cette arme ?

D'abord elle ne flaira pas le piège, pensa que le gendarme n'émettait qu'une hypothèse objective. Mais elle découvrit une ride d'ironie au coin de son sourire.

— Non, dit-elle, je n'ai rien dit de tel.

— Peut-être pensez-vous qu'il y avait une autre personne dans la maison ? Pourquoi pas un certain Willy ? Ou Boris ? À moins que ce ne soit...

Il fit claquer ses doigts d'impatience comme s'il avait un trou de mémoire.

— Ah ! oui, Gildas. Vous pensez que c'est ce Gildas, n'est-ce pas, qui a fait le coup ?

Mme Cauteret avait donc eu le temps de parler de ces compagnons de jeu imaginaires que Julie se plaisait à créer.

— Willy, Boris c'était il y a quelques mois, n'est-ce pas ? Maintenant c'est Gildas. Pouvez-vous me parler de ce Gildas ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit-elle en le fixant dans les yeux.

Il parut ébranlé.

— Allons donc, vous savez bien que votre fille n'avait pas un comportement normal... Elle vivait trop seule dans cette maison

perdue et elle s'inventait des compagnons imaginaires...

— Qui vous a raconté cela ?

— Mme Cauteret. Elle le tenait de votre belle-sœur.

— Rien ne lui permet d'affirmer que ce sont des compagnons imaginaires...

Dobart haussa les épaules.

— Allons, madame Lacaze, soyez sérieuse... Il s'agit d'un meurtre... Votre fille a reconnu les faits...

— Il faut que je retourne dans la cuisine.

— Nous devons prendre votre déposition par écrit, Mme Cauteret s'occupe de votre fille.

— Je ne l'accepte pas, déclara Marie. Je ne veux pas que cette femme ait le moindre pouvoir sur elle.

Il ne put l'empêcher de retourner à la cuisine où un gendarme allait et venait en surveillant Julie. La petite fille, après avoir bu le café au lait, lavait son bol.

— Qui t'a donné du café au lait ?

— C'est elle, dit Julie en désignant Mme Cauteret assise au bout de la table.

— Tu sais bien que ça te donne des crampes d'estomac.

— J'ai pensé qu'un peu de café lui ferait du bien, dit l'assistante sociale.

Elle parlait sans s'énervier, sereine. La lutte contre cette femme serait disproportionnée. Elle avait l'agrément respectueux de tout le monde dans cette maison.

— Ma nièce sait-elle ? demanda Marie.

— Pas encore. Elle est à Narbonne pensionnaire, vous le savez. Pour l'instant, il n'est pas nécessaire de la prévenir.

— Préférez-vous qu'elle apprenne la mort de sa mère par des étrangers ?

— Croyez-vous utile d'en parler devant Julie ?

Marie lui adressa un regard mauvais. Le fait qu'elle ose appeler la petite fille par son prénom lui dévoilait l'ampleur du bouleversement. Désormais, Julie allait dépendre de gens qui, comme cette Cauteret, ne la comprendraient pas. On la lui arrachait sans même prendre de précautions et peu à peu on la priverait d'elle.

— Qu'allez-vous en faire ? cria-t-elle.

Mme Cauteret leva son regard globuleux vers elle. Le jour de la fenêtre accrochait un reflet dans les verres de ses lunettes.

— Croyez-vous que ce soit le moment d'en parler devant elle ?

— Oui, dit Marie. Julie a le droit de savoir tout autant que moi, tout autant que vous.

L'assistante échangea un regard avec l'adjudant comme pour le prendre à témoin. Elle n'avait rien inventé sur l'étrange éducation que

cette femme donnait à son enfant. Cette façon de parler des droits de celle-ci devait les choquer profondément.

— Je dois prendre la déposition de Julie en votre présence, dit l'adjudant.

Lui aussi se croyait autorisé à utiliser son prénom. Et dans leurs bouches il devenait une sorte de produit exotique. Elle imaginait bien cet adjudant, cette fonctionnaire de l'humanitaire prononcer de la même façon Ali, Carmen ou Pietro.

— Vous allez me conduire en prison ? demanda alors Julie d'une voix très claire et sans la moindre émotion.

Marie l'aurait serrée dans ses bras pour ce sens prodigieux de la dignité. Elle les forçait à détourner la tête, le flic et l'assistante, à montrer pour la première fois un sentiment humain qui n'était malheureusement que de la honte.

— Mais non, mais non, dit l'adjudant. On ne met pas les enfants en prison.

— Ce sera tout de même une prison, dit Marie.

Elle aurait voulu crier mais l'exemple de Julie l'obligeait à rester aussi calme qu'elle.

— En voilà assez, dit Mme Cauteret. Le juge la fera certainement conduire dans un établissement spécialisé où elle sera très bien accueillie et aura de gentilles petites camarades... Je suis certaine qu'elle s'y plaira beaucoup.

— Combien de temps va-t-on me garder là-bas ?

— Ne t'inquiète pas, dit Mme Cauteret. Tout sera fait pour que tu sois rapidement fixée...

— Vous dites n'importe quoi, lança Marie. En fait, vous ignorez absolument ce qui l'attend. Vous essayez de la rassurer mais ne voyez-vous pas qu'au contraire vous ne faites que l'angoisser un peu plus ? Julie aime que les choses soient nettes.

— Je ne peux rester un instant de plus dans cette maison, déclara Mme Cauteret avec une simplicité qui finalement n'était que de l'emphase.

— Non, dit l'adjudant, je préfère que vous restiez.

— Puisque vous me le demandez, monsieur Dobart... Mais avouez qu'il est difficile d'en supporter davantage. Une femme a été tuée. Une personne honorable et qui était mon amie. J'accepte qu'on ne paraisse éprouver ni regrets ni remords à son sujet mais je crois qu'il ne faut quand même pas perdre de vue la raison qui nous retient tous ici.

L'adjudant approuva d'un signe de tête et Marie se rendit compte qu'elle nuisait à l'intérêt de Julie. Mais il lui avait été difficile de se contenir.

Elle fit un effort pour détendre l'atmosphère, ne trouva à proposer que de faire du café. N'obtenant aucune réponse, elle décida d'en

préparer quand même.

— Comprenez-moi, madame Lacaze, dit Dobart. Je pourrais vous emmener à la gendarmerie mais ne vaut-il pas mieux que nous restions ici ?

Un gendarme entra avec une machine à écrire.

— Non, dans la salle à manger, dit l'adjutant. Nous allons d'abord prendre la déposition de Mme Cauteret.

Elles restèrent seules avec un gendarme qui allait et venait dans la grande cuisine. Marie alluma une cigarette, tout en surveillant son café qui passait. Elle se souvint de la réflexion de sa belle-sœur, le dimanche précédent. Lors de sa première visite huit jours plus tôt, un jeudi également, Mme Cauteret avait reniflé une odeur de tabac et pensé qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Elle avait oublié de demander à sa fille si elle fumait en cachette et ne pouvait le faire maintenant.

— Veux-tu manger quelque chose ?

Julie réfléchit à cette proposition.

— Juste un sandwich avec de la moutarde.

Le gendarme leur lança un regard aigu. Un mélange d'incompréhension et de reproche muet. Marie craignait que Julie n'apparaisse comme un monstre de froideur incapable de s'émouvoir après ce qui s'était passé. Il faudrait que dans sa propre déposition elle explique de quelle façon sa belle-sœur et l'assistante avaient fini par paraître odieuses aux yeux de l'enfant.

Elle prépara un sandwich avec de la moutarde et une tranche de jambon, remplit un verre de jus d'orange.

— Voulez-vous une tasse de café ? proposa-t-elle au gendarme.

Il secoua la tête et elle n'insista pas, but la sienne en lui tournant le dos mais laissa le pot à réchauffer dans un bain-marie. Elle se demandait comment avertir Julie de l'importance de ce qu'elle dirait dans un instant, supposait que le gendarme ne les laisserait pas discuter de ce drame.

— Tu t'es levée tôt ?

— Vers 9 heures.

— Il y avait un morceau de brioche, tu l'as trouvé ?

— Oui. Je m'en suis souvenu.

Marie ne l'avait pas aperçu dans le réfrigérateur. Peut-être dans le buffet ? Il devait en rester un bon morceau encore. Brusquement, elle ne songeait qu'à cela.

— Il en reste ? demanda-t-elle avec une fausse indifférence.

— Non, elle est finie.

Julie n'avait pas dit « Je l'ai finie ». La brioche avait été entièrement mangée. Il n'en manquait qu'un quart environ. Comment avait-elle pu venir à bout, seule, des trois quarts restants ?

— Et puis qu’as-tu fait ?

— J’ai rangé ma chambre.

Une chose surprenante. Julie ne rangeait jamais sa chambre. Du coin de l’œil, elle vit que le gendarme paraissait s’intéresser à ce qu’il voyait depuis la porte-fenêtre. Y avait-il encore des badauds à l’extérieur ? L’heure du repas de midi approchait et les gens finiraient bien par s’en aller.

— Ont-elles essayé au moins de frapper à la porte de devant ? demanda-t-elle rapidement.

Le gendarme se retourna et Julie n’eut pas le temps de répondre. D’autant plus qu’elle avait la bouche pleine et devait avaler pour le faire.

— Je vous en prie, madame. Vous ne pouvez parler de l’affaire... Sinon je serai forcé de vous faire sortir de la pièce.

Marie se versa une seconde tasse de café. Elle avait besoin d’avoir l’esprit clair et net.

Chapitre VII

Ce jeudi matin, Julie Lacaze s'était réveillée vers 8 heures mais, dit-elle à l'adjudant Dobart, elle était restée dans son lit à lire un magazine de bandes dessinées jusqu'à 9 heures environ. Descendue dans la cuisine, elle avait préparé du chocolat au lait dans lequel elle avait trempé un reste de brioche confectionnée par sa mère. Marie se demanda comment sa fille avait pu avaler une si grosse part de gâteau. Jamais elle ne l'avait fait auparavant, aimait lui en laisser un morceau, pour lui marquer son affection.

— J'avais décidé d'aller au bord de l'étang, dit-elle, pour m'amuser.

— Avais-tu l'autorisation de sortir ? demanda Dobart.

— Mais bien sûr. Maman ne m'enfermait pas dans la maison.

— Et tu n'avais jamais peur ?

— Je n'ai commencé à avoir peur que lorsque cette femme est venue rôder tous les jeudis autour de la maison.

— Mais tu la connaissais, tu savais qu'elle ne te voulait aucun mal, voyons, fit l'adjudant effaré.

— Je ne l'aime pas.

— Mais de qui parles-tu ? De ta tante ?

— De Mme Cauteret, l'assistante sociale. Je savais qu'elle ne voulait pas que je reste seule ici pendant que maman travaillait. Moi, je ne voulais pas aller ailleurs.

Dobart adressa un regard de reproche à Marie qui resta inexpressive, soupira :

— Continue mais lentement, que le gendarme ait le temps de tout taper.

Donc elle était allée au bord de l'étang mais n'y était restée que cinq minutes car elle trouvait qu'il ne faisait pas très chaud et avait peur d'attraper mal.

— Que se passe-t-il lorsque tu es malade ? Tu restes seule ici sans personne pour te soigner ?

— Je ne suis jamais malade, répondit Julie avec force.

Revenue de l'étang, elle était restée un moment dans la cuisine sans pouvoir expliquer exactement ce qu'elle avait fait et c'est ce qui intrigua sa mère.

— Ah ! oui, dit-elle ensuite, j'ai lavé la vaisselle... Celle du déjeuner. Je l'ai essuyée et rangée.

Marie faillit sursauter. Voilà ce qui la tracassait depuis quelque

temps. Julie ne laissait plus sécher la vaisselle sur l'éégouttoir de l'évier mais l'essuyait et la rangeait. Cela depuis que sa mère avait mis en doute l'existence de Gildas. Autrefois, elle marquait la « présence » de ce compagnon de solitude en laissant deux bols, deux verres ou deux assiettes bien en évidence.

— À quelle heure es-tu montée dans ta chambre ?

— Un peu avant 10 heures.

— Bien, ensuite ?

— J'ai fait mes devoirs puis je me suis mise à ranger ma chambre.

Maman dit toujours que je suis désordonnée et ce jour-là j'ai voulu lui faire plaisir.

— Quand as-tu entendu frapper à la porte ?

Julie regarda l'adjudant avec étonnement.

— Je n'ai pas entendu frapper.

— Mais voyons, Mme Cauteret et ta tante ont frappé à la porte de devant très longtemps. Il n'est pas possible que tu n'aies pas entendu.

— Elles n'ont pas frappé.

— Mme Cauteret a déposé dans le sens contraire, s'énerva le gradé. Et je suis certain qu'elle ne ment pas.

— Moi non plus je ne mens pas, dit Julie avec aplomb, et si je dis qu'elles n'ont pas frappé c'est que c'est vrai.

— Tu n'as certainement pas entendu, alors ?

— Vous permettez ? demanda Marie. Envoyez un gendarme dans la chambre de Julie. Au premier, la deuxième porte à gauche, et moi j'irai frapper à l'entrée. Il y a un marteau qui fait bien du bruit.

L'adjudant parut ne pas l'avoir écoutée puis il s'adressa au gendarme qui regardait toujours par la porte-fenêtre.

— Varennes, montez au premier, trouvez cette chambre. Je vais aller frapper moi-même.

Lorsque Varennes revint dans la cuisine, il inclina la tête.

— J'ai parfaitement entendu.

— Bien, merci... Continue, fit l'adjudant nerveux.

Julie se trouvait, toujours selon ses dires, dans sa chambre mais avait entendu un bruit de moteur. Elle était allée regarder par la fenêtre mais n'avait rien vu.

— La fenêtre est fermée, dit Varennes qui descendait de sa chambre.

— Alors, triompha l'adjudant, comment as-tu fait ?

— Il faut ouvrir les vitres et regarder par le bas des volets qui ne joignent pas quand le vent souffle de la mer depuis plusieurs jours. C'est par là que je regarde.

— Tu n'as rien vu ?

— J'ai pensé que c'était quelqu'un qui allait au bord de l'étang. Les gens ne savent pas que ce chemin est privé et l'empruntent autant

que l'autre qui fait un détour et allonge. Je me suis remise à ranger mes affaires.

Visiblement, l'adjudant n'était guère satisfait de cette déposition mais ne pouvait en modifier le cours. Il sentait sur lui le regard attentif de la mère.

— Continue.

— J'ai entendu du bruit et j'ai eu peur.

— Tu as eu peur, hein ? fit Dobart avec satisfaction. Tu as souvent peur ?

— Je vous l'ai déjà dit, pas très souvent.

— Quel genre de bruit ?

— J'ai ouvert la porte de ma chambre et j'ai eu l'impression que quelqu'un essayait de rentrer par la porte de derrière, celle qui donne sous l'escalier.

— Mais quel genre de bruit était-ce ? demanda de nouveau l'adjudant.

— On essayait de la forcer.

Dobart sourit.

— Et tu sais comment ça fait quand on essaye de forcer une porte ?

— Je l'ai lu.

— Ta tante avait la clef.

— Oui, mais la serrure est toute rouillée et l'hiver dernier le vent soufflait dans le trou et faisait du bruit. Alors j'y ai enfoncé du chewing-gum pour le boucher.

— Je comprends pourquoi elle a eu quelques difficultés. Elle croyait même qu'on avait changé la serrure et l'a dit à Mme Cauteret. Mais qu'as-tu fait ensuite ?

— J'ai décidé de monter au grenier.

— Pourquoi faire ?

— Prendre la carabine de papa.

— Tu savais donc où elle se trouvait ?

— Oui, cachée dans une caisse sous des vieux journaux. Je l'avais trouvée depuis longtemps.

— Et la boîte de cartouches ?

— J'étais déjà allée la chercher.

— Depuis longtemps ?

— Un mois.

Marie essayait de se souvenir de la dernière fois où elle avait eu besoin de prendre quelque chose dans ce placard. Elle y rangeait, outre les cartouches, le service d'argenterie dont elle ne se servait jamais plus, des papiers anciens. Elle n'avait pas souvenir d'en avoir ouvert la porte dernièrement. De toute façon, pas depuis un mois. Mais elle n'en était pas absolument certaine.

— Qu'avais-tu l'intention de faire ?... Pas aujourd'hui, mais lorsque tu as trouvé cette carabine ?

— Je ne sais pas.

— Tu savais mettre une cartouche dans la culasse ?

— Le logement que l'on découvre en manœuvrant le levier ? Je l'ai fait plusieurs fois.

Marie baissa les yeux. Julie aurait pu se tuer en manipulant cette arme et elle ne se doutait de rien. Elle comprenait que ces gens-là, les gendarmes, l'assistante sociale la jugent avec si peu d'indulgence.

— Tu avais déjà tiré ?

— Quelquefois mais je n'aime pas.

— Pourquoi ?

— À cause du bruit... À l'automne, quand la chasse est ouverte, je ne peux supporter d'entendre tous ces coups de fusils.

— Tu es donc montée au grenier ?

— Quand j'ai entendu le bruit ? Oui, je suis montée... Je voulais d'abord me cacher.

— Pourquoi ? Tu avais peur de ta tante ?

— Je ne voulais pas qu'elle me trouve dans la maison.

— Tu l'as donc entendue crier que c'était elle ?

Julie inclina la tête.

— Et tu as quand même eu peur ?

— Il y avait aussi Mme Cauteret... Je l'ai vue depuis une petite ouverture du grenier... Je savais qu'elles venaient pour nous attirer des histoires, que si elles me trouvaient là elles s'arrangeraient pour que maman soit accusée de ne pas s'occuper de moi alors que ce n'est pas vrai.

— Tu pouvais rester cachée dans ton grenier et attendre. Pourquoi es-tu descendue ?

Depuis un moment, Julie grattait de son ongle une fente de la table que régulièrement Marie faisait disparaître sous une épaisse couche de cire. S'en rendant compte, elle regarda sa mère, s'excusa d'un sourire et répondit :

— Je savais qu'elle fouillerait partout. Je sais de quoi elle était capable. J'ai aussi pensé qu'elles allaient m'emmener sur-le-champ et je ne le voulais pas. Et puis j'étais très en colère parce que ma tante Germaine n'avait pas le droit de pénétrer chez nous.

— La maison ne lui appartient donc pas à moitié ?

— Pas du tout. Papa l'avait reçue en héritage et elle est bien à nous. Ma tante n'y avait aucun droit.

— Tu es descendue ?

— Oui. Je voulais lui faire peur... Puis je l'ai vue à moitié escalier entre le rez-de-chaussée et le premier. Elle m'a regardée...

Julie s'arrêta.

— Elle t'a regardée ?

— Elle souriait et je n'ai jamais aimé la façon qu'elle avait de sourire quand elle pensait avoir raison. J'ai pensé à des tas de choses.

— Lesquelles ?

— Je vous l'ai dit, tous les ennuis que maman allait avoir à cause d'elle. Si elle ne s'était pas mêlée de nos affaires, Mme Cauteret n'aurait jamais eu l'idée de venir voir chez nous. Celle-là, elle a besoin qu'on dénonce les gens pour se déplacer.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je l'ai entendu à l'école.

— Et tu es d'accord là-dessus ?

— Bien sûr.

— Parce que ta mère le disait peut-être également ?

Marie resta impassible. Julie haussa les épaules.

— Vous essayez de me faire accuser ma mère de m'avoir dressée contre cette assistante sociale.

— Continue, dit l'adjudant gêné.

— J'ai tiré. Elle a crié, je suis allée dans ma chambre. Je me suis enfermée.

— Pourquoi ?

— J'avais peur de Mme Cauteret.

— Tu n'as ouvert que lorsque nous sommes arrivés. Pourquoi ?

— J'avais peur que Mme Cauteret ne me batte... Je l'entendais qui criait que j'étais folle, que je venais de tuer cette pauvre femme... J'ai préféré rester enfermée dans ma chambre.

Marie regardait la main de sa petite fille posée sur la table, faisant le gros dos comme un chaton en danger, sur ses doigts fins et transparents. Elle aurait aimé poser la sienne dessus, tout simplement la recouvrir.

— Que pensais-tu seule dans ta chambre ?

— Je pensais à maman.

— Pas à ta tante ?

— Non... Pas à ma tante...

— Et maintenant tu y penses ? Julie secoua la tête.

Chapitre VIII

Le dimanche, plus rarement le samedi, Marie Lacaze quittait son petit appartement de Sigean pour faire un tour jusqu'à la vieille maison de l'étang. Elle n'y couchait jamais, évitait même de s'y attarder. Si parfois elle prenait un pique-nique, elle s'installait dehors pour déjeuner.

Depuis la mort de sa belle-sœur, elle n'avait pas eu le courage d'y vivre comme avant. Julie n'était plus avec elle mais placée, sur ordre du juge d'enfants, dans une institution proche de Carcassonne. Marie avait le droit de lui rendre visite tous les quinze jours. Impatiente, elle attendait le mois d'août car le juge lui avait promis que la petite fille pourrait éventuellement passer deux semaines avec elle.

— Mais pas à Sigean, précisa-t-il. Ce ne serait pas une bonne chose pour elle. Les gens la regarderont et ses anciens camarades de classe peuvent se montrer cruels.

— Je pourrai louer quelque chose à l'intérieur du pays... Dans l'Ariège, par exemple.

— Dès que vous aurez une adresse sûre et la date exacte, avertissez le délégué à l'éducation surveillée. Je pense que nous pourrons alors vous confier Julie.

Ce délégué à l'éducation surveillée était un fonctionnaire de la justice, père de famille et volontaire pour s'occuper des enfants de l'arrondissement qui relevaient du juge d'enfants de Narbonne. Chaque fois qu'il voyait Marie, il insistait pour qu'elle quitte la région, trouve du travail ailleurs.

— Cela influencerait sur le tribunal pour enfants. Lorsqu'il statuera sur le sort de votre fille, il peut très bien vous la confier de nouveau si vous habitez ailleurs.

Pour ce délégué, pour le juge, pour tous ces gens qui s'occupaient désormais de Julie et par extension d'elle-même, la crise du chômage, la difficulté de se loger ailleurs n'existaient pas. D'autre part, elle savait que ce délégué rencontrait assez souvent Mme Cauteret, l'assistante sociale, ce qui rendait Marie méfiante. Le juge pour enfants s'était montré sévère pour l'action de Mme Cauteret. Elle n'aurait jamais dû accepter de se faire accompagner de la tante de l'enfant au cours de cette tragique visite de ce jeudi-là. Il le lui avait dit d'une voix sèche en présence de Marie. Bien sûr, elle avait répondu qu'en se faisant accompagner elle avait espéré convaincre l'enfant de se montrer, affirmé qu'elle ignorait que Mme Marty avait l'intention de

pénétrer dans la maison. De toute façon, seul le juge avait manifesté un certain mécontentement puisque Mme Cauteret continuait d'exercer dans le canton.

Marie reconnaissait qu'elle n'avait guère montré d'ardeur pour quitter la région. Quelques démarches dans des villes comme Béziers et Nîmes l'avaient vite découragée. Il lui aurait fallu insister davantage. Mais lorsqu'elle y réfléchissait la nuit, elle s'avouait que partir pour toujours lui laisserait à jamais l'impression d'avoir manqué du plus élémentaire courage. Il n'était pas question pour elle de provoquer l'opinion publique, de lutter contre la désapprobation tacite de la majorité des gens du pays. Au contraire, elle aurait préféré se retrouver parmi des inconnus ignorant tout du drame. Elle voulait simplement attendre le jour où elle aurait la volonté de savoir ce qui s'était vraiment passé ce terrible jeudi. Obscurément, elle sentait que cet instant finirait par se présenter. Il lui faudrait avoir l'audace d'affronter cette tâche sombre qui maculait le vieil escalier de pierre de la maison. Cette sorte d'ardoise tendre avait bu le sang de Germaine Marty et aucun nettoyage ne pourrait jamais le faire disparaître. Elle avait essayé de monter à l'étage sans la regarder, mais craignait de mettre le pied dessus.

Le soir du drame, elle avait couché à l'hôtel, puis s'y était installée jusqu'à ce que son patron lui trouve un petit appartement dans le groupe que ses ouvriers achevaient de construire. À l'aide d'un camion de la maison et de deux maçons, elle avait déménagé le strict nécessaire et depuis, lorsqu'elle revenait au bord de l'étang, elle n'ouvrait que la porte-fenêtre de la cuisine, se hâtait de ressortir.

Tout commençait lorsqu'elle pénétrait dans le couloir que l'abandon rendait encore plus humide. Une odeur fade la saisissait à la gorge, comme si la grande bâtisse se décomposait lentement, tel un être vivant frappé à mort. Elle retenait sa respiration, le temps de repousser la porte de la cuisine.

La plupart du temps, elle se promenait le long de l'étang, évitait de rester trop longtemps devant le petit ponton pourri où Julie aimait s'amuser. Elle craignait d'être surprise dans cette attitude mélodramatique par quelques témoins. Il y avait toujours des pêcheurs, enfoncés jusqu'aux genoux dans la vase, des gens qui faisaient du voilier ou simplement des promeneurs. Elle ne voulait inspirer ni pitié ni curiosité. Elle désirait qu'on la laisse seule avec sa peine, ses pensées.

Parfois, à force de rester ainsi à marcher lentement le long de l'eau, elle finissait par avoir de brèves hallucinations, croyait que Julie l'appelait ou que la petite fille courait derrière elle. Il lui fallait lutter contre elle-même pour ne pas se retourner brusquement ou sursauter. Au bout d'une heure ou deux elle reprenait le chemin de la maison à

travers les touffes de tamaris, de roseaux et d'ajoncs. De loin, elle l'apercevait avec sa façade lépreuse, son toit incurvé en certains endroits. Les gouttières devaient se multiplier et un jour une tuile tomberait, puis d'autres. Elle n'avait pas le droit de laisser cette maison se dégrader. C'était la maison de Julie. Lorsqu'elle serait majeure, elle pourrait la vendre, en faire ce qu'elle voudrait. Elle ne pensait pas que l'enfant, devenue grande, aurait le courage de l'habiter.

Même au mois de juillet, par les plus grosses chaleurs, lorsque le soleil déclinait, elle frissonnait, avait hâte d'aller prendre un gilet de laine dans sa voiture, toujours la vieille 2 CV qui lui donnait bien du souci car elle ferrailait de plus en plus. Pour rendre visite à Julie, un dimanche sur deux, elle ne pouvait compter sur aucun autre mode de transport car l'institution se trouvait en pleine campagne, à plus de cinq kilomètres de l'arrêt des cars. S'il le fallait, elle effectuerait cette longue distance à pied mais les horaires ne lui permettraient pas une longue visite, tout juste une heure.

Elles se promenaient dans le jardin de l'établissement. Julie sortait du réfectoire mais mangeait les gâteaux que Marie avait confectionnés pour elles. La mère et la fille parlaient à voix basse de menus riens. On devait croire qu'elles ressassaient le passé récent ou qu'elles médisaient sur le présent. Julie ne se plaignait jamais et Marie n'osait lui poser des questions précises. Lorsqu'elle repartait, elle ne se souvenait d'aucun mot particulier, n'emportait qu'une petite musique tendre et mélancolique qui suffisait à donner un sens à la quinzaine qui s'annonçait.

Le premier dimanche de juillet, elle se leva très tôt. Dans ce petit appartement de deux pièces le ménage ne lui demandait que quelques minutes. Elle prépara deux sandwiches, une thermos de café et remplit de glaçons une boîte isotherme.

De loin, la maison ressemblait à un vieux pain rassis oublié. Elle prenait une teinte uniforme dans le soleil du matin, un ocre terne plus proche du gris que du jaune. En approchant, elle aperçut une caravane non loin de l'étang et en fut très contrariée dans ses projets. Elle voulait justement prendre un bain avant que la foule des dimanches n'arrive, se demanda si elle ne devrait pas y renoncer.

Se rendant compte, en enfonçant la clef dans la serrure, qu'elle retenait déjà sa respiration, elle se trouva ridicule et essaya de se comporter normalement. L'odeur fade flottait entre ces murs salpêtrés en de longues bavures comme si des centaines d'escargots avaient laissé des traînées brillantes.

Personne n'avait songé à étancher tout ce sang et elle savait que Germaine en avait beaucoup perdu. Frappée à mort, elle s'était retournée sur la marche où le coup de feu l'avait surprise avant de

tomber la tête en bas. Il avait reflué vers la plaie de la poitrine et l'ardoise poreuse de l'escalier l'avait tout bu. Avant de retirer le corps, les gendarmes avaient tracé son contour avec de la craie. Cette silhouette grotesque de sa belle-sœur n'avait jamais été effacée. Marie n'avait pu imaginer qu'elle puisse prendre une éponge humide pour le faire.

Ce dimanche-là, elle s'approcha jusqu'au pied de l'escalier, le regard baissé et s'ordonna avec colère de relever la tête, de regarder quatre ou cinq marches plus haut. Mais une main formidable appuyait sur sa nuque et l'en empêchait.

Lors de son déménagement à la sauvette, elle avait demandé aux deux hommes d'aller prendre simplement son lit et sa commode, de vider son armoire de son linge et de ses vêtements. C'étaient deux braves Italiens qui avaient parfaitement compris qu'elle ne pouvait le faire elle-même. Avec une gentillesse délicate, ils avaient descendu tout ce dont elle pourrait avoir besoin.

— La chambre de la petite ? avaient-ils demandé.

Au début, elle avait pensé pouvoir acheter d'autres meubles mais l'argent lui manquait. On avait aussi emporté la chambre de Julie dans le grand camion qui d'ordinaire transportait du sable et des matériaux de construction.

Lentement, elle recula jusqu'à la porte de la cuisine, ouvrit celle-ci dans son dos, la repoussa. Dans la pièce, elle eut un sanglot aigu qui ressemblait à un cri mais se domina très vite.

Le soleil coula dans la cuisine comme une huile parfumée dans laquelle elle baigna son corps glacé avant d'aller prendre son sac dans la voiture. Elle se dévêtit, enfila son maillot de bain. Malgré ces étrangers de la caravane elle prendrait quand même un bain. Cela lui ferait du bien.

Bien que tiède l'eau lui parut hostile et elle ressortit après quelques brasses, s'allongea sur son drap d'éponge. Elle n'eut qu'un quart d'heure de tranquillité. Les gens de la caravane s'éveillaient, parlaient fort, s'exclamaient. Il leur fallait à tout prix manifester avec des mots aigus la joie de se trouver en vacances dans un endroit aussi agréable. C'était insupportable.

Marie s'assit, regarda dans leur direction avec agacement. Elle aperçut un homme jeune totalement nu avec de longs cheveux, une femme brune, assez ronde, qui elle portait une robe longue taillée dans un de ces draps indiens représentant un arbre de vie. Il y avait des enfants. Un garçon en jeans de l'âge de Julie et au moins un autre encore couché dans la caravane.

— Allons, Michou, du courage !... Il faut profiter du bon air de bonne heure, criait l'homme nu.

Puis il découvrit Marie et ne parut pas autrement gêné. Elle

regarda ailleurs, hésitant à partir. Ils la dérangent mais elle ne voulait pas qu'ils croient que c'était à cause de cette nudité masculine. Elle n'avait jamais eu de préjugés aussi stupides.

Au bout d'un moment, elle se leva et revint vers la maison. Elle pouvait tout aussi bien prendre le soleil devant chez elle.

— Madame ?

De loin, la femme brune pouvait paraître jeune mais Marie pensa qu'elle avait bien dépassé la quarantaine.

— Vous devez nous trouver bien désinvoltes, haleta l'inconnue. Nous sommes arrivés très tard hier au soir... Pascal nous a dit que l'on pouvait camper le long de l'étang... Mais si nous sommes indésirables nous partons tout de suite.

— Je ne suis pas la propriétaire, dit Marie. Je n'ai que cette maison et un peu de terrain...

— Excusez-moi, dit l'inconnue en fronçant les sourcils, mais Pascal nous a peut-être raconté des histoires.

— Ce n'est rien, dit Marie qui ne désirait pas poursuivre cette conversation.

— Sommes-nous en infraction, demanda la femme, si nous restons près de l'étang ? À qui appartient le terrain ?

— Je l'ignore vraiment.

Elle savait que du côté du ponton sa belle-sœur avait reçu un grand morceau de lande mais n'aurait pas su en délimiter les contours.

— Il y a bien un propriétaire ?

— Certainement, mais je ne peux vous dire son nom.

— Qu'arrivera-t-il si nous restons ? Nous avons envie de passer une quinzaine de jours dans le coin. L'an dernier, nous étions à La Nouvelle... Nous y sommes restés très longtemps, d'ailleurs, mais ça ne nous plaît guère.

— Il est possible que personne ne vous dise rien, dit Marie qui continuait de marcher lentement.

— Où trouve-t-on de l'eau ?

— Il vous faudra aller aux Salines... Mais je ne sais pas si l'ancienne pompe fonctionne toujours.

— Vous ne pourriez pas nous en vendre ?

Marie aurait voulu se montrer désagréable.

Cette femme ne comprenait donc pas qu'elle l'ennuyait ? Non, elle s'accrochait avec ce culot que les touristes avaient quand ils venaient dans le coin.

— Je ne suis là qu'exceptionnellement.

— Juste pour aujourd'hui ? Nous remplirons quelques jerricans, ce sera très vite fait.

— Bien, venez tout à l'heure, dit Marie pour s'en débarrasser. Mais je repars dans l'après-midi.

Une fois allongée au soleil, elle songea avec ennui que tant qu'ils ne seraient pas venus chercher leur eau elle ne pourrait vraiment se détendre. Si bien qu'elle ne cessa de se redresser pour regarder s'ils ne venaient pas. Lorsqu'elle les vit s'agiter en riant autour d'un petit bateau en caoutchouc, elle pensa qu'ils en prenaient à leur aise, se demandant si elle n'allait pas fermer la maison et s'en aller pour leur montrer qu'elle n'était pas à leur disposition.

Ce fut la femme qui vint avec une vieille 404 Peugeot qui faisait autant de bruit que sa 2 CV et, du coup, Marie se montra plus aimable. Dans le coffre l'inconnue avait entassé une demi-douzaine de gros jerricans.

— Je veux quand même vous la payer, dit-elle. Ça fait plus de cent litres et il me faudrait au moins un litre d'essence pour aller jusqu'à la prochaine pompe.

— Je n'occupe pas cette maison et je paie quand même l'abonnement, expliqua Marie. Ne vous inquiétez donc pas.

— Quel dommage de ne pas habiter une si jolie maison !... Ah ! que j'aimerais vivre dans ce calme et cette solitude. L'an dernier, nous sommes restés trois mois à La Nouvelle.

Marie pensa que seuls des enseignants pouvaient s'offrir un séjour aussi long.

— Mon ami, dit la femme, avait trouvé du travail dans un hôtel... Mais pour l'hiver il n'y avait rien. Nous aurions bien aimé rester plus longtemps... On avait trouvé un coin vers les Ciments Lafarge mais quelle poussière ! C'était invivable... Vous comprenez, les campings sont trop chers... Nous vivons un peu à notre guise.

Marie l'aïda à porter le premier jerrican une fois qu'il fut rempli.

— Mon ami va travailler de nouveau dans cet hôtel...

— Ça fait loin jusqu'à La Nouvelle... Douze kilomètres...

— Pas le long de l'étang... Pascal dit qu'à vélo il n'y en a pas pour une demi-heure.

— C'est possible, dit Marie, je n'ai jamais essayé.

— Lui si, à l'automne dernier... C'est comme ça qu'il a connu cet endroit... Il venait tous les jours. Vous comprenez que sachant que nous allions partir il n'était pas rentré à l'école.

Voici quelques instants que tout ce que cette femme disait éveillait une résonance dans la mémoire de Marie, mais elle se méfiait de sa sensibilité qui depuis le drame se faisait l'écho de trop de réminiscences. Elle s'efforça de rester calme, de ne pas orienter les réponses par des questions trop précises qui pouvaient tout déformer.

— Il n'arrêtait pas de rôder. Il ramassait des moules sauvages... C'est un excellent plongeur et il paraît qu'il y en a de très belles dans cet étang. Il les revendait mais nous en mangions souvent. À la fin, on ne pouvait plus les voir mais l'argent qu'il gagnait nous a bien aidés.

Vous n'en péchez pas vous-même ?

Le deuxième jerrican était plein et elles le portèrent jusqu'à la Peugeot. Marie se dit qu'avant que le dernier ne soit ainsi rangé dans le coffre elle devrait avoir une certitude.

— Votre fils, c'est Pascal ?

— Oui, vous l'avez vu ? Il est costaud pour son âge...

— C'est lui qui pensait que j'étais la propriétaire de ce terrain ?

— Il nous a dit qu'il connaissait la propriétaire mais vous savez ce que sont les enfants ? Ils racontent n'importe quoi pour se rendre intéressant.

Un jeune garçon de l'âge de Simon, son fils mort, qui se promenait à vélo de La Nouvelle jusqu'ici, qui affirmait connaître la propriétaire du terrain.

— Vous avez des enfants, vous-même ?

— Oui, dit brièvement Marie.

— Ils ne sont pas avec vous ?

Dès lors, il lui fut impossible de revenir en arrière. Le dernier jerrican rempli, la femme remonta au volant de sa Peugeot, manœuvra et après un dernier sourire s'en alla.

Marie resta immobile dans le soleil regardant s'éloigner la vieille voiture. Il avait failli se produire une sorte de miracle dont son cœur conservait encore l'espoir dans des battements affolés. Mais elle refusait de se laisser aller à ce genre de spéculation. Il ne pouvait exister une telle coïncidence et d'autre part le jeune garçon s'appelait Pascal. La femme n'avait pas parlé d'un Willy.

Elle s'appuya contre le mur chaud, ferma les yeux. Il y avait un autre garçon dans la caravane. Celui qu'on appelait Michou. Il devait jouer dans l'eau avec le compagnon de cette femme. Rien ne l'empêchait d'aller là-bas et d'essayer de le voir. Cette femme avait dit que Pascal était costaud pour son âge. Marie avait pensé qu'il avait treize ans. Peut-être était-ce Michou qui avait cet âge.

Dans la cuisine elle ôta son maillot encore humide, s'essuya avec soin et se rhabilla. Elle but une tasse de café, essaya de s'occuper mais resta assise au bord de la table à réfléchir, à bâtir de folles hypothèses.

Ce dimanche pouvait prendre une valeur inestimable si elle avait la volonté d'aller vers ces gens-là. Il pouvait mettre fin à un doute qui la persécutait, comme devenir le point de départ d'une nouvelle espérance. Mais il lui fallait sortir de ce domaine à la fois nostalgique et rassurant des convictions intimes pour affronter la réalité.

Chapitre IX

Lorsque Marie s'approcha de la caravane, ils déjeunaient autour d'une table de camping. Sa première déception fut de voir que Michou était une petite fille de neuf ans et non un garçon.

— Voulez-vous manger avec nous ? demanda la femme.

— Merci, dit Marie. Je ne veux pas rester longtemps... Bon appétit, dit-elle.

Pascal lui jeta un regard en coin presque indifférent, continua de dévorer sa tranche de melon qu'il tenait à deux mains. Le jus coulait sur son menton et son torse râblé de jeune sportif.

— Un verre de rosé alors ? demanda l'homme.

— Je veux bien, dit-elle. Je suis venue vous dire que pour l'eau il y aurait moyen de s'arranger... Il existe un robinet sur le côté de la maison mais je n'arrive pas à l'ouvrir depuis le temps. Il faudrait le dégripper mais je n'ai pas les outils nécessaires et d'ailleurs je ne saurais pas. Si nous arrivions à le faire couler vous pourriez vous ravitailler sans être obligés d'aller plus loin.

— C'est intéressant, dit l'homme. Je peux m'en occuper tout de suite après. Ça ne doit pas être bien compliqué.

Marie s'assit en face de Pascal et s'efforça de ne pas le regarder plus particulièrement que les autres.

— Vous habitez à Sigeon ?

— Depuis peu..., dit Marie. Avant, je vivais dans cette maison mais j'ai dû partir.

— Vous devriez la louer pour l'été, dit l'homme, ça vous rapporterait.

— Il faudra que j'y songe, dit-elle.

Elle avait l'impression que l'homme et la femme échangeaient un regard entendu. Peut-être imaginaient-ils qu'ils allaient pouvoir l'avoir pour rien.

— Pour l'instant il n'en est pas question.

Au bout de quelques jours de séjour ils comprendraient pourquoi. Il y aurait toujours quelqu'un pour leur dire qu'une petite fille avait tué sa tante d'un coup de carabine. On ajouterait peut-être « froidement » comme le disaient certains. Ils montreraient moins d'intérêt pour la maison du crime. Mais avant qu'ils ne se laissent impressionner par ces racontars, elle devait obtenir ce qu'elle était venue chercher.

— Pour le terrain, dit-elle, je me renseignerai pour savoir qui est

le propriétaire.

— Tu vois, dit la femme à son fils, que le terrain n'est pas à la dame.

Pascal haussa ses épaules bronzées et reprit une tranche de melon. Il s'en fichait éperdument.

— Mais comment avez-vous pu le penser ? demanda Marie d'une voix tremblante.

Il ne fit même pas attention à ce qu'elle disait. Elle comprit que c'était à cause du vouvoiement.

— C'est peut-être ma petite fille qui lui a dit cela, ajouta-t-elle précipitamment.

— Ah ! vous avez une petite fille ?

— De quel âge ?

Ils la noyaient sous ce flot de questions sans intérêt. Comment maintenir une ligne directrice et s'y tenir dans cette pagaille verbale. Elle peina au moins cinq minutes pour revenir à ce qui l'intéressait.

— Julie se vante parfois, dit-elle. Tu l'as certainement connue si tu venais par ici.

— Je me souviens pas, dit le garçon d'une voix qu'elle trouva grossière et qui n'était que le produit d'une lutte personnelle contre la mue.

— Une fillette brune avec une frange qui lui mange le front, un visage triangulaire...

Puis soudain elle se souvint d'un détail :

— Elle aime beaucoup les bateaux à voile, parle de partir sur un grand voilier.

Visiblement, elle n'éveillait aucun écho chez ce garçon dont le visage lui paraissait obtus. Une petite brute un peu stupide et sans souvenirs réels. De ces souvenirs délicats, poétiques que peuvent avoir certains enfants.

— Mais vous ne l'avez pas avec vous ? demanda la femme.

— Pas pour l'instant, dit-elle.

En se montrant aussi réticente, elle ne pouvait provoquer leur sympathie. D'un côté, elle posait des questions assez curieuses et de l'autre elle refusait de parler d'elle-même, de sa vie, de sa fille. Lorsqu'ils connaîtraient la vérité, ils se refuseraient à toute amitié de crainte que leur Pascal ne soit mêlé à une sale affaire.

— Tu as dû t'amuser avec elle, répéta-t-elle en se trouvant stupide.

— Buvez votre rosé avant qu'il ne soit tiède, lui dit l'homme.

Elle sourit, avala une gorgée.

— Nous l'avons acheté dans l'Hérault en venant... Pas cher du tout. Un plein jerrican.

— Si votre petite fille vient ici ils pourront s'amuser ensemble,

proposa la femme qui ne désespérait visiblement pas d'en apprendre plus.

— Bien sûr, dit Marie en sachant qu'il n'y aurait pas d'autre dimanche aussi propice.

Le prochain, elle serait auprès de Julie et ensuite ils sauraient à quoi s'en tenir sur l'endroit où se trouvait l'enfant. Dans le pays ne parlait-on pas de maison de correction comme dans l'ancien temps ?

— Je vais vous laisser, dit-elle.

L'homme viendrait réparer le robinet extérieur et peut-être avait-elle un dernier sursis.

— Finissez votre verre.

— Une merguez ? demanda la femme.

Elle était en train de les placer sur la grille d'un barbecue bricolé avec un vieux bidon. La pensée de manger avec ces gens lui était intolérable. Intuitive, elle devinait qu'ils finiraient par découvrir avec quelle insistance elle posait certaines questions, deviendraient méfiants.

— Non, merci, il faut que je rentre.

Elle but une autre gorgée de vin, se leva.

— À tout à l'heure, n'est-ce pas ? fit-elle en souriant.

— D'ici une heure, précisa l'homme.

Chez elle, il lui fut impossible d'avaler autre chose que du café et lorsqu'elle se rendit compte que la thermos était presque vide elle en fut désolée, pensant qu'elle aurait pu en offrir à cet homme, prolonger un peu sa visite.

Elle se souvint qu'elle avait des bouteilles de vin auxquelles elle n'avait pas touché depuis la mort de son mari. Il y avait une sorte de souillarde à côté de la cuisine où elle retrouva des bouteilles de vin blanc poussiéreuses, se demanda si le contenu restait buvable. Elle en ouvrit une, but à même le goulot et recracha l'espèce de vinaigre qu'elle contenait.

Que pouvait-elle offrir ? Comment les attirer tous, les amener à se montrer plus bavards ? Seul ce Pascal l'intéressait mais à l'avance son visage inexpressif la rebutait. Elle se savait incapable de tirer quoi que ce soit de ce garçon.

— Vous êtes là ?

L'homme se tenait dans la porte-fenêtre et elle sursauta.

— Je vous ai fait peur ?

— Pas du tout.

— Vous aviez l'air de rêver, fit-il amusé. Vous me montrez où est ce fameux robinet ?

Pascal était dehors sur un vélo pliant en train de faire des huit sur le terre-plein devant la maison.

— Il faudrait fermer le compteur, dit l'homme.

— Il n'est pas loin.

Le regard recouvert d'une plaque de fonte n'était qu'à quelques mètres. Il la souleva, grimaça lorsqu'il voulut tourner le robinet enfoui dans l'étope de laine qui le protégeait du gel.

— Ce que c'est dur.

— Je ne l'ai jamais fermé.

Le gosse vint avec son vélo, ouvrit, la sacoche et sortit des outils. À l'aide d'une pince son père, du moins Marie le supposait, réussit à fermer l'eau.

— Bon, voyons l'autre.

C'était le joint en caoutchouc qui avait presque fondu. L'eau accepta de couler mais il fallait pour la fermer un autre joint que le jeune garçon alla chercher à la caravane.

— Vous avez tout ce qu'il faut avec vous ?

— Il le faut bien, ça fait deux ans que nous vivons là-dedans. Nous nous déplaçons à la recherche de travail. De préférence dans le Midi, bien sûr, sinon nous crèverions de froid l'hiver dans cette roulotte.

Lorsque Pascal revint, elle lui proposa de l'orangeade. Il en restait un fond de bouteille.

— Pas soif, dit le gamin.

— Je n'ai même pas un gâteau, fit-elle navrée.

Il prit un air boudeur, certainement vexé d'être pris pour une sorte de bébé.

— Quand Julie est ici, dit-elle, j'ai tout ce qu'il faut.

Pascal la regarda avec méfiance. Au point que Marie se demanda si ce garçon et sa fille ne s'étaient pas quittés fâchés. Du jour au lendemain, Julie ne lui avait plus parlé de ce Willy... Mais Pascal était-il vraiment Willy ?

Elle choisit de revenir à la cuisine. En présence de son père peut-être ne parlerait-il pas. Dans la pièce obscure, elle attendit et soudain aperçut son ombre au-dehors. Il paraissait la guetter. Alors, sur la pointe des pieds, elle se dirigea vers la souillarde, tira la porte sans la fermer. Au bout d'une minute, elle eut tellement honte de ses soupçons qu'elle faillit sortir juste comme Pascal se tenait sur le seuil de la porte-fenêtre.

— Hé ! dit-il, vous êtes là ?

Il hésita puis, rapidement, s'approcha de la table, ouvrit son sac à main. La pensée qu'elle allait surgir dans son dos, le surprendre, le violer en quelque sorte dans son acte fautif la paralysait mais elle poussa la porte, se dirigea vers la seule issue possible.

— Tu cherches quelque chose ?

Pascal fit la moue et jeta le sac sur la table.

— Vous ne pouvez rien prouver.

— Si, dit-elle, puisque tu as déjà volé de l'argent à ma petite fille.

Brusquement, cette idée lui était venue que Julie avait dû se laisser gruger par ce garçon, lui remettre de l'argent pour elle ne savait trop quoi et qu'ensuite elle ne l'avait plus jamais revu. Elle-même, dans son enfance, avait, connu de telles duperies.

— Elle ment, dit Pascal.

— Pas du tout. Mais si tu me dis comment tu te faisais appeler par elle, je ne dirai rien et j'oublierai tout.

Pascal crut flairer un piège et resta silencieux.

— Tu ne lui avais pas dit que tu t'appelais Pascal... Tu lui avais donné un faux prénom.

À ce moment-là l'homme appela :

— Pascal ? Où es-tu, j'ai besoin de toi.

Marie tendit les bras, le visage dur.

— Si tu sors sans me le dire je raconte tout à ton père... Je ne crois pas qu'il aimerait avoir des histoires, pas vrai ?

Elle se trouvait moche, méprisable d'user d'un tel chantage. Mais elle voulait qu'il parle. Plus tard, elle regretterait son attitude, en souffrirait.

— Je vais lui dire que vous m'embêtez.

— Très bien, dit-elle en baissant les bras, va le lui dire. Tu parles d'abord, puis moi.

Soudain furieuse, elle désigna le sac.

— Il y avait beaucoup d'argent là-dedans et je suis sûre qu'il ne reste que deux billets de cent francs... Il faudra bien que tu dises où tu as mis le reste, ce que tu en as fait pendant que j'étais absente de cette cuisine.

Elle eut un sourire froid.

— Je cherchais une bouteille de vin à offrir à ton père et tu as profité de ce que tu étais seul.

— Vous êtes folle ?

— Pascal, alors c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

— Quel nom lui avais-tu donné ?

Il regardait vers l'extérieur, fronçait les sourcils. Puis il fit quelques pas et elle le laissa passer.

— Si tu ne dis rien avant d'avoir rejoint ton père moi je parlerai... Tu le sais bien.

— Je sais pas ce que vous voulez dire.

— Tu lui as dit que ton prénom était Johnny, non ?

— Je ne m'en souviens pas.

Désespérée, elle faillit le gifler. Dehors, son père commençait à hurler le prénom de l'enfant.

— Eh bien, tant pis pour toi, dit-elle.

Il avança lentement, s'immobilisa comme s'il craignait de recevoir

un coup, se retourna. Elle prenait son sac et se préparait à sortir.

— Vous savez bien que je n'ai rien pris, dit-il effrayé.

— Oui, je le sais fort bien... Mais nous sommes seuls, tous les deux, à le savoir. Ton père, les autres gens...

Elle se refusait à parler des gendarmes ou de la police.

— Les autres gens me croiront, moi. J'ai touché mon mois hier et il y en avait une partie dans mon sac... Tu seras pris pour un voleur et tes parents auront de sérieux ennuis.

— Vous êtes une salope, dit-il entre ses dents.

— C'est exact, mais je veux que tu me dises ce prénom.

Pascal la regarda avec surprise. Il était rare qu'un adulte reconnaisse qu'il était une salope.

— Pourquoi voulez-vous ce prénom ?

— Pascal, si je viens te chercher c'est à coups de pieds au cul, t'as compris ?

— Willy, souffla le gosse, Willy... Je lui disais que j'étais d'origine anglaise, que mes parents habitaient un voilier... Elle me croyait... C'est une connasse, votre fille.

Il s'élança en courant. Marie ferma les yeux, reprit son souffle. Elle avait gagné, même si c'était de façon ignoble. Le premier élément solide, la preuve que Julie n'avait jamais inventé ni ce Willy, ni peut-être les autres, Boris et surtout ce Gildas, ce garçon de seize ans. Lui surtout.

— Excusez-moi, dit-elle plus tard à l'homme, mais c'est moi qui retenais votre fils avec mes bavardages.

Chapitre X

Pascal, alias Willy, et ses parents disparurent de la vie de Marie comme s'ils n'avaient jamais existé. Willy rejoignait le domaine de l'imaginaire comme elle l'avait toujours cru. Ne restait que le souvenir d'un jeune garçon sournois et rusé qu'un jour Julie avait rencontré au bord de l'étang, auquel elle avait offert maladroitement son amitié et qui l'avait trompée. Pascal, plus déluré, plus affranchi, n'avait songé qu'à profiter d'elle. Marie pensait qu'il avait dû se faire remettre le montant de ses économies et filer pour ne plus jamais revenir, ne laissant à sa fille que ce prénom inventé de Willy. Et parce que l'enfant n'avait pu lui fournir d'autres précisions, elle, sa mère, avait estimé avec sa suffisance d'adulte que Julie l'avait créé pour rompre sa solitude.

Lorsqu'elle revint le samedi suivant la caravane n'était plus là. Elle ne trouva pas la moindre trace du séjour de ces quatre personnes au bord de l'eau. Ils avaient dû apprendre ce qui s'était passé dans la vieille maison et préférer filer. Pascal avait peut-être même fait pression sur ses parents pour quitter cet endroit.

De leur court séjour ne restait qu'un vieux robinet réparé qui laissait filer de temps en temps une goutte. En le contemplant, Marie se fortifiait dans ses intentions de poursuivre ses recherches. Maintenant, il lui fallait savoir qui se cachait sous le nom de Boris Romanov. Et enfin, si elle réussissait à découvrir ce second camarade épisodique, peut-être aurait-elle l'espoir de découvrir le troisième, le plus étrange, le plus dangereux également. Willy et Boris n'avaient que douze ans. Willy avait des dons certains pour l'arnaque. Elle ignorait ce que Boris avait pu faire pour disparaître de la vie de Julie mais elle se doutait de ce que Gildas avait fait.

Le samedi elle vint jusqu'à la maison. Le dimanche elle fut très tôt auprès de Julie. Toutes ces questions qu'elle aurait voulu lui poser la rendirent silencieuse, fébrile, presque désagréable si bien que la fillette s'en rendit compte.

— Tu as des soucis ? demanda-t-elle.

Marie savait qu'elle ne retrouverait pas meilleure entrée en matière pour lui parler de Willy, de Boris et de Gildas mais, brusquement, elle n'en avait pas la force. Julie avait été profondément déçue par Willy. Boris n'avait pas dû être un compagnon estimable. Était-elle une mère stupide, convaincue que sa fille possédait toutes les qualités ? Peut-être, mais Julie ne supportait ni la médiocrité ni le

sordide. Avec Willy elle avait parlé de grand voilier et Pascal ne s'en souvenait même pas. Dans son isolement elle avait soif d'affection, d'amitié sincère et n'avait dû rencontrer que des gosses comme tous les gosses. Pas plus. Mais Gildas n'était plus un gosse.

— Tu as quelque chose à me dire ? demanda Julie. Tes lèvres se gonflent comme si des mots les poussaient. La psychologue dit qu'il ne faut pas garder certaines choses en soi, qu'il faut parler... Comment dit-elle déjà ? Dialoguer, communiquer...

— Est-ce que tu dialogues ? demanda Marie attentive.

— J'essaye mais ce n'est pas toujours facile.

— De quoi parles-tu ?

— De papa, de Simon.

Comme elle paraissait guetter l'apparition de larmes dans les yeux de sa mère celle-ci réussit à se dominer.

— Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dit Marie. Cette psychologue a raison. Nous avons trop gardé de choses au plus profond de nous... Parles-tu d'autre chose ?

— Non, dit Julie avec un léger froncement de sourcils.

Depuis qu'elle était à l'institution on lui coupait sa frange un peu plus court ce qui changeait l'expression du petit visage triangulaire. Elle avait moins l'air d'une sauvageonne ainsi mais perdait une certaine personnalité.

— De quoi devrais-je parler ? demanda-t-elle comme pour faire plaisir à sa mère.

Faire plaisir ! Voilà ce qu'elle souhaitait désormais. Faire plaisir aux adultes de l'institution, à ses camarades, à sa mère, au monde entier pour qu'on ne l'embête plus, pour qu'on la laisse tranquillement conserver son petit recoin de rêves et d'espoir.

— Toi seule le décides, répondit Marie.

— On ne peut quand même pas tout dire.

— Non, dit Marie, on ne peut pas tout dire.

— Je parle aussi de nous.

— De la maison ? demanda Marie sans réfléchir.

Le petit visage se ferma. Ce n'était pas une image littéraire. Les yeux perdirent leur lumière, le nez se pinça et la bouche avala ses lèvres rondes. Marie pensa à une maison qu'un ouragan menace et dont les occupants verrouillent chaque ouverture. D'un seul coup, la maison semble déserte, abandonnée. Il n'y a plus de clarté aux vitres et même plus de fumée qui sort de la cheminée. Julie n'accepterait plus jamais de parler de sa maison.

— Tu parles de l'école ?

— Quelquefois, murmura Julie sans grand enthousiasme.

— De tes amis ? murmura sa mère.

— Je n'avais pas d'amis, répondit doucement sa fille.

— Mais si, souviens-toi... Tu as eu quelques amis... Ceux que tu rencontrais au bord de l'étang.

Elles étaient assises sur une murette de briques. Julie se leva soudain.

— Il faut que je rentre.

— Mais ce n'est pas l'heure, dit Marie désolée. Nous avons encore du temps devant nous.

— Je préfère rentrer.

Marie s'efforça de l'admettre mais vécut quelques secondes horribles.

— Comme tu voudras, dit-elle en se levant comme une paralytique essayant de marcher. C'est toi qui décides... Que veux-tu que je t'apporte la prochaine fois ?

— Je ne sais pas... Je ne veux rien...

Marie s'en alla. Pour ne pas rentrer trop tôt dans ce petit appartement qu'elle n'aimait guère, elle fit un détour par la maison de l'étang. Celle-là non plus elle ne pouvait plus l'aimer mais elle y avait vécu heureuse de longues années. La mort violente de Germaine l'avait en quelque sorte frappée d'un sort. Il lui fallait insister, la conquérir de nouveau. Julie ne voulait plus qu'on en parle. Elle ne pourrait jamais plus y pénétrer sans revoir sa tante Germaine montant l'escalier, un sourire mauvais aux lèvres. Sa tante qui allait la surprendre...

« Non, se dit-elle, je n'ai aucune preuve, même pas une certitude. Juste une hypothèse et si je n'avais pas découvert que Willy existait vraiment ce ne serait qu'une chose vague que je traînerais en moi comme un malaise. »

Sans sortir de la voiture, elle contemplait la maison. Le soleil couchant projetait son ombre sur la 2 CV, une ombre froide semblait-il, hostile, une ombre qui la faisait frissonner. Ce n'était ni le jour ni l'heure d'affronter la vieille bâtisse, son couloir humide où flottait une odeur fade. Une réelle odeur de mort que les deux maçons qui l'avaient aidée à déménager avaient eux-mêmes senti. Elle les avait entendus y faire allusion. Le sang de Germaine avait dû filtrer entre les marches, tomber dans le petit cagibi tout à côté de la porte que sa belle-sœur avait forcée ce jeudi-là. Un litre, deux litres de sang peut-être. On ne pourrait jamais faire disparaître complètement son odeur.

Mais Willy demeura longtemps la seule certitude de ses recherches acharnées. Vint le mois d'août et les quinze jours qu'elles passèrent dans un petit village de l'Ariège. Marie avait loué deux pièces peu confortables mais il lui sembla que Julie repartit heureuse de ce séjour. Elles riaient beaucoup et pour des riens, faisaient de longues promenades, allaient parfois prendre un repas dans un petit

restaurant aux prix doux. Mais Marie ne retrouva jamais la Julie d'avant et il lui sembla que l'enfant n'avait aucun chagrin de revenir à son institution. Pourtant, elle lui avait parlé de son petit appartement de Sigean. Julie l'écoutait attentivement mais ne manifesta jamais le désir de revenir là-bas. Le juge pour enfants devait avoir raison. Elle devrait chercher du travail ailleurs, bien plus loin, oublier cette région.

Une fois seule, elle connut plusieurs semaines de grand désespoir, luttait en aveugle contre sa solitude, contre l'indifférence générale. Elle n'allait que rarement à la maison de l'étang, et alors elle traversait le couloir en bloquant ses poumons, se réfugiait dans la cuisine.

L'automne vint sans qu'elle ait pu obtenir le moindre renseignement sur Boris Romanov. Elle avait beau se répéter que ce maillon-là n'était pas important, que le seul qu'elle devait rechercher était celui qui se faisait appeler Gildas, c'était plus fort qu'elle. Comme si Willy ne suffisait pas à étayer sa certitude. Comme si avant d'affronter le plus inquiétant des trois elle devait définir de façon formelle l'existence des deux autres. Mais le miracle qui s'était produit pour Willy ne pourrait se répéter encore deux fois.

Vint donc l'automne et l'obligation de vivre plus souvent chez elle dans ce petit appartement. Elle avait juste installé un lit, une cuisinière, sans défaire les cartons, les valises. Elle rechercha ses vêtements de pluie, ses lainages et c'est ainsi qu'elle découvrit le petit jean de Julie roulé en boule parmi d'autres affaires de sa fille. Ne voulant pas que l'enfant puisse se référer à travers ses vêtements à des souvenirs pénibles elle n'avait acheté que du neuf pour le trousseau de l'institution.

C'était un petit jean sale, délavé, rapiécé dans lequel Julie ne pourrait plus jamais rentrer. L'enfant avait grandi, engraisé. « Surtout des fesses », pensa-t-elle avec amusement. Pour ne pas s'attendrir sur le pantalon fripé.

La dernière fois que Julie l'avait porté... La dernière fois... Elle saisit le jean et l'étala sur la table. En bas des jambes du pantalon, elle découvrit des taches de cambouis et d'huile. La dernière fois où Julie le portait c'était le fameux jeudi où Marie ne l'avait pas trouvée à la maison. Mme Cauteret était là également qui cherchait à savoir où se trouvait l'enfant. Elle avait inventé cette sotte histoire d'amie qui s'occupait de Julie. Il y avait ce mot sur la table. Ce mot où la petite fille avait écrit « Je vais faire un tour à moto avec Gildas. Ne t'inquiète pas. Je serai là avant la nuit. Julie. »

Elle avait attendu longtemps le retour de sa fille. N'avait-elle pas eu un pressentiment, ce soir-là, puisqu'elle guettait dans la nuit le hurlement d'une moto ? Oui, ce soir-là, elle avait cru sombrer elle-même dans l'imaginaire alors qu'en fait un instinct secret l'avertissait

de l'inquiétante réalité des choses.

Julie avait fini par arriver disant qu'un pneu de la moto avait crevé et qu'elle était rentrée à travers la lande. Avec elle avait pénétré dans la maison une odeur d'huile et d'essence. Marie avait cru avoir une hallucination, mais cette odeur existait. Julie était montée dans sa chambre, avait quitté son jean pour enfiler sa robe de chambre.

« Gildas est parti à la recherche d'un garage en poussant sa moto et moi j'ai coupé tout droit... »

Marie se souvenait parfaitement des paroles de sa fille. Car ce soir-là elle avait craqué, incapable d'en supporter davantage. Elle s'était mise à crier que non, qu'il n'y avait pas de moto, pas de Gildas, qu'elle inventait tout cela. Oui, elle avait supplié sa fille de ne plus lui parler de cette moto et de ce Gildas. Elle avait nié l'évidence. L'odeur d'essence et d'huile. Et aussi cette odeur de cigarette que le jeudi précédent Mme Cauteret avait flairée devant la maison. Mais il y avait le reste. Par exemple, le jour du drame, cette grosse part de brioche, il en restait les trois quarts, que Julie affirmait avoir dévorés seule... Et puis la carabine. Cette carabine qui n'avait jamais intéressé Julie. Cette carabine que l'autre avait découverte dans le grenier et qu'il avait nettoyée. L'expertise balistique était formelle. On avait nettoyé cette arme avant de s'en servir et on avait tiré plusieurs balles avec. Julie avait affirmé qu'elle s'en servait en l'absence de sa mère. Dans la boîte, il manquait une dizaine de cartouches mais Marie savait qu'elle était entamée déjà du temps où son mari vivait.

Ce Gildas avait pu apprendre à Julie à s'en servir mais seule elle n'y serait jamais parvenue. Il lui fallait retrouver ce garçon et seulement alors elle pourrait aller trouver le juge pour enfants et lui dire :

« Ma fille n'a jamais tué sa tante. C'est lui qui l'a fait. Lui qui était effrayé à l'idée qu'on le trouverait dans la maison. Un garçon de seize ans en compagnie d'une petite fille de dix ans. Lui qui a certainement d'autres choses à se reprocher. Lui qui doit être connu des services de police comme l'écrivent les journaux. »

Mme Cauteret n'avait rien vu mais sa belle-sœur, en montant l'escalier, n'avait pas découvert une petite fille tremblante en haut des marches mais un garçon de seize ans qui braquait sa carabine sur elle. Germaine avait crié lorsqu'il avait tiré. Mme Cauteret n'avait pas pu dire ce que Germaine avait crié. N'était-ce pas la surprise et l'effroi qui avaient tiré ce cri de sa gorge serrée ?

Julie, tout de suite après, s'était enfermée dans sa chambre, avait refusé d'ouvrir. Parce qu'elle avait peur que Mme Cauteret ne la frappe, avait-elle expliqué. C'était bien peu connaître sa fille. Marie devinait ce qui s'était passé. Pendant que l'assistante sociale s'affolait, appelait à l'aide, après avoir découvert qu'elle ne pouvait rien faire

pour sauver Germaine Marty, Gildas avait pu sauter par la fenêtre de la chambre de Julie et s'enfuir. Prudent, il avait dû laisser la moto à quelque distance de la maison. Et il avait disparu à jamais laissant la petite fille se débrouiller toute seule.

Il lui était désagréable d'évoquer ce qu'un garçon de seize ans pouvait trouver d'intéressant dans la compagnie d'une fillette de dix. Julie n'avait certainement vu en lui que le grand copain, peut-être le grand frère qui possède une moto et peut l'emmener en balade à travers champs. Mais lui ? Que recherchait-il ? Marie avait l'impression de fouiller de ses mains dans une vase répugnante.

Elle parvint à laisser de côté cette troublante question pour ne s'intéresser qu'au drame de ce jeudi-là et à ses conséquences. Julie avait avoué, tout reconnu. Par fidélité envers ce Gildas qui n'avait même pas essayé de lui venir en aide, plus tard, une fois qu'il avait cessé de trembler de frousse.

« Je le méprise trop, se dit Marie, pour faire du bon travail. On ne doit jamais considérer son adversaire avec tant de dégoût. Je perdrais mon sang-froid et j'échouerais. Julie a choisi en toute conscience de payer à sa place. Je dois prouver qu'elle n'a pas commis ce meurtre sans me soucier de la personnalité de ce Gildas. »

Après une nuit fiévreuse où elle ne dort guère, elle se rendit à son bureau, profita de ses loisirs pour étudier une carte routière de la région et plus particulièrement de celle qui bordait l'étang. Julie était rentrée à pied en coupant tout droit. L'autre, Gildas, avait essayé de rejoindre un garage pour faire réparer sa roue. Garage ou station-service, bien évidemment.

Sur sa carte, à l'aide de l'annuaire et de cartons publicitaires dont son bureau regorgeait, elle situa une demi-douzaine de garages où Gildas avait pu faire réparer sa roue. Bien évidemment, si elle connaissait la date exacte de ce jeudi-là, elle ignorait la marque de la moto mais ce n'était pas un obstacle insurmontable.

En trois soirs, elle fit le tour des six garages répertoriés. Lorsqu'elle commençait sa petite histoire on se mettait à la regarder avec soupçon, mais elle avait préparé une explication qui tenait debout.

— J'ai rencontré ce garçon dans la nuit. Il poussait sa moto et je me suis arrêtée. Je lui ai proposé de l'aider mais il ne pouvait démonter la roue crevée faute d'outillage. Je suis donc repartie mais, avant Narbonne, j'ai accroché un cycliste et ce dernier a été sérieusement blessé. Il est maintenant à peu près guéri mais prétend qu'il ne m'avait pas vue car mon éclairage ne marchait pas. Seul ce garçon peut prouver le contraire puisque, lorsque je me suis arrêtée, mes phares fonctionnaient.

On la croyait et on essayait de lui venir en aide. On ouvrait

devant elle des registres, on faisait des efforts de mémoires. Le patron allait demander à ses employés, à sa femme, mais personne ne se souvenait d'un motard qui ait fait réparer sa roue un jeudi d'avril alors que la nuit était tombée.

Découragée, elle faillit abandonner ses recherches. La nuit, elle rêvait de motos et de blousons noirs menaçants. Pas une seule fois elle ne songea qu'elle pourrait interroger Julie. Sa fille devait oublier l'existence de ce garçon. Désormais, c'était à elle, sa mère, de le retrouver.

Chapitre XI

Et puis le doute revenait, brutal, démobilisateur. Une grosse vague inattendue qui laissait Marie sur la grève du désespoir. Elle se demandait si Pascal avait bien dit qu'il se faisait appeler Willy. Avait-elle bien entendu ? N'avait-il pas bredouillé n'importe quoi et ce n'importe quoi, dans l'état de tension où elle se trouvait, lui avait suffi. Peut-être s'agissait-il d'une simple coïncidence.

Une autre vague de scepticisme la mouilla d'une sueur d'angoisse. Un soir, sa belle-sœur Germaine l'avait attendue dans sa voiture pour la mettre en garde contre les errements mentaux de Julie. Ne l'avait-elle pas surprise dans la cuisine de la maison de l'étang, installée comme pour déjeuner, avec deux couverts sur la table ? Comme si elle recevait un hôte invisible ? C'était l'époque de Boris. Ce Boris qui, d'ailleurs, devait disparaître de la vie de Julie le même jour.

Depuis la veille soufflait un Cers violent et froid et elle songeait qu'un tel vent pourrait purifier la maison. Il suffisait d'avoir le simple courage d'aller là-bas, d'ouvrir toutes les fenêtres. Ce souffle glacé tourbillonnerait entre les vieux murs humides, drainerait les mauvaises odeurs, assainirait les pièces, emporterait à jamais les miasmes réels et imaginaires.

Un soir, après le travail, elle y alla avec sa voiture, approcha de la porte d'entrée, glissa la clef dans la serrure. Le vent étreignait la maison avec une force presque diabolique, paraissait la secouer. Il sifflait de rage dans les tuiles du toit, dans les fentes de la remise sur la droite. Elle abandonna son projet, courut vers sa voiture et revint en hâte vers le village.

Le Cers se calma et ce fut le vent de la mer qui reprit sa douce besogne. Avec lui, l'humidité sourdait de nouveau des plâtres et les odeurs triomphaient. Marie n'osait même plus pénétrer dans la maison. Elle allait là-bas mais préférait se promener au bord de l'étang, chaudement vêtue. Peu à peu, elle s'habitua à l'idée de quitter le pays. Lentement, un plan de fuite s'organisait en elle. D'abord, elle trouverait du travail, un logement. Elle en parlerait au délégué de l'éducation surveillée, peut-être même à Mme Cauteret. De temps en temps, elle apercevait l'assistante sociale. À priori elle ne lui paraissait pas hostile.

Gilberte Marty, sa nièce, ne revenait plus dans le pays. Son père, bien que vivant avec une autre femme, s'occupait d'elle, la recevait chez lui. Malgré la mort dramatique de sa mère, elle avait réussi à

obtenir son bac et suivait les cours d'une école d'assistantes sociales. Elle n'avait pas renoncé à ses projets et Marie y trouvait de quoi s'inquiéter. N'essayerait-elle pas de se venger ? Ne poursuivrait-elle pas Julie par personnes interposées lorsqu'elle connaîtrait mieux les rouages de son administration ? Gilberte Marty était capable d'une longue patience pour parvenir à ses buts. Elle avait toujours détesté sa cousine, son prénom inattendu, sa façon de vivre, son indépendance vis-à-vis des adultes.

Marie commença d'écrire un peu partout pour répondre à des offres d'emploi, décidée à réussir. Mais au mois d'octobre, le tribunal pour enfants se réunit à Carcassonne et Julie dut comparaître. La reconstitution du drame avait été faite huit jours après ce terrible jeudi. Elle confirmait les aveux de la petite fille. La décision du tribunal fut rapide. Julie resterait un an encore dans son institution et au bout de ce délai le juge pour enfants déciderait s'il convenait de la remettre à sa mère. Pour ce faire, Marie devrait prouver qu'elle travaillait régulièrement, que son salaire était suffisant pour subvenir à l'éducation de son enfant, qu'elle occupait un logement convenable dans un environnement ne mettant pas la fillette en danger moral. Mais il fut précisé que Marie devrait également accepter de se soumettre à un examen psychologique approfondi.

Bien avant ce jugement, elle avait espéré fournir la preuve formelle de l'innocence de Julie. À cette époque, elle était pleine d'espoir puisque Willy existait.

Un mercredi elle travaillait dans son bureau lorsque la jeune fille qui faisait aussi fonction de standardiste lui passa une communication extérieure.

— Madame Lacaze ? Ici la gendarmerie, l'adjudant Dobart.

Elle se retrouva dans l'état de crainte qu'elle avait connu six mois auparavant.

— Pouvez-vous passer à la gendarmerie ?

— Qu'y a-t-il encore ? murmura-t-elle.

— Rien d'inquiétant en ce qui vous concerne... Nous vous demandons de venir authentifier un objet trouvé.

L'adjudant ne voulut pas fournir d'autres précisions. Elle dit qu'elle venait tout de suite. De quel objet trouvé pouvait-il bien s'agir ? Quelque chose appartenant à Julie ?

Dans le hall de réception de la gendarmerie, il y avait plusieurs personnes auxquelles elle ne prêta aucune attention. L'adjudant l'introduisit dans son bureau, la fit asseoir. Il lui jeta un regard scrutateur avant de prendre une enveloppe.

— Reconnaissez-vous ceci ?

De l'enveloppe, il sortait une gourmette en or que Marie avait portée autrefois. Noël la lui avait offerte du temps de leurs fiançailles

et, d'ailleurs, son prénom y était gravé. Ce qu'elle expliqua au gendarme.

— On a limé la gravure, dit-il, mais il suffit de passer de l'encre sur la plaque pour voir réapparaître votre prénom, en effet... Vous l'aviez perdue ?

— Je ne sais pas... Depuis la mort de mon mari je ne la portais plus... Elle devait se trouver dans un petit coffret recouvert de soie rouge et noire dans ma chambre, sur une commode.

— Nous l'avons retrouvée au cours d'une perquisition au domicile d'un mineur.

— Je ne comprends pas, dit Marie.

— Depuis quelque temps, nous avons des plaintes à son sujet. Il pénétrait chez certaines personnes pour y prendre tout ce qu'il trouvait. Sans grand discernement d'ailleurs. Il volait tout ce qui brillait et qu'il prenait pour de l'or. Mais ne cherchiez-vous pas cette gourmette ?

— Non... Depuis que j'ai déménagé, le coffret doit se trouver dans un carton que je n'ai pas encore défait.

— Vous avez l'intention de vous en aller, n'est-ce pas ?

Elle n'était pas surprise qu'il soit au courant. Depuis que sa belle-sœur avait commencé à s'immiscer dans sa vie, puis cette assistante sociale, elle avait toujours su qu'elle était piégée dans une immense toile d'araignée. La mort violente de Germaine n'avait fait que renforcer cette surveillance.

— On nous demande des renseignements, dit l'adjudant. Vos futurs employeurs.

Marie le regarda fixement.

— Quels renseignements ?

— C'est tout à fait normal... Les gens veulent savoir pourquoi vous voulez quitter le pays.

Il agita la gourmette pour ramener la conversation sur le sujet, peu enclin à se justifier davantage.

— Vous la reconnaissez donc ?

— Oui, dit-elle, je la reconnais... Mais comment savez-vous qu'elle est à moi ? Il y a d'autres femmes qui s'appellent Marie dans le village...

— Ce garçon a avoué... Il connaissait votre fille et, à plusieurs reprises, est venu chez vous... Il a profité d'une partie de cache-cache un jeudi pour pénétrer dans votre chambre et voler ce bijou... D'ailleurs, il a failli être surpris par votre belle-sœur. Mais les deux enfants avaient entendu venir la voiture et comme votre fille se doutait que sa tante chercherait à voir ce qui se passait, elle a fait semblant de jouer à la dinette... Il y avait deux couverts sur la table. Vous la laissiez donc recevoir n'importe qui ?

Marie ne pouvait pas répondre. Elle aurait éclaté d'un rire nerveux et il l'aurait prise pour une folle. Un deuxième miracle, trois mois et demi après le premier. Et dire qu'elle désespérait, se préparait à tout abandonner.

— Qui est cet enfant ? demanda-t-elle.

— On ne doit pas citer le nom des mineurs mais vous finirez par le savoir. Il s'appelle Bory, Gérard Bory.

— Bory, dit-elle, bien sûr, Bory.

Bory transformé en Boris par Julie. Qui avait ensuite, parce qu'on l'interrogeait, donné n'importe quel nom de famille, celui des tsars de Russie, Romanov. Parce qu'elle avait certainement lu ce nom-là récemment. Il n'y avait plus de mystère Boris.

— Est-ce que vous portez plainte ?

— Non, dit-elle.

Dobart la regarda avec désapprobation.

— Vous avez tort. Il recommencera. D'autres personnes ont porté plainte contre lui.

— Que vous faut-il d'autre ? répliqua-t-elle.

Il souleva la gourmette.

— Parmi son butin c'est l'objet qui a le plus de valeur. Il dépasse les deux mille francs actuels... Le reste n'est que des bricoles, des bijoux en toc.

— Je ne porte pas plainte.

Dobart ricana.

— Par solidarité ?

— Pensez ce que vous voudrez... Je n'ai rien à attendre de vous. Et lorsque des employeurs vous téléphoneront, racontez ce que vous voudrez sur moi, je m'en moque.

— Vous portez atteinte à mon honneur, fit-il furieux.

— Vraiment ?

Elle se leva.

— Je m'en moque car je n'ai plus du tout l'intention de partir d'ici désormais.

— La gourmette vous sera rendue plus tard, lança-t-il comme elle refermait la porte.

Dans le hall, elle vit un garçon de treize-quatorze ans, malingre, avec un visage ingrat et de longues oreilles écartées. À côté de lui, son père, la même version avec vingt ans de plus. L'homme leva vers elle des yeux de chien battu et elle lui sourit.

Une fois dans la rue, elle se surprit à chanter, vit sur le visage de quelques passants qu'elle commettait une incongruité. Elle chantait alors que sa fille avait été condamnée pour meurtre. Le bruit s'en répandrait vite dans le bourg.

Ce fut dans son bureau qu'elle put être enfin seule avec sa joie.

Maintenant elle comprenait tout. Pour Willy, elle n'était pas tellement certaine qu'il ait profondément déçu sa petite fille. Mais avec Bory, Boris plutôt, elle avait une preuve. Pauvre petite Julie qui faisait confiance à n'importe qui et découvrait ensuite qu'on l'avait prise pour une imbécile, une « connasse », comme avait crié Pascal-Willy. Et l'adjudant, sans même s'en douter, qui éclaircissait le mystère de cet autre jeudi où Germaine avait surpris la petite fille face à deux couverts. Jouant à la dînette, alors que Boris devait se cacher dans la souillarde avec la gourmète en poche. Boris qui, une fois le danger écarté, n'avait pas voulu partager le repas de la petite fille et s'était enfui si vite que Julie avait eu des doutes. Se souvenant qu'il s'était introduit dans la chambre de sa mère, elle avait dû constater la disparition de la gourmète.

— C'est merveilleux, dit-elle des larmes plein les yeux.

Première déception pour l'enfant, Willy. Deuxième encore plus pénible. Troisième, Gildas. Un garçon de seize ans. Un garçon qui possédait une moto, qui commençait à s'intéresser aux filles. Un garçon qu'une petite fille de dix ans n'aurait pas dû intéresser.

Willy avec son visage bronzé de petite brute. Pas vilain mais pas très passionnant. Julie avait cru qu'il aimait la mer, la voile, mais le garçon se moquait d'elle, l'appâtait pour lui soutirer quelques sous.

Boris, visage ingrat, faisant moins que son âge certainement. L'air paumé. Julie avait dû le prendre en pitié et l'aimer comme un petit frère malheureux. Il ne mangeait pas à sa faim chez lui, il était abandonné à lui-même.

Gildas ?

Une seule indication, son âge. Seize ans. Mais déjà elle croyait entrevoir la réalité. Malgré sa moto, le garçon ne devait rien avoir qui attire les filles de son âge. Physique ingrat lui aussi, peut-être pire. Et voilà qu'il rencontre Julie, une même pour lui mais intellectuellement avancée. Une gosse amicale, chaleureuse qui ne le traite pas en paria, ne se moque pas de lui. Qui le considère comme un grand frère. Mais lui n'avait pas besoin d'une petite sœur.

Marie frémit. Ce Gildas avait-il osé jeter sur la fillette un œil de mâle ? Combien de fois s'étaient-ils rencontrés ? Non, elle se refusait de fouiller plus avant dans cette direction sordide. Mais ce Gildas, plus que Willy et Boris, avait de bonnes raisons de se montrer distant avec elle, la mère. Et le jour du drame, il savait parfaitement qu'il risquait gros d'être surpris en compagnie d'une enfant de dix ans, d'autant plus que Julie avait dû lui communiquer sa terreur de Mme Cauteret. Un garçon qui n'ignorait rien du rôle des assistantes sociales, qui peut-être avait appris dans sa famille à les considérer plus comme des ennemies que comme des bienfaitrices.

Marie se demanda si en essayant de cerner la personnalité de ce

Gildas elle ne parviendrait pas à des résultats intéressants. Par la simple déduction, sans éléments réels pour établir ses convictions ? Un travail de réflexion intense avec un risque d'erreur énorme. Bien entendu, l'existence de la moto représentait un élément matériel, mais elle avait échoué en voulant l'utiliser. Il lui fallait trouver autre chose.

Deux jours plus tard, un gendarme lui apporta la gourmette, lui fit signer une décharge. Elle commença par la fourrer dans un tiroir mais dans la nuit elle réfléchit et le lendemain la plaçait à son poignet gauche.

Le samedi, elle partit pour Narbonne, rôda autour du marché, cherchant des groupes de jeunes motards. Ce ne fut qu'à midi, après la sortie du lycée technique qu'elle en rencontra plusieurs. Elle détaillait chaque visage, s'approchait d'eux. Il n'était pas impossible que Gildas la connaisse. Il avait pu rôder autour de la maison un samedi après-midi et voir la mère de Julie. Elle guettait une réaction, un mouvement de surprise. À plusieurs reprises, il lui sembla qu'un de ces jeunes gens essayait de masquer son visage, ou bien démarrait brusquement plantant là ses copains. Simple coïncidence, pensait-elle. Rien en elle ne confirmait qu'elle se trouvait en face du véritable Gildas.

Et puis elle osa aborder un groupe de quatre motards qui discutaient sur les barques en faisant rugir leurs machines. Il y avait deux filles, également, à cheval sur le siège arrière.

— Bonjour, dit-elle, connaissiez-vous un certain Gildas ?

Ils la regardèrent en silence.

— Il a une moto à vendre, une Honda... Je croyais le rencontrer ici.

Un des motards démarra sans répondre avec une des filles. Puis un autre. Elle continuait de sourire tranquillement.

— C'est un garçon de seize à dix-sept ans, dit-elle encore.

À croire que chaque fois qu'elle posait une question elle provoquait un départ. La fille de la dernière moto se retourna et lui tira la langue.

Mais elle n'était nullement découragée. Elle finirait par le retrouver. D'ailleurs, pourquoi pensait-elle qu'il habitait Narbonne, à vingt kilomètres de la maison de l'étang ? Ce Gildas avait pu venir d'ailleurs, d'un autre village.

Lorsque ce jeudi soir il avait poussé sa moto à la roue crevée, peut-être avait-il pu aller ainsi jusque chez lui s'il n'habitait pas trop loin. Julie avait dit qu'il comptait rejoindre un garage mais comme Willy, comme Boris, ne lui avait-il pas menti, ne précisant pas où il habitait ? Pourquoi pas dans les environs immédiats, un hameau, une maison isolée, un village comme Portel ou Peyriac. Il pouvait également cacher sa moto dans un fourré, rentrer chez lui et revenir le

lendemain matin. Pourquoi s'était-elle contentée de faire la tournée des garages de la région ?

Le dimanche, elle alla voir Julie avec sa gourmette au poignet. À cause du mauvais temps, elles se trouvaient au parloir avec d'autres parents, devaient chuchoter, échanger de petits sourires avec les visiteurs. Julie mangeait un morceau de clafoutis aux pommes lorsqu'elle découvrit le bijou.

Elle tendit la main, souleva la manche pour le regarder.

— J'ai trouvé stupide de ne plus le porter, dit calmement Marie. C'est un cadeau de ton père. Au début, il me le rappelait sans cesse. Maintenant, je supporte mieux de le voir à mon poignet.

— Tu ne l'avais pas perdu ? murmura Julie troublée.

— J'avais dû le placer ailleurs un jour et je viens de le retrouver dans un autre coffret.

Du bout des doigts, Julie le frôlait comme si elle ne croyait pas à sa présence.

— Tu pensais que je l'avais égaré ? lui demanda Marie.

Elle avait espéré une réaction quelconque. Boris se trouvait ainsi mis hors de cause et Julie n'avait plus aucune raison de garder pour elle ce qui avait été un souvenir désagréable.

— Dans un autre coffret, dit-elle, l'air songeur.

— Oui, avant il se trouvait sur la commode de ma chambre et j'ai dû le placer ailleurs.

Marie ne pouvait oublier le visage ingrat de Bory, celui de son père qui l'avait regardée comme un chien battu.

— Tu ne finis pas ton morceau de clafoutis ?

Julie secoua la tête. Sa mère la sentit trop gonflée de sanglots retenus pour pouvoir parler.

— Un jour, si tu veux, je le ferai graver à ton nom... Le mien s'est presque effacé.

La petite fille cessa de le toucher et Marie respira plus librement. Elle avait craint qu'elle ne l'examine de plus près et ne voie les traces de coups de lime maladroits.

— Ça ne te plaît pas que je le porte de nouveau ?

Julie essaya de répondre mais n'y parvint pas. Pourrait-elle en un temps si court, bientôt Marie devrait la laisser, se libérer enfin de tout ce qui continuait à la bouleverser ? Marie regrettait de ne pas avoir inventé une histoire plus merveilleuse, celle d'un garçon plein de regrets qui lui aurait rapporté ce bijou. Sa petite fille avait peut-être besoin de croire à de tels prodiges, d'espérer en la bonté des hommes.

— Je suis contente, dit soudain Julie, si contente.

Et elle se mit à pleurer.

Chapitre XII

Ce dimanche fut très beau. Dans l'air flottait une odeur de moût sucré. Les vendanges s'achevaient un peu partout et en ce jour de congé les parents des villes venaient aider leur famille à rentrer la récolte. Marie avait décidé d'affronter la maison sans chercher de faux-fuyants. Elle arriva de bonne heure, ouvrit la porte sans réticences, pénétra dans la salle à manger pour ouvrir la porte-fenêtre puis dans la cuisine pour en faire autant.

Le relent fade la poursuivait partout mais elle essayait de ne pas y songer. Lorsqu'elle ouvrit le cagibi sous l'escalier elle tremblait un peu mais sa torche électrique éclaira ce qu'elle avait toujours su y trouver. Le sang de sa belle-sœur s'était infiltré entre les pierres d'escalier et avait formé une grosse flaque maintenant complètement desséchée. Elle alla chercher un balai. La poussière brune se mêla à l'autre, grise, et elle alla jeter le contenu de sa pelle derrière la maison, dans un trou qui recevait les ordures.

Elle lava ensuite le sol à l'aide d'eau de javel presque pure, en fit autant pour le couloir. Lorsqu'elle eut terminé elle essaya de se persuader que l'odeur avait complètement disparu mais savait que tant qu'elle ne nettoierait pas les marches de l'escalier elle continuerait de la sentir. Mais c'était suffisant pour une première fois et elle préféra aller se promener le long de l'étang.

À midi, elle déjeuna dehors, assise contre le mur, prenant le soleil. Il lui faudrait prendre une décision pour cette maison. En la vendant, elle pouvait acheter un appartement ailleurs, placer peut-être un peu d'argent au nom de Julie.

Le soir, avant de partir, elle voulut emporter plusieurs ustensiles de ménage qu'elle n'avait pas déménagés et alla chercher, dans la souillarde, quelques journaux pour les emballer. Elle enveloppa deux casseroles, deux bocaux en verre fragile, une poêle graisseuse. Et dans la pile de journaux elle découvrit un magazine qu'elle n'avait jamais vu. Un magazine consacré à la moto.

Elle resta immobile à regarder la couverture. Un dessin assez réaliste représentant une fille et un garçon sur une grosse moto lancée à toute allure dans un chemin forestier.

Julie avait-elle pu acheter cette revue ? Ou bien la lui avait-on donnée ? Possible que ce Gildas l'ait apportée pour qu'ils la parcourent ensemble.

Elle l'ouvrit, tourna les pages avec beaucoup de lenteur dans

l'espoir de découvrir un signe, un indice, un simple coup d'ongle même qui lui donneraient une indication précieuse.

Ce fut presque à la fin qu'elle trouva ce qu'elle cherchait. On avait découpé habilement dans une page la représentation d'une moto. Aucun doute là-dessus. Malgré la bizarrerie des contours restants, elle pouvait l'identifier grâce aux roues.

Julie avait toujours aimé découper. Il n'y avait pas si longtemps elle réclamait sans cesse des catalogues de grands magasins, découpait des mannequins, des meubles, recréait tout un monde miniature qu'elle collait sur des feuilles blanches. L'une représentait une cuisine avec tous les ustensiles, tous les appareils, l'autre une chambre à coucher avec deux personnes allongées dans le lit, des piles de draps sur une commode. Marie s'en souvenait parfaitement.

Donc sa fille avait découpé cette moto. Il y en avait d'autres dans le magazine, des dizaines d'autres mais c'était celle-là qu'elle avait sélectionnée.

Marie emporta le magazine et se hâta de rentrer chez elle pour fouiller dans les affaires de Julie. Elle y passa toute la soirée et, ne pouvant dormir, se leva pour continuer ses recherches jusqu'à minuit, mais en vain.

Le lendemain matin, avant d'aller au travail, elle passa à la Maison de la Presse et demanda au préposé s'il pouvait lui procurer le numéro d'avril de cette revue.

— Je vais essayer, dit le marchand. Il est possible qu'ils l'aient encore à Narbonne, sinon le dépositaire central le demandera à Paris. Ça peut demander plusieurs jours, vous savez.

— Aucune importance, dit Marie.

Pourtant, craignant que le commerçant n'oublie, elle écrivit une lettre à la société d'édition, y joignit un chèque.

Le lendemain soir on sonna à sa porte et elle découvrit avec stupeur Mme Cauteret sur son palier. L'assistante sociale avait encore grossi et plus que jamais son regard paraissait dur derrière ses verres épais.

— Puis-je vous parler ?

— Entrez, dit Marie d'une voix émue.

Elle refusa de s'asseoir.

— Accepteriez-vous d'aller travailler à Béziers ? Il y a une place de secrétaire à partir du 1^{er} novembre. Également dans une entreprise de construction. Si vous acceptez, il faudra vous présenter le plus rapidement possible à l'adresse que je vous donnerai.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda Marie tranquillement.

— C'est à la demande du juge pour enfants. Il estime que plus tôt votre fille reviendra vivre avec vous mieux ce sera pour elle. Je ne fais que suivre ses directives.

— Quand devrai-je me présenter ?

Il n'en était pas question, alors que ses recherches ne cessaient de se préciser mais elle ne voulait pas affronter ouvertement tous ces gens qui ne songeaient qu'à faire son bonheur. Bientôt, peut-être, elle pourrait leur prouver qu'ils s'étaient stupidement trompés et elle savourait à l'avance les signes avant-coureurs de cette victoire.

— Prenez rendez-vous par téléphone ainsi vous ne sacrifierez qu'une demi-journée.

— Très bien. Mais cet employeur va faire comme les autres, demander des renseignements à la gendarmerie ? Et il faut croire que ceux-ci ne sont pas très fameux puisque jusqu'à présent je n'ai pu trouver une place.

— C'est à moi qu'on demandera des renseignements, pas aux gendarmes.

— Oh ! dans ce cas, fit Marie sans ironie, ce sera parfait. Je vous remercie infiniment.

Mme Cauteret la regarda comme si elle attendait autre chose d'elle, se dirigea vers la porte mais finit par s'arrêter de marcher.

— Votre petite fille va bien ?

— N'avez-vous vraiment aucune nouvelle d'elle ? demanda Marie. Je croyais que tout s'entrecroisait, que vous étiez même plus informée que moi sur ce qui se passe à l'institution. Ma petite fille m'écrit toutes les semaines. Jamais elle ne se plaint. Mais comme elle remet ses lettres ouvertes cela ne signifie pas grand-chose.

— Mais vous lui rendez régulièrement visite, n'est-ce pas ?

— Régulièrement, en effet. Si mes visites sont comptabilisées, vous pourrez avoir la preuve que je n'ai pas manqué un seul dimanche autorisé. Même lorsque j'étais malade, même lorsque ma voiture donnait des signes de faiblesse. Qu'aurait-on pensé de moi si j'avais, par malchance, sauté un seul de ces dimanches ?

— Vous ne changez pas, dit Mme Cauteret. Vous montrez toujours la même méfiance envers ceux qui essayent de vous aider.

— Je préfère que vous sortiez, maintenant.

Mme Cauteret ouvrit sa serviette, y prit une carte.

— Voici l'adresse en question.

Marie la prit sans y jeter un simple coup d'œil, alla ouvrir la porte.

— Ne désirez-vous pas avoir des nouvelles de votre nièce Gilberte ?

— Non... Je la plains beaucoup mais elle a eu son rôle dans cette malheureuse histoire. Un rôle aussi moche que celui de sa mère et que le vôtre, madame. Vous vous êtes liguées contre nous. Vous parce que je me suis montrée insolente à votre égard, Germaine parce qu'elle se croyait des droits sur moi, sur ma fille, Gilberte par jalousie, par

méchanceté. Vous n'acceptiez pas notre façon de vivre, de nous aimer, Julie et moi. Vous ne pouviez supporter qu'à dix ans elle soit indépendante.

Lorsqu'elle referma la porte, elle haletait et avait le front couvert de sueur. Il lui fallut boire un verre d'eau, se laisser aller sur le divan de sa salle de séjour. Elle n'avait pas pu se contenir, une nouvelle fois elle avait vexé cette femme. Mme Cauteret ne l'oublierait pas.

Le vendredi elle reçut un coup de fil du juge pour enfants. Il lui demanda si elle avait pris contact avec cet employeur de Béziers. Elle dut avouer que non, faillit ajouter qu'il savait bien qu'elle ne l'avait pas fait.

— Pourquoi refusez-vous de quitter le pays, madame Lacaze ? Vous savez que dans ces conditions la petite Julie ne pourra pas vous être confiée. On ne peut l'obliger à vivre dans les lieux même du drame. Songez à l'accueil que lui ménageraient les gens, ses camarades d'école. Vous ne pouvez lui infliger cette épreuve.

— J'ai besoin de rester quelque temps. Je dois régler certaines affaires, prendre des dispositions.

— N'avez-vous pas hâte de vivre de nouveau avec Julie ?

Comment pouvait-il le lui demander ? Qu'imaginaient-ils tous ? Qu'elle n'aimait pas sa fille ? Qu'elle appréciait sa nouvelle liberté de femme sans enfants ? Qu'elle en profitait peut-être pour avoir des aventures, mener joyeuse vie ?

— Si, dit-elle en essayant de mesurer son ton. Mais je ne veux rien précipiter.

— J'essaye de vous comprendre, madame Lacaze, et mon vœu le plus cher est de vous rendre votre fille.

On aurait dit qu'ils soupçonnaient tous quelque chose pour la harceler ainsi, comme si brusquement ils avaient peur qu'elle ne découvre la vérité, qu'elle ne dévoile à l'opinion publique qu'ils s'étaient trompés et que Julie n'avait jamais tiré sur sa tante.

— Je sais, monsieur le juge, mais j'ai besoin d'un délai...

— Cette place de Béziers ne vous convenait-elle pas ? Peut-être n'aimez-vous pas cette ville ?

— Si, monsieur le juge... Mais je ne veux rien devoir à Mme Cauteret.

Le juge observa un court silence.

— Vous avez tort de vous buter. Mme Cauteret est une femme consciencieuse et expérimentée. Elle n'a jamais agi que pour le bien de votre fille.

Elle ne répondit pas.

— Comme vous voudrez, madame Lacaze, lâcha-t-il à regret, comme vous voudrez.

Jusqu'à la fin de la semaine elle attendit en vain l'envoi du

magazine moto. Elle passait tous les jours chez le dépositaire de presse, se précipitait sur sa boîte aux lettres entre midi et 13 heures. Elle ne songeait plus qu'à cette moto découpée. Parfois, elle cherchait encore dans les affaires de Julie, feuilletait ses livres habituels, les manuels scolaires, les cahiers, fouillait dans ses vêtements, dans les cartons du déménagement.

Le dimanche, elle prit la route de Carcassonne. On lui annonça avec ménagement, et comme si elle était à l'article de la mort, que Julie, grippée, se trouvait à l'infirmerie. Elle la trouva en compagnie de deux autres filles plus âgées.

— Je toussais un peu, dit la petite fille. Ce n'est pas très grave.

Marie s'assit auprès du lit, posa les illustrés et les livres autorisés par l'administration sur la petite table de chevet. Elle eut l'impression que Julie se montrait réticente à son égard.

Au bout d'un moment, elle se rendit compte qu'elle était la seule qui parlait.

— Tu veux dormir, peut-être ?

— Non, dit Julie, je te répète que ce n'est pas grave...

— Y a-t-il autre chose ?

Elle regardait ailleurs, vers le recoin de la chambre où ses deux compagnes chuchotaient en riant. De temps en temps, l'infirmière pénétrait dans la pièce, faisait mine de ranger quelque chose.

— J'ai l'impression que tu m'en veux, dit soudain Marie. As-tu quelque chose à me reprocher ?

— Pourquoi ne veux-tu pas aller à Béziers ?

Scandalisée, Marie se souleva de son siège. Ils avaient donc pris cette liberté d'informer Julie... Ils voulaient faire indirectement pression sur elle.

— Comment le sais-tu ?

— Elle téléphone souvent à la directrice et l'une des monitrices me l'a rapporté.

Marie comprenait bien des choses.

— Et depuis tu as la grippe ?

— J'étais fiévreuse et je toussais, protesta faiblement Julie.

— J'ai besoin d'un mois, dit Julie. Un mois. Tu comprends ce que cela veut dire ? Je te demande de me faire confiance un mois encore. De patienter. Ensuite je partirai où on voudra que j'aille. N'importe où pourvu que nous soyons ensemble.

Julie gardait son expression boudeuse mais certainement pour ne pas abdiquer immédiatement. Depuis plusieurs jours, elle souffrait dans son affection, avait monté cette comédie – était-ce bien une comédie ? – de la maladie pour se retrancher de la vie communautaire, pour être seule à souffrir.

— Peux-tu attendre un mois ?

Inquiète, elle appréhendait une question de Julie sur l'emploi de ce mois. Elle n'aurait pas aimé lui mentir alors qu'elle ne l'avait jamais fait pour des choses importantes.

— Un mois, dit Julie.

— Je viendrai encore une fois te voir et la seconde je pense que ce sera la bonne, que le juge m'autorisera à te prendre avec moi. Je me demande ce que va en penser la voiture. Tu sais, elle est de plus en plus capricieuse et va-t-elle supporter ce supplément de poids ?

Julie sourit.

— Je ne suis pas si grosse.

— Non, mais elle va encore nous secouer en pétaradant des quatre fers. Tu la connais.

Elles riaient. Comme lorsqu'elles revenaient ensemble sur le chemin défoncé. À cette époque, elles comparaient la 2 CV à une vieille clocharde ivre.

Le lundi, Marie reçut la revue de moto et l'ouvrit avec des gestes fébriles.

— Une Honda 125 centimètres cubes, dit-elle.

Presque déçue. Ce n'était pas tout à fait une moto mais plutôt un vélomoteur. D'ailleurs, elle lut qu'on ne pouvait la conduire qu'à partir de seize ans. Pour une cylindrée supérieure il fallait avoir dix-huit ans. Cette précision situait Gildas entre ces deux chiffres.

Soigneusement, elle détacha la page, la plia en quatre et la plaça dans son sac. Le soir-même, malgré la nuit qui tombait tôt, elle conduisit jusqu'à la maison de l'étang et à partir de là essaya de reconstituer plusieurs itinéraires. Bientôt, elle se rendit compte que la vieille voiture ne pouvait passer là où une moto pouvait rouler aisément.

Elle aperçut une maison isolée non loin du hameau qu'on appelait Le Lac. Il y avait une lumière à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée et elle fut tentée d'aller se renseigner, paniqua au dernier moment. En traversant Le Lac elle essaya de voir si un garagiste ou un simple réparateur de vélos n'y était pas installé mais l'endroit était vraiment trop petit.

Dans la nuit, elle rêva de cette maison isolée où brillait une lumière et où elle n'avait pas osé frapper. Une grosse femme aux cheveux gris la recevait très mal. Malgré ce rêve, elle décida d'y retourner le soir-même.

Ce fut un homme jeune, brun et souriant qui vint lui ouvrir la porte. Il l'écouta avec attention.

— Une moto ? Un jeudi d'avril ?

— Oui, dit-elle fébrile. Une moto comme celle-ci.

Il se tourna pour que la lumière de la cuisine éclaire la page du magazine.

— Une Honda 125..., dit-il. Je suppose que c'est très important pour vous.

— Oui, dit-elle, très important... J'ai besoin de ce... du conducteur...

— Cela ne me regarde pas, dit-il. À plusieurs reprises, à cette époque, j'ai vu passer une moto, en effet... Une Honda 125, m'a-t-il semblé... Moi aussi j'aime les motos. C'était un jeune garçon qui portait un casque rouge et une combinaison noire. Je m'en souviens parfaitement. Je riais même car il avait une drôle de position sur son engin... Son dos faisait comme une bosse... Peut-être était-il bossu...

— Il ne s'est jamais arrêté ici ?

— Non, jamais... Mais ce n'est pas la seule maison isolée dans ce coin. Il y a de vieux cabanons, des ramonétages également... Vous en trouverez bien une dizaine dans le coin. Mais tous ne sont pas habités. Des Parisiens en ont achetés et ne viennent qu'aux vacances.

Gildas avait pu abandonner sa moto dans une de ces habitations désertes, revenir le lendemain avec de quoi réparer sa roue. Dans ce cas, elle ne retrouverait jamais sa piste, quoi qu'elle fasse, à moins d'un hasard fabuleux.

— Je vous remercie, dit-elle.

— Vous êtes madame Lacaze, n'est-ce pas ?

La voyant se raidir, il sourit encore plus, montrant des dents très blanches. Dans ce sourire elle découvrit une maturité qui lui laissa à penser que l'homme n'était pas aussi jeune qu'il le paraissait.

— Comment va votre petite fille ?

— Vous me connaissez ?

— Simple hasard, et ne me prenez pas pour un curieux avide de sensationnel. J'ai été très ému par ce qui arrivait à cette enfant.

À cause de la simplicité avec laquelle il le disait elle le crut sincère.

— Je vais me renseigner, dit-il, passez à l'occasion, peut-être que j'aurai quelque chose pour vous.

Marie repartit revigorée. Depuis des années, elle n'avait pas rencontré d'homme capable de lui apporter, en si peu de temps, une telle amitié. D'ordinaire, on la considérait comme une veuve encore comestible capable de tenir une place honorable dans un lit.

Elle essaya de penser à ces cabanons et ces « ramonétages » fermés en dehors des vacances. Elle y pensa tellement que, revenue chez elle, une explication lui apparut.

Les vacances de Pâques n'avaient-elles pas été décalées pour certaines régions, Paris en particulier ?

Chapitre XIII

Elle acheta une carte d'état-major des bords de l'étang de Sigean et pointa chaque construction avec un crayon rouge. En tenant compte de ce que lui avait dit Julie, à savoir qu'elle avait coupé tout droit pour revenir à la maison tandis que Gildas poussait la moto jusqu'au garage le plus proche.

Le samedi suivant elle commença de les visiter l'une après l'autre. Beaucoup n'étaient que des ruines envahies par des ronces mais une moto avait pu y être cachée durant une nuit. Alors elle s'enfonçait dans ces gravats, déchirait son jean dans les épines à la recherche d'une tache d'huile révélatrice. La moto devait en perdre assez puisqu'elle avait taché le bas des pantalons de Julie.

À midi, alors qu'elle revenait vers sa maison du bord de l'étang, elle fit un crochet pour rendre visite à cet homme dont elle ne connaissait même pas le nom. Il était assis devant sa porte et se leva lorsque la 2 CV s'immobilisa, vint vers elle. Marie se surprit à rougir pour la première fois depuis longtemps.

— J'ai reconnu le bruit de votre bagnole, dit-il. Elle ferraille pas mal, hein ?

— Un de ces jours, elle va m'abandonner.

— Comme promis, j'ai essayé de savoir mais personne ne se souvient d'une Honda 125... Ne prenez pas cet air déçu... Personne ne se souvient de l'avoir hébergée chez lui mais des gens ont vu le même garçon bossu traverser le hameau du Lac assez régulièrement. Pas tous les jours mais presque... C'est peut-être intéressant.

Il se nommait Pierre Vardas et était maçon.

— Je restaure de vieilles bicoques, parfois des ruines. Un peu partout dans le pays. J'installe aussi les canalisations d'eau et d'électricité. Mais tout seul. Il me faut parfois un an pour terminer un chantier. En ce moment, je me paye quelques jours de vacances.

Comme elle risquait un œil vers la vieille maison, il éclata d'un grand rire.

— Je n'ai jamais le temps de travailler pour moi et le samedi et le dimanche je n'ai plus le courage... Un jour, peut-être... Qui sait. Vous n'avez rien trouvé vous-même ?

— Non.

— Venez boire quelque chose. Il fait très chaud aujourd'hui. On ne se croirait pas si près de la Toussaint.

Il lui versa un pastis qu'elle but avec plaisir. Sur la petite terrasse

à côté de la maison. Il essayait d'y faire pousser des tamaris et un if.

— C'est dur dans le coin, à cause des vents. Pourtant, j'ai rapporté de la bonne terre de l'arrière-pays.

Alors elle parla. De Julie, expliqua ce qui avait amené la petite fille à tirer sur sa tante, sans faire la moindre allusion à Willy, Boris et Gildas. Il l'écoutait en bourrant sa pipe. Il faisait très doux et l'air était comme parfumé par une odeur de pierre à feu.

— Vous lui aviez appris à se servir d'une carabine ?

— Jamais.

— Et elle a su la charger, viser, tirer ?

Lui aussi se posait la question. Le juge d'instruction, le juge pour enfants avaient fini par admettre cette possibilité mais Vardas n'était pas homme à se laisser facilement convaincre.

— Pourquoi cherchez-vous le motard bossu ?

Prise de court, elle regarda ailleurs.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai l'impression que tout est lié.

— Je vais partir, dit-elle.

— Dommage que j'aie prononcé ces quelques mots de trop, reconnut-il navré.

Dans l'après-midi, elle découvrit une vieille maison habitée par un ménage d'ouvriers espagnols. Seule la femme était présente et ne parlait que sa langue natale dont Marie ne connaissait que quelques mots. Effarouchée, méfiante, elle fit semblant de ne pas comprendre. Une nouvelle fois découragée, Marie s'en alla, parcourut des chemins de terre, longea des vignes, des garrigues, finit par rejoindre la vieille maison. Elle décida de l'aérer même si elle ne devait passer qu'une heure dans le coin. Lorsqu'elle ouvrit la porte elle ne fut pas assaillie par l'odeur fade habituelle. Juste celle de l'eau de javel. Elle recommencerait un jour et ce serait terminé. Il lui faudrait également nettoyer les escaliers, monter aux chambres pour ouvrir les fenêtres.

Elle espérait beaucoup du dimanche. Les gens venaient volontiers dans les cabanons, parfois de Narbonne ou de bien plus loin. Elle ne rencontra que des indifférents qui jouaient aux boules, faisaient cuire des grillades sur les sarments de vignes ou qui profitaient des derniers feux du soleil pour bronzer. On l'écoutait à peine, on devait la prendre pour une folle.

Des Toulousains qui avaient dû la reconnaître chuchotèrent entre eux, se montrèrent chaleureux et lorsqu'ils commencèrent à poser des questions précises elle rejoignit sa voiture, eut toutes les peines du monde à la faire démarrer sous leurs regards goguenards.

Ce soir-là, elle rentra désespérée et alla se coucher sans manger ni boire. Elle dormit comme une femme soûle, n'eut que le temps de bondir de son lit le lundi matin. Les jours s'écoulaient avec trop de hâte. Dimanche prochain, elle devrait aller à Carcassonne, la dernière

fois... Il lui faudrait chercher du travail, se présenter, perdre d'autres jours précieux, abandonner la piste de Gildas.

Le mercredi, à bout de forces, elle roula jusque chez Pierre Vardas sans savoir ce qu'elle attendait de lui, espérant qu'il comprendrait, se moquant qu'il prenne cette visite pour une sorte de provocation. Mais aucune lumière ne brillait dans la maison dont les volets étaient clos. Il avait dû trouver un chantier éloigné. Dans ces cas-là, lui avait-il expliqué, il s'arrangeait pour vivre sur place, ne revenait qu'en fin de semaine. Déçue, et même triste, elle repartit. Il faisait nuit et elle craignait toujours de tomber en panne en pleine solitude.

Le lendemain, un jeudi, elle allait quitter le bureau, à 17 heures, lorsque le téléphone sonna.

— Pour vous, madame Lacaze, lui dit sa jeune collègue.

Tout d'abord, elle ne reconnut pas la voix de Pierre Vardas et il dut se présenter.

— J'ai quelque chose pour vous, dit-il. Je suis à Sigean... On peut se voir si vous voulez.

Il lui donna l'adresse d'un café et, sur-le-champ elle imagina les conséquences de cette rencontre. Il y aurait dix personnes pour prévenir Mme Cauteret qui, à son tour, avvertirait le juge pour enfants. Confierait-il Julie à une mère qui rencontrait aussi facilement des hommes dans un bistrot ?

— Non, dit-elle, je préfère que vous veniez chez moi.

— Vous avez peur du qu'en-dira-t-on ? demanda-t-il.

— Je ne peux commettre aucune erreur... Je vous attends.

Vardas connaissait le groupe immobilier mais afin qu'il ne demande pas son étage et son appartement elle lui donna toutes les précisions utiles.

À peine venait-elle de quitter son manteau qu'il sonna.

— À votre tour ne regardez pas, dit-elle. Je suis entre deux déménagements.

— Vous ne resterez pas ici ?

— Pour Julie je dois m'en aller. C'est la seule condition pour qu'elle me soit rendue.

— Mais où comptez-vous aller ?

— Je l'ignore et je m'en moque... Je regrette, mais je n'ai rien à boire. Ni pastis ni apéritif... Juste de l'orangeade.

— Cela suffira.

Cet homme assis sur son divan dans cette salle de séjour anonyme ne la choquait même pas. Peut-être parce qu'elle n'avait jamais accepté cet appartement, ne s'y était jamais sentie chez elle. Peut-être pour une toute autre raison qu'elle voulait éviter de fouiller trop profondément.

— Je peux bourrer ma pipe ?

— Je fume aussi.

Il avait oublié ses allumettes et elle lui apporta la boîte de cuisine.

— C'est un marchand de poissons de La Nouvelle qui l'a chargé sur la route, pas loin des cimenteries.

Marie en resta stupéfaite.

— Vous n'avez jamais cherché de ce côté-là, n'est-ce pas ? Même pas chez les garagistes de Sigeon ?

— Non, c'est vrai.

— Parce que vous ne vouliez éveiller la moindre curiosité, dit-il. Et cela à votre insu, malgré vous. Mais le bossu était bien sur cette route à pousser son engin et le poissonnier s'est arrêté. Il venait de passer une commande importante à un pêcheur du port. Il était à vide. Ils ont chargé la Honda dans la camionnette. Il a laissé le garçon en plein centre de Narbonne. D'abord il était trop tard pour qu'un garagiste accepte de faire la réparation et ensuite le marchand de poissons s'est douté que le garçon était sans un rond... C'est un brave type et il l'a laissé place de l'Hôtel de Ville... Le garçon lui a dit qu'il habitait tout à côté, dans une petite rue voisine.

— C'est extraordinaire, dit-elle. Comment avez-vous fait ?

— Je n'avais aucune raison de négliger le village et ses environs immédiats, et je connais des tas de gens. Je connais aussi les Cimenteries, vous pensez, un maçon. Alors j'ai rencontré des gars qui y travaillent et l'un d'eux avait vu le garçon pousser son engin, la camionnette s'arrêter. Rien de plus simple.

Marie secoua la tête.

— Non, ce n'est pas si simple... Vous avez dû perdre un temps fou à faire ces recherches.

— J'ai du temps de libre, je vous l'ai dit.

— Je vous croyais sur un chantier.

Puis elle fut si gênée qu'elle se leva, alla chercher la bouteille d'orangeade.

— Vous en boirez bien un verre.

— Comment avez-vous dit ? Que vous me croyiez sur un chantier ? Mais pourquoi ?

— Mercredi, je suis passée devant chez vous, dit-elle en rougissant, et il n'y avait pas de lumière.

— Je suis rentré tard, mercredi... Je faisais les bistrots de La Nouvelle pour rencontrer des cimentiers. Ce sont des gens qui ont toujours soif. Des gens avec des poumons tapissés de poussière dure... Si j'avais su que vous passeriez je vous aurais attendue.

— C'était tout à fait accidentel, dit-elle.

Il leva son verre et en but une grande gorgée, le mira dans la lumière de la lampe.

— Quelle couleur !... C'est drôle mais je ne savais pas que c'était aussi bon. J'ai le tort de ne boire que du vin et du pastis. Mais rassurez-vous, dans des limites raisonnables. Sur les chantiers, je ne bois que de l'eau... Lorsque je travaille dans les Corbières surtout. L'hiver, les sources coulent. Au printemps aussi. L'eau y est excellente.

Elle réfléchissait. Lorsqu'elle avait abordé ces groupes de motards de Narbonne, elle avait commis une erreur. Tous ces jeunes âgés de plus de dix-huit ans pilotaient de grosses motos. Ils devaient dédaigner les engins de petite cylindrée, ceux réservés aux moins de dix-huit ans. De plus, leurs machines coûtaient fort cher et Gildas ne devait pas être très riche puisque, selon le poissonnier, il n'avait pas un sou en poche pour faire réparer sa roue.

— Excusez-moi, dit-elle en se rendant compte qu'elle ne l'écoutait plus depuis quelques instants.

— Vous pensez à lui, n'est-ce pas ? Croyez-vous que vous allez pouvoir utiliser tout ça ?

— C'est déjà beaucoup, dit-elle.

— Oui, mais pas assez... Le marchand de poissons m'a dit qu'il n'était pas très bavard. Il a bien essayé de lui faire dire qui il était, d'où il venait, ce qu'il faisait, mais le garçon s'est défilé. Finalement, ils ont parlé mécanique. Là-dessus, paraît-il, le garçon était intarissable.

— Est-il vraiment bossu ?

— Il doit avoir une déformation de l'épaule... Autrement, il serait assez joli garçon, mais ça doit le rendre sauvage.

Il termina son verre d'orangeade.

— D'ailleurs, il allait comme un dingue sur sa petite moto et traversait Le Lac sans ralentir. Il a failli écraser quelques chats. Le genre de type qui oubliait sa bosse grâce à la vitesse. Ah ! si, autre chose, d'après le poissonnier la Honda n'était pas toute récente. On l'avait même repeinte maladroitement en vert pomme. La peinture avait même coulé en certains endroits.

Posant le verre sur le plateau, il se leva.

— Voilà. Je ne sais pas ce que vous allez faire de ces renseignements mais j'espère que vous serez prudente. Le bossu est certainement un garçon malheureux donc dangereux. Ne croyez pas que je n'aime pas les jeunes. Mais je me mets à sa place. Entre seize et dix-huit ans, une gueule pas trop moche mais cette saleté dans son dos, il y a de quoi désespérer de la vie, vous comprenez ? Une moto c'est fait pourquoi la plupart du temps ? Pour se donner confiance, pour se croire supérieur en faisant du slalom entre les voitures, en allant parader sur les « Barques » à Narbonne ou sur les plages l'été. Mais aussi pour draguer les filles. Et notre pauvre petit bossu ne pouvait se permettre de prendre une fille sur son siège arrière.

Imaginez un peu. Elle s'installe, elle noue ses bras autour de la taille du gars. Et où met-elle sa tête ? Vous les avez vues comment elles font ? La joue appuyée contre les dorsaux du pilote, les yeux fermés, la bouche ouverte, grisées par la vitesse. Avec lui, impossible.

Julie, pourtant, l'avait fait. Une petite fille pas assez grande pour que cette bosse la gêne. Elle collait sa joue contre les reins du garçon, et lui s'imaginait qu'il emportait une jeune fille. Il oubliait son infirmité et ensemble ils roulaient comme des fous dans les garrigues, les chemins creux. Ces images l'émouvaient. Mais Gildas avait oublié la petite cavalière qui l'acceptait tel qu'il était. Pire, il l'avait abandonnée et elle, fidèle, raisonnant comme toujours avec une maturité d'esprit extraordinaire, avait tu sa présence, avait refusé de le désigner comme seul coupable.

— Bonsoir, dit Pierre Vardas. Vous avez besoin de réfléchir maintenant. Si vous en avez le temps, passez donc me voir... Et souvenez-vous, restez prudente avec le petit bossu, même s'il vous donne envie de pleurer comme maintenant.

Ne pouvant prononcer un seul mot, elle le raccompagna jusqu'à la porte. Gentiment, il lui tapota l'épaule et s'en alla.

Chapitre XIV

Depuis une heure, elle rôdait dans les petites rues proches de l'Hôtel de Ville. Parfois, elle pénétrait sous un porche, dans des cours successives. Une simple tache verte suffisait à faire battre son cœur. Elle découvrit quelques motos garées dans des couloirs et même une petite Honda de couleur rouge. Elle tourna longtemps autour de cette dernière, osa se pencher, essayer de gratter la peinture écarlate, espérant trouver une autre teinte dessous. On faillit la surprendre et elle finit par rejoindre la rue. Gildas avait pu peindre son engin mais s'il manquait d'argent il n'avait pu faire qu'un travail grossier.

Elle consultait les boîtes aux lettres, montait aussi dans les étages pour lire les plaques sur les portes. À partir d'une certaine hauteur on ne trouvait plus que des morceaux de carton griffonnés, tapés à la machine à écrire plus rarement. Mais Gildas pouvait être un nom inventé, un surnom qui n'apparaîtrait nulle part, qui n'appartenait qu'à la mémoire des gens ayant connu le bossu, qu'à un petit groupe de ceux qui, du même milieu que le garçon, le protégeraient instinctivement.

Comme elle passa plusieurs fois dans les plus étroites ruelles on commença de la regarder. Des fenêtres s'ouvraient directement sur les odeurs d'urine de chat et l'ombre endémique de ces canons urbains. Depuis longtemps, l'ancienne population de ce quartier habitait ailleurs, dans les constructions récentes de la périphérie. Ne restaient que des vieux, et une nouvelle génération de gens hétéroclites, que le manque d'argent empêchait d'aller ailleurs. Des gens âgés et des jeunes qui se regardaient avec méfiance. Mais qui retrouvaient une fraternité éphémère pour signifier à Marie qu'elle n'avait rien à faire dans le coin.

De temps en temps, elle échappait à ce labyrinthe froid et humide pour retrouver une rue à peine plus large mais passante, animée par quelques étalages de fruits et primeurs. C'est au cours d'une de ces remontées vers un air plus respirable qu'elle découvrit un petit marchand de cycles et osa lui parler d'un garçon bossu qui possédait une Honda 125 peinte en vert pomme.

— Non, je ne vois pas, dit l'homme. Des motos, on commence à en voir un peu trop dans le coin. La nuit, ces petits salauds font des courses dans les ruelles. Et que je t'y vais pleins gaz et pot d'échappement trafiqué. Ah ! c'est du joli.

Il ne s'intéressait qu'aux bicyclettes, avait une haine féroce pour

tout ce qui pétaradait. Elle n'en tirerait rien et revint vers l'Hôtel de Ville, pénétra aux Dames de France. Juste le temps de côtoyer beaucoup de monde, de se laisser aller au rythme des clients. Dans ces grands magasins, on pouvait abandonner le commandement de son corps, de ses jambes. C'était presque reposant si l'on ne prétendait pas aller à contre-courant ou simplement avoir un but déterminé.

Elle croisa plusieurs garçons et filles en combinaison de motard, se retourna pour les suivre des yeux. Des plus de dix-huit ans qui possédaient des monstres rugissants et non une sorte de vélo avec un moteur. Des êtres supérieurs qui avaient dans leurs yeux la certitude d'appartenir à l'élite routière. Rien à voir avec le petit boscot qui montait un engin à la cylindrée limitée par la loi, un être que l'âge frappait d'incapacité partielle, un handicapé de la mécanique. Du corps également.

Tout en se laissant porter par la foule, elle réalisa que Gildas ne devait guère avoir d'amis pour s'en aller loin de Narbonne, seul avec sa Honda. Un souffre-douleur ? Un exclu ? Participait-il, le soir, à ces rondes bruyantes dans les rues de la vieille ville, à ces gymkhanas provocateurs pour les derniers habitants des ruelles ?

Une nouvelle fois, elle plongea dans le labyrinthe, essaya de trouver de nouvelles ruelles, d'autres immeubles anciens à visiter. Dans certains la minuterie ne fonctionnait plus. Il y avait des cabinets de palier à l'odeur repoussante, des robinets d'étagage également. Elle vit une dame âgée venir chercher un broc d'eau comme elle devait le faire depuis toujours.

Des noms, des noms, souvent espagnols, italiens, arabes plus rarement. Quelquefois des prénoms d'un autre âge : Mlle Eudoxie Rigal, M. Zozime Ramet... Germaine, et surtout sa fille Gilberte lui avaient assez bien reproché d'avoir appelé sa fille Julie.

À force d'errer dans ces pierres d'un autre âge, elle finissait par oublier Gildas, se laissait gagner par une certaine mélancolie. Elle avait l'impression de visiter une cité fantôme, mais il y avait des bruits de radio, des odeurs et parfois l'écho d'une dispute qui n'avait jamais commencé et qui ne finirait jamais.

Elle pensait que Gildas avait pu trouver refuge dans un tel endroit. Peut-être même ces lieux l'avaient-ils secrété comme ils sécrétaient des cafards et des « poissons d'argent » ?

— Bonjour.

Comme prise en faute, Marie sursauta alors qu'elle lisait un nom écrit à la craie sur une porte. Une jeune femme brune arrivait derrière elle, un peu essoufflée par les deux étages et une grossesse d'au moins six mois.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Un jeune garçon, il se nomme Gildas, il a une petite moto et

une sorte de bosse dans le dos.

La jeune femme se mit à rire.

— Une moto et une bosse...

Marie sourit également.

— Je croyais que c'était le propriétaire qui vous envoyait. Il doit faire déboucher les cabinets depuis quinze jours et depuis nous ne payons pas le loyer pour l'y obliger. Il nous a menacés d'envoyer l'huissier.

— Je n'ai rien d'un huissier, fit Marie amusée.

— Non, bien sûr, mais celui du proprio emploie une jeune femme, clerc si vous voulez parce qu'il a la trouille de venir lui-même. Il pense qu'un sourire féminin arrangera tout. Gildas avez-vous dit ? Je ne connais personne de ce nom. Un nom assez rare, non ? Un journaliste de la télé ne s'appelle-t-il pas ainsi ?

— Tiens, c'est vrai, dit Marie, je n'y avais jamais pensé.

Y avait-il un rapport ? Le garçon ressemblait-il à ce journaliste ?

— Tant pis..., dit-elle.

— Vous n'avez pas d'autres indications ?

La jeune femme ouvrait une porte mais ne paraissait pas pressée de rentrer chez elle.

— Je sais seulement qu'il peut habiter dans les quartiers autour de la place de l'Hôtel de Ville.

— Ça fait beaucoup de maisons à visiter. Vous en avez pour des jours, des semaines.

— Une demi-journée m'a déjà épuisée, avoua Marie, je me demande si je ne vais pas renoncer.

— C'est important ?

— Oui, très important.

Cette inconnue avait le même sourire que Pierre Vardas. Elle aussi provoquait la sympathie, dégageait une grande chaleur humaine, une compréhension sincère.

— Si vous ne trouvez pas ?

— Je ne sais pas, mais je crois que je continuerai à chercher toute ma vie durant.

— Voulez-vous entrer ?

Elle trouva stupide de dire qu'elle allait déranger. Elle suivit la jeune femme qui posa son panier de provisions sur un banc de bois. On pénétrait dans une grande salle, sobrement meublée.

— Nous sommes venus pour les vendanges, mon mari et moi, et nous n'avons pas envie de remonter à Paris. Pourtant, ça fait six mois que nous en bavons à essayer de trouver quelque chose dans ce pays.

— Il n'y a pas de travail.

— Mon mari travaille au marché.

Elle désigna le panier :

— Tout ce qu'il peut récupérer, tout ce qui se jette et qui est encore très sain... Tout un art de vivre pour peu d'argent, vous savez. Il a une famille, ce Gildas ?

— Je l'ignore. Au départ, je n'avais que la moto. Puis j'ai découvert que c'était une Honda 125, qu'elle n'était pas récente et qu'il l'avait repeinte en vert lui-même. Puis j'ai su qu'il était bossu et que la dernière personne à l'avoir vu l'avait déposé lui et son engin place de l'Hôtel de Ville. On ne peut quand même pas aller très loin avec une petite moto dont la roue est crevée.

— C'est déjà beaucoup, dit la jeune femme.

Sur la porte, Marie avait lu deux prénoms et un nom, Paul et Caroline Gauthier.

— Écoutez, pour les motos il y en a dans le coin, mais pas des masses. Ou ce sont des jeunes sans problèmes d'argent, qui en ont, ou ce sont les petits loulous des grands ensembles périphériques. Je me demande si vous trouverez par ici.

— Il aurait pu demander à ce poissonnier qui l'a déposé au centre de l'amener jusque là-bas. Je crois savoir qu'il n'est pas très argenté. Il pourrait être un de ces loulous, en effet. Mais c'est dans ce coin qu'il a été vu pour la dernière fois.

— Évidemment, vous pouvez tomber sur lui par hasard mais encore faudrait-il se promener sans arrêt dans le quartier.

— Je ne suis pas de Narbonne mais de Sigeac... Je travaille toute la semaine et n'ai que le samedi et le dimanche. Mais un seul dimanche tous les quinze jours.

Caroline Gauthier vidait son panier en examinant chaque fruit, chaque salade. Marie, étonnée, n'arrivait pas à croire que ces produits avaient pu être jetés. Pour une simple tache, pour quelques tavelures. Depuis quelques jours, elle découvrait que l'on pouvait vivre différemment de ce qu'elle connaissait. D'abord avec Pierre Vardas puis avec cette jeune femme.

— Est-ce que ce Gildas travaillait, à votre avis ?

— Non, je ne le pense pas.

— Il n'allait pas à l'école non plus ?

Comment aurait-il pu suivre des cours et rejoindre Julie lorsque celle-ci rentrait de classe ?

— Certainement pas ou bien alors de façon très fantaisiste.

— Mais il trouvait de l'argent pour mettre de l'essence dans sa moto.

— Peut-être la vole-t-il, dit Marie.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup, n'est-ce pas ? demanda Caroline Gauthier. Vous a-t-il fait du mal ?

Elle préféra ne pas répondre, regarda ailleurs.

— Je dis ça parce que vous ne paraissez pas accepter sa

personnalité. Qu'il soit bossu, qu'il ait une moto, pas d'argent, pas de travail ou pas d'école attitrée, tout cela vous paraît inadmissible. Avez-vous essayé de savoir qui il était réellement ?

— Je n'en ai pas eu le temps, dit Marie. Maintenant il faut que je vous laisse. Vous avez été très aimable.

— Ne le prenez pas mal mais pour moi ce Gildas est un marginal, un asocial comme je le suis, comme l'est mon mari et instinctivement je prends sa défense.

— Je comprends très bien, dit Marie. En agissant comme je le fais je ne trouverai personne pour m'aider, n'est-ce pas ?

— C'est fort possible, surtout si vous ne dites pas ce que vous lui voulez exactement.

Marie hocha la tête. Cette jeune femme ne comprendrait pas qu'elle voulait retrouver Gildas afin de l'accuser d'un crime pour lequel sa petite fille lui avait été enlevée. Jamais elle ne pourrait lui expliquer ses souffrances, ses remords.

— Vous allez continuer quand même ?

— Il le faut bien.

— Avez-vous songé un seul instant que ce Gildas pouvait être un fugueur ? Il y en a des tas en ce moment qui vont de ville en ville, un jour ici le lendemain ailleurs...

Marie, intéressée, revint vers le centre de la pièce.

— Ces gosses-là ont souvent des adresses où ils n'ont qu'à se présenter pour recevoir un coin pour coucher et de quoi manger. En général chez d'autres gosses qui ont toujours eu envie de filer ailleurs mais qui n'arrivent pas à concrétiser leur rêve. Mais il y a aussi des foyers, des centres d'accueil... Je suis certaine qu'à Narbonne il y en a un ou deux... D'autres aussi à la campagne.

— Merci, dit Marie.

Elle partit avec la certitude de laisser d'elle une image antipathique. Cette femme devait la trouver incapable de communiquer avec les autres, uniquement préoccupée par son idée fixe. Elle faillit retourner, aller plaider sa cause.

Chapitre XV

Jamais Julie ne lui parut en aussi excellente santé que ce dimanche-là et aussi joyeuse. Mme Cauteret s'était abstenue de téléphoner à la directrice de l'institution, à moins qu'on ait eu la délicatesse de ne pas en informer Julie.

— J'ai bon espoir, lui dit Marie. Je suis sur la bonne voie et d'ici quinze jours nous serons ensemble.

— Dans quelle ville irons-nous ?

— Peut-être Béziers... Agde... Ou pourquoi pas Sète ?

— J'aimerais bien Sète à cause du port. Ce serait très agréable que d'aller voir les bateaux... Tu crois que les gens sont gentils, là-bas ?

— Oh ! mais certainement. Il n'y aura aucun problème.

— Crois-tu que je pourrai rentrer en sixième ?

Marie faillit montrer son embarras. Dans sa poursuite d'une chimère ne négligeait-elle pas l'avenir de sa fille ?

— La directrice dit que je travaille bien. Mais je suis sûre que dans un C.E.S. c'est complètement différent.

Dans les quinze jours à venir, il lui faudrait trouver du travail, un appartement, inscrire Julie dans un collège et poursuivre ses recherches. La veille, elle avait trouvé deux foyers pour jeunes gens dans l'annuaire, l'un à Narbonne ville l'autre dans la campagne. Celui de la ville n'était pas situé dans le centre mais dans les faubourgs, sur la route de Carcassonne. Elle s'y était présentée mais n'avait trouvé personne. Une voisine avait bien voulu lui dire que le foyer ne fonctionnait que l'été et jusqu'à la fin des vendanges.

— Heureusement, avait-elle ajouté, venimeuse, on n'est quand même pas tranquille avec tous ces voyous...

Encore une fausse piste. Elle n'avait même pas envie de se rendre à l'autre du côté de Gruissan.

— À quoi penses-tu ?

— À ce que nous pourrons faire dans quinze jours, lui dit Marie en sursautant.

— Tu as l'air d'avoir du souci.

— Rien n'est facile... Mais il faut que j'y parvienne.

— Pourquoi n'as-tu pas accepté pour Béziers ?

— Parce que c'était Mme Cauteret qui m'avait trouvé cette place. Penses-tu que j'ai eu tort ?

— Non, pas du tout. Tu sais, je peux vraiment attendre quinze

jours de plus s'il le faut, je ne suis plus une enfant.

— C'est très gentil de ta part..., commença Marie.

Puis elle se sentit brusquement angoissée. Cette façon de dire « Je ne suis plus une enfant ». Mais elle le savait fort bien que Julie n'était plus une enfant, qu'elle avait un jugement bien meilleur que chez bien des adultes, qu'elle s'intéressait à des sujets qui auraient rebuté des êtres de vingt-cinq ans et plus. Mais pourquoi pensait-elle immédiatement aux possibilités intellectuelles de Julie et jamais à son apparence physique. « Je ne suis plus une enfant. » Marie l'examina furtivement. Elle pouvait paraître plus que son âge mais elle restait encore une petite fille. Alors pourquoi disait-elle qu'elle n'en était plus une ? Parce qu'en ce moment elle assumait les responsabilités d'une adulte ? Parce qu'elle avait commis un acte d'adulte en tuant sa tante et qu'elle payait comme une adulte ? Ou bien alors ce Gildas...

— Tu vas rire, lui disait Julie, mais je viens de lire un roman de la Comtesse de Ségur... Je n'en avais jamais lu et ici il n'y a pas tellement le choix, tu sais... *Les Petites Filles modèles, Les Malheurs de Sophie*, c'est plutôt bête...

— Oui, dit Marie, ces fillettes qui vivent dans un château et dont le passe-temps favori est de faire la charité, ce n'est pas vraiment crédible.

— Celui que j'ai lu jusqu'au bout c'est : *François le Bossu*, dit Julie.

Marie se hâta de répondre. Surtout pour ne pas marquer son trouble par la moindre hésitation :

— Je ne m'en souviens pas tellement.

— C'est pas mal du tout...

Elle pensait toujours à ce Gildas, devait même imaginer une belle histoire dont elle était l'émouvante héroïne qui sauvait le pauvre bossu d'un triste sort en prenant sa place.

— Tu crois que c'est possible dans la vie d'aujourd'hui ? demanda-t-elle à sa mère.

— Pourquoi pas, dit Marie. Oh ! bien sûr, il faut transposer l'intrigue, oublier ces châteaux et tout le reste...

Comment faire pour l'empêcher de s'enfoncer une nouvelle fois dans l'erreur ? N'avait-elle pas eu tort de faire semblant de retrouver la gourmète ? De laver Boris de tout soupçon ? Au milieu de ces étrangers qui favorisaient chez Julie un certain repli sur elle-même n'allait-elle pas de nouveau parer ses éphémères compagnons de toutes les qualités ? N'allait-elle pas trouver des excuses à Gildas, attendre indéfiniment son retour ? D'autre part, avait-elle le droit de laisser Julie dans l'affreuse conviction que l'amitié, voire l'amour n'existaient pas, que chacun ne cherchait qu'à tromper, dépouiller l'autre ?

— François le Bossu finit par mourir, dit Julie, et c'est aussi bien

comme cela.

— C'est un peu triste, non ?

Julie ne répondit pas.

Ce fut sur le chemin du retour qu'elle se sentit incapable de retrouver son petit appartement, cette cellule anonyme incluse dans d'autres cellules où la vie se manifestait bruyamment, accusant encore sa solitude. Il faisait nuit lorsqu'elle aperçut la lumière. Pierre Vardas avait déjà ouvert sa porte, l'attendait en tirant sur sa pipe.

— J'ai reconnu le bruit du moteur, dit-il.

— Un beau jour, il m'abandonnera complètement, répondit-elle. Je ne vous dérange pas ?

— Cette question n'est pas à poser, dit-il. Vous avez l'air d'avoir besoin d'une bonne grillade et d'un verre de rouge... Justement, j'ai tout ce qu'il faut.

Des souches de vignes brûlaient dans la cheminée et elle s'en approcha, découvrant qu'elle avait froid, qu'elle était lasse. Elle le regarda faire griller la viande comme dans un rêve.

— Je devrais vous aider, dit-elle.

— Reposez-vous, essayer de laisser tomber ce fardeau qui commence à devenir trop lourd pour vous.

Elle ferma les yeux, réussit à retenir ses larmes.

— Allez-vous le porter toute la vie ? Vieillir avant l'âge à cause de vos efforts désespérés ?

— Je ne sais pas. Pour un soir peut-être, mais demain je me sentirai obligée de le reprendre...

— Et si Gildas n'existait pas ? S'il n'y avait qu'une suite de coïncidences. La vie n'est-elle pas ainsi, faite de hasards ? Certains s'amuse à les lier pour nous croire prédéterminés ? N'est-ce pas absurde ?

Marie aurait pu accepter cette hypothèse si quelques heures plus tôt sa fille ne lui avait parlé de ce livre, *François le Bossu*. Nouvelle coïncidence ? C'était Pierre Vardas qui, la première fois, avait affirmé que le motocycliste inconnu avait une bosse. Le poissonnier avait confirmé. Elles n'en avaient jamais parlé, Julie et elle. Et pourtant sa petite fille évoquait *François le Bossu* de la Comtesse de Ségur, et ce ne pouvait être un hasard.

— Venez manger.

Peut-être but-elle un peu trop de vin. Peut-être pour la première fois depuis des années se sentit-elle bien, au chaud, protégée, avec quelqu'un qui pensait à fermer les volets, la porte, à éteindre le feu, la lumière. Quelqu'un qui à sa place avait débarrassé la table, quelqu'un qui l'avait aidée à s'allonger sur un lit, qui avait soigneusement étendu de chaudes couvertures sur elle.

Dans la nuit elle se réveilla, sut qu'elle était chez Pierre et qu'il ne

pouvait être très loin. Elle l'appela et il accourut aussitôt. Dans l'obscurité, elle lui prit la main et la porta à ses lèvres, puis le força à s'allonger auprès d'elle. Lentement, très lentement, ils s'embrassèrent, se dénudèrent, firent l'amour. Sur un rythme si lent que ce fut bientôt pour elle l'heure de partir.

— Je reviendrai..., dit-elle. Mais je ne peux te dire quand.

— Toute la semaine j'attendrai, répondit-il simplement.

Toute cette journée du lundi fut pleine, grosse dans le sens de fécondée, d'un merveilleux bonheur, mais la nuit suivante, dans cet appartement détestable, accrocha de nouveau sur ses épaules un sac d'incertitudes, de questions. Elle se sentait coupable, attendait résignée un châtiment inévitable.

Le mardi, à 17 heures, sans même passer chez elle, elle rejoignit Pierre Vardas dans sa maison isolée.

— Je viens faire l'amour avec toi..., lui dit-elle. Tout de suite.

Plus tard, elle fut inquiète.

— Tu m'as trouvée excessive, n'est-ce pas ? Un peu folle ? Je dois te donner l'impression de ne penser qu'à ça, de ne pas savoir être tendre, mais c'est dans le plaisir que j'arrive vraiment à oublier.

Il avait préparé une grosse soupe paysanne qui faisait flotter dans la maison un chaud parfum de bien-être et de pérennité de la vie. Une odeur qui allait bien aux murs épais, à la rusticité du décor.

— Tu en as fait pour une famille nombreuse, remarqua-t-elle. Tu aimes tant la soupe ?

— Pas à ce point, mais je l'aurais fait réchauffer plusieurs soirs de suite pour que son odeur t'accueille.

Ce soir-là, elle parla. Il l'écouta sans l'interrompre. Elle raconta sa vie depuis la mort de son mari, puis celle de Simon, son fils. De ses difficultés, puis de Julie, surtout de Julie, de Willy, de Boris et de Gildas. De sa belle-sœur, de sa nièce et de Mme Cauteret.

— Ils ne me la rendront que si je quitte ce pays pour m'installer ailleurs, et ils ont raison. Julie ne peut affronter les gens d'ici, même pas leurs regards.

— Je peux trouver un chantier dans d'autres départements, dit Pierre Vardas. La semaine prochaine, j'irai trouver le juge pour enfants. Je lui expliquerai qui je suis, ce que je compte faire. Il me fera confiance. Je saurai le convaincre.

Marie se taisait. Julie serait-elle convaincue ? Comment lui expliquer qu'il y aurait désormais un Pierre Vardas avec elles ?

— Il te faut lui écrire.

— Oui, dit-elle, demain.

— Et Gildas ?

— Je ne sais pas... Peut-être qu'il y a eu une série de coïncidences, effectivement.

Pierre fumait sa pipe en la regardant tranquillement.

— Tu ne l'accepteras jamais, dit-il. Autant essayer encore. Demain, je partirai pour Narbonne et je chercherai. Mais accepteras-tu sans arrière-pensée ce que je te dirai ensuite ?

— Oui, dit-elle, sans arrière-pensée.

Elle reprit son travail, ses petites habitudes. Le mercredi passa aisément, le jeudi fut plus difficile. Pierre lui avait dit qu'il lui téléphonerait dès qu'il aurait du nouveau. Mais il ne le fit pas. Le jeudi soir, elle vint jusqu'à la maison. Les volets, la porte étaient fermés. Sachant où se trouvait la clef elle pénétra dans la grande pièce. Une odeur âcre de feu éteint y régnait. Une odeur qui sentait l'abandon définitif, et elle se hâta de ressortir, remit la clef dans sa cachette et rentra chez elle.

Pierre Vardas lui téléphona le vendredi à 15 heures.

— Voilà ce que j'ai trouvé, dit-il. Une communauté installée dans le vieux quartier dans un immeuble qui menace ruine. Des jeunes s'y succèdent constamment, ne restent que quelques jours, rarement plus d'un mois. Seuls deux types habitent là constamment. Ils ne posent de questions à personne, reçoivent, logent et nourrissent ces mômes qui passent. Parfois la police fait une descente, retrouve quelques fugueurs, quelques drogués. Ces deux types se souviennent qu'au mois d'avril un garçon est passé. Il possédait une Honda 125 achetée d'occasion et bricolée tant bien que mal. Ce garçon se nommait Gilles Dazergues, avec un Z. Il demandait qu'on l'appelle Gildas. Il venait de Lyon, parlait de l'Espagne. Toute la journée il filait sur son engin, ne rentrait pas tous les soirs. Une nuit, il est revenu vers minuit, a dit qu'il avait crevé. Le lendemain, il a réparé sa roue. Il semblait avoir hâte de pouvoir conduire de nouveau sa petite moto. Et puis un beau jour il a disparu et les deux types en question pensent qu'il a dû passer en Espagne. Ou qu'il est rentré chez lui à Lyon. Mais ils pensent plutôt à l'Espagne car il a laissé chez eux pas mal d'affaires comme s'il comptait les reprendre au retour. J'ai peut-être commis une bêtise en essayant de les acheter. Je leur ai proposé de l'argent pour qu'ils nous préviennent lorsque le gosse reviendrait. Ils se sont fâchés et m'ont presque fichu à la porte.

— Bien, dit-elle. Tu rentres ?

— Je suis rentré. Je téléphone de Sigeon et maintenant je vais à la maison.

— À tout à l'heure, dit-elle.

Lorsqu'ils se retrouvèrent ils firent tout de suite l'amour dans la maison à peine réchauffée par le feu allumé depuis peu. Par la suite, elle fut surprise de n'avoir eu que cette préoccupation, de ne pas l'avoir questionné sur ses recherches.

Ce fut Vardas qui en parla le premier alors qu'elle déballait les

provisions achetées avant de venir. Il lui donna l'adresse de cet immeuble vétuste, d'autres précisions.

— Ce Gilles Dazergues était renfermé, peu bavard. Seule sa moto paraissait l'intéresser. Il y avait des filles à ce moment-là dont une peu farouche qui n'arrêtait pas de faire l'amour avec des partenaires différents. Elle a essayé de draguer Gildas mais il a failli la gifler. Un drôle de type, non ?

Un garçon malheureux, hérissé par la pitié ou l'amour facile qui avait rencontré l'amitié affectueuse de Julie. Mais qu'en avait-il fait ?

— Que décides-tu ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Le lendemain, elle se réveilla avant lui, quitta le lit furtivement, s'habilla dans la cuisine et sortit en silence. Le bruit du démarreur allait le réveiller mais elle savait qu'elle aurait disparu lorsqu'il sortirait sur la porte.

À la Maison de la Presse, elle chercha dans le rayon de la Bibliothèque Rose. La plupart des romans de la Comtesse de Ségur y figuraient à l'exception de *François le Bossu*.

— Je peux vous le commander, proposa le dépositaire. Il sera là ce soir avec le colis des journaux. Demain au plus tard.

— Merci, dit-elle. Je dois aller à Narbonne, je l'achèterai là-bas.

Tout en roulant, elle essayait d'établir un ordre de priorité. Acheter d'abord ce livre puis se rendre dans cette sorte de foyer où Gildas Dazergues avait séjourné plusieurs semaines.

Un samedi, elle eut du mal à trouver une place de parking, passa de ce fait devant une Maison de la Presse.

— Je vous fais un paquet cadeau ? proposa la vendeuse.

Elle n'osa refuser, eut la patience d'attendre qu'on enveloppe le roman d'un joli papier, qu'on noue un ruban noir autour, qu'on colle une étiquette. Du même coup, ce livre ainsi présenté devint pour elle un objet précieux, inquiétant.

Elle pénétra dans un bar, commanda un café et un croissant, commença de défaire le joli papier. Une grosse femme qui mangeait un sandwich en buvant un verre de vin blanc ne cessait de la regarder, fut certainement surprise en voyant la couverture rose.

Marie consulta le roman sans oser aller tout de suite à la fin. Elle ne se souvenait pas que les dialogues étaient présentés ainsi, comme dans une pièce de théâtre, avec au milieu de la page le nom de la personne qui parlait. Il y avait énormément de dialogues.

La grosse femme commandait un autre verre de vin au garçon et attirait son attention sur Marie. Ils échangeaient des sourires narquois mais elle s'en moquait.

Elle se força à manger son croissant, avala d'un trait son café, n'osa en commander un autre à cause du garçon. Enfin elle ouvrit le

roman à la dernière page. Elle y apprit qu'un certain Adolphe avait connu une triste fin. Elle ignorait qui était cet Adolphe. Mais un paragraphe plus haut, elle put lire « Quant à Christine et à François, ils ne se lassent pas de leur bonheur ; ils ne se quittent pas ; ils n'ont jamais de volontés, de goûts, de désirs différents. Ils ne vont pas à Paris et ils vivent à Nancé chez leur père. »

Pourquoi Julie lui avait-elle dit que François le Bossu mourait à la fin de l'ouvrage ?

Chapitre XVI

Pour revenir à sa maison au bord de l'étang, elle avait dû faire un détour afin de ne pas passer devant chez Pierre Vardas. Même à cette distance elle n'était pas certaine qu'il n'entendrait pas le bruit ferraillant de sa voiture, craignait de le voir arriver.

Quelques brumes flottaient sur l'étang mais la journée serait très belle. Pour l'instant, l'air humide faisait frissonner en pénétrant dans la 2 CV dont la vitre gauche était relevée. Marie le respirait à pleins poumons en examinant la maison. Depuis des mois, bientôt sept, elle ne pénétrait que dans le rez-de-chaussée et le plus souvent dans la cuisine.

Jamais elle n'avait songé à se rendre dans la vieille remise accolée à la bâtisse qui autrefois lui servait de garage. Il y avait d'ailleurs juste assez de place pour la voiture, le reste étant occupé par un vieux matériel de vigneron. Un pressoir vermoulu, de vieilles barriques éclatées pour la plupart, des portes empilées les unes dans les autres jusqu'au toit. Son mari d'abord avait toujours parlé de brûler tout ça, puis elle avait souvent songé à faire du rangement.

Parmi le trousseau elle choisit la clef de la remise mais ne put se résigner à descendre de voiture pour aller ouvrir la porte. Il existait une autre clef qu'elle n'avait jamais retrouvée depuis le mois d'avril et dont elle ne s'était guère préoccupée.

Enfin elle se décida, marcha rapidement vers la porte de la remise, enfonça la clef. Il fallait en même temps soulever le battant pour faciliter le jeu du pêne. À cet effet, son mari avait vissé une poignée qu'elle saisit à pleine main. La serrure fonctionna avec un grincement qu'elle avait oublié.

Les barriques avaient achevé de s'ouvrir durant l'été. Les cercles de fer avaient glissé tout en bas. L'été avait été particulièrement chaud et le bois avait achevé de se dessécher. Il y avait un amoncellement incroyable de douves.

Elle essaya de se frayer un passage mais n'y parvint pas. Il lui fallait ranger tout ça si elle voulait poursuivre son chemin. Méthodiquement, elle commença de ranger les douves et les douelles. Autrefois, on pouvait aisément passer entre les demi-muids et les barriques. Julie s'amusait à cache-cache avec son frère Simon mais avait tout de suite peur dans la relative obscurité.

En mettant le pied sur un cerceau elle le redressa violemment et il frappa son mollet si fort qu'elle poussa un cri et se frotta longuement

la partie atteinte. Elle se souvenait qu'enfant, elle jouait au cerceau avec. Ce qui n'était pas aisé vu la forme, une section de cône. L'habileté consistait justement à le faire rouler sur le fil du plus grand cercle.

Au bout d'un moment, elle dut ôter sa veste de laine tant ce travail lui donnait chaud. Elle ne pensait pas tellement à ce qu'elle faisait. Mais il lui fallait aller jusqu'au bout, dégager le passage pour aller regarder derrière les piles de comportes.

De temps à autre elle allait jeter un coup d'œil à l'extérieur, craignant que Pierre ne la trouve là. Il devait normalement penser qu'elle se trouvait à Narbonne mais elle le savait intuitif, capable de suivre le cheminement de ses pensées à elle.

D'abord elle aperçut un point brillant, se demanda si ce n'était pas un vieux vélo des enfants, abandonné là depuis longtemps. Qu'est-ce qui pouvait briller ainsi, pensait-elle, la sonnette ? Le guidon nickelé ? Mais normalement il aurait dû être rouillé depuis longtemps.

Elle avança la main vers cet objet insolite, sursauta en voyant une main venir à la rencontre de la sienne, faillit crier mais n'eut guère envie de rire en constatant son erreur. C'était un miroir rectangulaire qui venait de refléter sa main. Un miroir encadré de métal brillant et qui se prolongeait d'une tige elle-même fixée sur un gros guidon. Un rétroviseur.

Quelques tonnelets effondrés, encastrés les uns dans les autres, l'empêchaient de distinguer l'ensemble de la Honda 125 mais elle était certaine que la moto se trouvait bien là depuis le mois d'avril. Depuis le terrible jeudi.

Elle recula comme pour estimer l'obstacle mais avec le secret désir de ne pas aller plus loin. Tout au contraire, elle aurait voulu entasser de nouveau les douves en cet endroit, faire disparaître à jamais cet engin. Maintenant des relents d'huile montaient à ses narines. Comment ne les avait-elle pas sentis plus tôt ? Elle fut certaine que la remise entière empestait.

Marie continua de reculer, sortit. Un vent frais soufflait qui achevait de dissiper les brumes sur l'étang. Elle se sentit transpercée et sa transpiration sécha brusquement sur elle, la glaçant. Elle dut retourner chercher sa veste, l'enfila en courant vers la voiture où elle s'enferma.

Elle tendit la main vers le démarreur, la laissa retomber pour regarder la porte de la maison. Maintenant, elle devait ouvrir celle-là, monter l'escalier, dépasser le premier étage, aller jusqu'au grenier.

— C'est impossible.

Pierre Vardas. Lui le ferait. Lui aurait cette volonté d'en finir une bonne fois pour toute. Mais elle, pouvait-on exiger d'elle qu'elle le fasse ?

Mais elle se retrouva en dehors de la voiture, à moins d'un mètre de cette porte qu'elle ouvrit du premier coup. Longtemps, il y avait eu cette odeur fade du sang. Le sang de sa belle-sœur nettoyé à grande eau javellisée. Mais l'odeur n'avait jamais complètement disparu. Non, jamais, même si elle avait feint de croire le contraire.

En bas de l'escalier, elle essaya d'allumer la lumière avant d'oser regarder vers le haut, se rendit compte qu'elle n'avait pas enclenché le compteur électrique, revint sur ses pas. La lampe de l'escalier s'alluma.

On voyait toujours l'étrange silhouette dessinée à gros traits de craie mais il fallait faire partie du drame pour y voir la forme d'une femme tombée la tête vers le bas, les jambes sur les marches supérieures. Marie monta le long du mur, évitant de marcher sur cette matérialisation, découvrit les taches brunes sur les pierres d'ardoise, atteignit enfin le palier du premier étage.

Marche après marche, elle monta vers le grenier. L'escalier se terminait brusquement par une porte assez rudimentaire, quelques planches rassemblées avec de larges fentes. L'air pouvait passer librement, les odeurs également.

Cet air qui justement se faisait différent, n'avait pas cette constitution dont elle se souvenait bien. Un mélange de poussière, de fruits trop mûrs. Elle y suspendait des raisins d'hiver dont les grappes, attachées par des brins de raphia, pendaient sur des manches de balai. On ne les mangeait que vers la Noël car leur peau épaisse les protégeait de la pourriture. L'odeur de la laine des vieux matelas éventrés, à vague relent de suint, celle du vieux papier. Une odeur plus épaisse recouvrait celles-là bien familières. Comme venue d'ailleurs.

Le grenier se divisait en trois parties. La plus importantes au milieu avec la petite fenêtre d'où Julie disait avoir vu venir Germaine Marty et Mme Cauteret. Et, de chaque côté, sous la pente à peine prononcée du toit, deux petites pièces. Dans l'une son mari, Noël, avait couché lorsqu'il était jeune homme. Il y avait un vieux lit et une armoire inutilisable. L'autre avait servi un temps de pigeonnier et le plancher était encore recouvert d'excréments d'oiseaux desséchés.

Jamais les gendarmes n'étaient montés au grenier, pas plus que le juge d'instruction lors de la reconstitution. Pour tous ces gens, les aveux de Julie aidant, l'affaire était toute simple. On avait retrouvé la carabine et la boîte de cartouches dans la chambre de l'enfant. D'autre part, Mme Cauteret avait étayé la thèse officielle.

Marie avança de quelques pas, se rendit compte qu'elle laissait des traces sur le sol, se pencha mais n'en découvrit pas d'autres devant elle. Le vent soufflant à travers les tuiles disjointes apportait du sable de la mer, des débris de végétaux qui formaient vite un tapis épais.

Puis elle vit le petit objet de cuivre devant la porte de la chambrette. Elle le ramassa, le serra entre ses doigts en regardant la porte fermée.

Elle l'entrebâilla et fut surprise de la clarté qui y régnait, se souvint qu'on avait scellé des carreaux de verre dans l'emplacement prévu initialement pour une fenêtre. Retenant sa respiration, elle repoussa encore la porte, et la première chose qu'elle aperçut fut un casque rouge de motocycliste. Il était posé à terre sur une combinaison noire en imitation cuir soigneusement pliée. Si elle n'avait pas le courage de regarder vers le lit elle ne l'aurait jamais, n'oserait revenir dans ce grenier, vivrait dans une terreur continuelle.

Chapitre XVII

Après avoir chassé les dernières brumes, le vent était tombé et l'étang luisait sous le soleil. Sur l'autre rive, en fait sur l'isthme qui séparait l'étang de Sigean de celui de l'Ayrolle, passait un interminable train de marchandises. La journée serait douce, paisible et Marie voulait que la vie soit ainsi.

Elle monta sur le ponton branlant, s'assit, les jambes pendantes au-dessus de l'eau. Lorsqu'on évitait de remuer le ponton la passerelle cessait de trembler.

Après la double déception de Willy disparu avec ses économies et de Boris voleur de gourmette, Julie avait rencontré un grand. Gilles Dazergues. Le poissonnier disait qu'il avait un joli visage. Mais il traînait dans son dos une déformation osseuse qui faisait de lui un bossu. Gildas le Bossu, François le Bossu. Maintenant Marie savait pourquoi la petite fille lui avait dit que dans le roman de la Comtesse de Ségur François mourait à la fin alors qu'au contraire il vivait et épousait celle qui l'aimait. Ne sachant comment avertir sa mère, désespérant de pouvoir un jour se libérer elle avait lancé cette sorte de bouteille à la mer, espérant que Marie aurait la curiosité de lire le roman, de comprendre enfin son message d'angoisse. Gildas le Bossu était bien mort lui, et son cadavre se décomposait dans la petite chambre du grenier. La puanteur d'abord concentrée dans la pièce sous le toit avait coulé en dehors, mis des jours et des jours avant d'atteindre le premier étage puis le rez-de-chaussée. Lors de la reconstitution juge et gendarmes n'avaient songé qu'à l'odeur du sang perdu par Germaine Marty. D'ailleurs, cette reconstitution avait eu lieu huit jours après le drame. Et par la suite seule Marie avait pénétré dans la maison.

Gildas était arrivé sur son minable petit engin que Julie, émerveillée, avait admiré avec les yeux de l'amitié, de la tendresse. Peut-être la Honda d'abord, le pilote ensuite. Quand avait-elle découvert la bosse ? Avait-il osé lui tourner le dos dès le début de leurs relations ? Exhiber sa difformité puis se retourner de nouveau et ne trouver à la place de la pitié amusée habituelle qu'une parfaite sérénité. Elle lui avait appris à ne pas jouer les apitoyées, à rester naturelle avec les gens différents. Et Gildas avait été touché pour la première fois de sa vie, peut-être attiré par ce bout de femme qui lui montrait un intérêt amical. Il était revenu, avait autorisé Julie à monter sur sa moto, à l'arrêt, placée sur sa béquille. Puis il l'avait un

peu promenée, de plus en plus loin, ensuite jusqu'à ce jeudi de la panne. Une roue crevée. Le garçon, affolé, avait dû lui dire de rentrer au plus vite tandis que lui poussait son engin vers la route. Et le jeudi suivant...

Non, il avait dû revenir entre-temps mais pour de brèves rencontres. Le samedi, peut-être. Le dimanche ? Oui, peut-être. Mais le dernier jeudi... Non, elle oubliait une chose, la carabine. Depuis longtemps Julie le faisait entrer dans la maison, avait dû lui expliquer quel jeu de cache-cache elle poursuivait, d'accord avec sa mère, à l'encontre de Mme Cauteret, lui parler de carabine par hasard. Gildas avait voulu la voir, la nettoyer, tirer enfin. Peut-être sur ces mouettes qui passaient au-dessus de la maison allant et venant entre la mer et la décharge publique. Combien cela représentait-il de jeudis, trois, quatre ? Mais il y avait aussi d'autres retrouvailles...

Ce jeudi-là, le garçon avait ôté sa combinaison de simili-cuir pour être plus libre de ses mouvements. La chose que Marie avait découverte sur le lit ne portait que des sous-vêtements, chaussettes, slip et maillot de corps.

Julie n'avait pas dû comprendre pourquoi son ami se déshabillait, devenait soudain différent, inquiétant. Et puis soudain, elle avait dû s'effrayer, vouloir quitter ce grenier pour aller jouer dehors. En cachant la moto dans la remise, Gildas laissait entendre la préméditation. Il n'avait certainement pas prévu de réaction violente, devait croire que la petite fille, affectueuse et caressante, même si elle s'étonnait, le laisserait faire. Il ignorait que Marie, depuis un an, avait de longues discussions avec sa fille sur la condition féminine, sur la fréquentation des garçons, sur l'amour. Elle imaginait très bien Julie en train d'expliquer à Gildas les raisons de son refus et de ses déceptions. Furieux, il avait cru pouvoir la contraindre et Julie, saisissant la carabine...

Bien sûr, elle pouvait à l'infini trouver des justifications à sa fille, mais à quoi cela servirait-il ? Julie avait tué Gildas d'une balle et encore sous le coup de cette épouvantable chose avait entendu sa tante qui l'appelait. Sa tante qui allait monter les escaliers, dépasser le premier étage. Sa tante qui découvrirait d'abord qu'on lui mentait chaque jeudi et que, ensuite, il y avait un garçon de seize ans mort d'une balle dans le cœur au grenier.

Voilà, c'était tout. Maintenant, elle devait prendre une décision. Il y avait Julie mais il y avait aussi Pierre Vardas et elle ne voulait perdre ni l'une ni l'autre. L'homme ne méritait pas d'être rendu complice de ce drame antérieur à leur rencontre. Julie devait oublier, s'imaginer qu'il n'y avait jamais eu de Gildas. Du moins croire que le cadavre et la moto s'étaient mystérieusement et miraculeusement évanouis.

Combien de temps lui faudrait-il pour démonter ce petit engin et aller noyer chaque morceau dans l'étang ? En travaillant chaque soir, une bonne partie de la nuit ? Huit jours ? La moto ne représentait pas un obstacle insurmontable.

Mais Gildas ? Le matelas, le sommier, le lit avec lesquels il ne formait plus qu'une seule matière innommable ? Tout brûler ? Mais il y aurait toujours un témoin pour s'approcher, s'étonner. Dans cette solitude surgissait toujours, alors qu'on ne l'attendait pas, un pêcheur, un flâneur, un vigneron.

Non, elle ne savait pas comment elle s'arrangerait. Julie lui avait affirmé d'un petit ton sérieux qu'elle pourrait attendre quinze jours de plus. Quinze jours ? Deux semaines seraient-elles suffisantes pour renvoyer Gildas le Bossu au néant ?

Fin

